

Dana Hilliot

Un débarras

L'Orpailleur
az'art atelier éditions

© 2014 by az'art atelier éditions
22 rue des Paradoux - 31000 Toulouse

Collection L'Orpailleur sous la direction de Christophe Havot

L'édition originale de cet ouvrage comporte 300 exemplaires

peinture de couverture : Laurent Maginelle

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

ISBN

« Si l'histoire divine ne rapporte aucun intervalle de temps entre sa création et sa chute, que peut donc signifier d'autre le silence de l'Écriture sinon que l'homme, dès qu'il a été créé, s'est enorgueilli et par là s'est corrompu. »

Jean Scot Érigène, Periphyseon, IV, 838b.

« En viendrai-je un jour au fait ? Jamais, naturellement. Je devrais le savoir, depuis le temps. Jamais. Pas dans cette vie en tout cas. Mais les autres, en viendront-ils au fait, et à quel fait ? »

Wolfgang Hildesheimer, Masante

*« Elle dit doit y avoir quelque chose de mieux quand même
Que cette vie là avec le garage
Avec les rues et les maisons toujours pareilles
Y a sûrement quelque chose de mieux c'est vrai
Mais je ne sais pas ce que c'est »*

Pascal Bouaziz, Pinto

Autrefois, j'étais marié, c'était il y a disons, j'ai du mal avec les dates, non, les dates, je n'essaie même pas, la date de mon mariage, je suis incapable de vous la donner, c'était au mois de juillet, ça, je le sais, mais le mois de juillet de quelle année, 1996, 1997, 1998 ou plus tard encore, non plus tard c'est impossible, si j'égrène les années suivantes, on finira par tomber sur l'année du divorce, mais c'est faire peu de cas des années qui précèdent, comme si, du moment où nous étions mariés, nous nous acheminions déjà vers la séparation, à peine engagés l'un pour l'autre, je nous elle ?, je sûrement, elle, je ne saurais dire, je, donc, me séparais déjà d'elle, à peine j'avais dit oui, l'idée de la séparation prenait forme dans mon esprit embarrassé par ce mariage, et bientôt j'étouffais, j'étouffais d'elle, de sa mère, de sa grand-mère, des maisons, des villages, des habitudes, confusément d'abord, car il est difficile d'admettre qu'à peine marié, on songe déjà au divorce, mais l'idée de la séparation insiste qu'on le veuille ou non, que ça nous arrange ou non, et finit par se ménager, sans qu'on ait pris la peine d'y penser vraiment, une place dans un coin de l'esprit, malgré son étroitesse, confiné qu'il était, l'esprit, entre elle et ses affaires, ses manies, mes absences, de plus en plus fréquentes, au point qu'elle a fini par s'en rendre compte, mon mari, mon mari, je ne te reconnais plus dit-elle, elle avait raison, moi non plus je ne me reconnaissais plus, ça se défait, ça s'effondre, c'est inéluctable, ça s'épuise, bientôt nous n'avions plus que cette idée en tête, on devient un couple qui est en train de se séparer, ça ne peut plus durer, ça ne durera pas, ça dure pourtant, on fait tout ce qu'il faut pour précipiter la fin, je vais

baiser ailleurs, elle va baiser ailleurs par mesure de rétorsion, je fugue, je reviens, elle m'ignore, elle m'attend, elle menace, me soumet à la question, espère, désespère, et plus elle s'agite plus je m'opacifie, plus je gèle, ne lui offrant plus qu'un silence mortel, un silence mortel au lieu des mots, et du reste, le divorce en soi, l'événement sec, tranchant, implacable, l'acte administratif, qu'on signe dans le bureau du juge au troisième étage du palais de justice, par lequel la fin est consacrée comme le fut le commencement, marque le triomphe de mon silence mortel, et puis on se retrouve descendant les pierres blanches de l'escalier monumental, elle n'ose pas me demander si, par hasard, j'avais le temps pour un café, et je vois toutes ces terrasses étalées au printemps sur la place du palais de justice, là même où nous nous sommes rencontrés, il y a dix ans, nous étions étudiants, souviens-toi, et là, maintenant, nous nous retrouvons, après la signature, à la même table, ravagés de tristesse et, en même temps, je parle pour moi, soulagé, un soleil parfait inonde la place du palais de justice, un soleil indécent, il y a un peu de vent, il soulève ses cheveux, c'est tellement bon d'être dehors après avoir attendu englués dans cette chaleur étouffante une heure durant dans le couloir devant le bureau du juge, après avoir attendu toutes ces années dans une chaleur étouffante englué à mon bureau qui se trouve entre la chambre à coucher, sa chambre à coucher, et la salle de bain, sa salle de bain, la vérité c'est que j'ai vécu toutes ces années retranché dans un bureau de cinq mètres carrés, moi qui souffre de claustrophobie, qui suis incapable de passer une journée sans aller dehors, qu'il pleuve ou qu'il neige, non, le

café, c'est gentil de proposer, mais j'ai à faire, je dois partir, je ne peux pas lui dire, la compassion m'en empêche, car malgré tout je me sens triste, ou plutôt : je suis triste, j'ai mieux à faire, je suis déjà parti, si tu savais !, je suis déjà parti depuis longtemps, et ces retrouvailles, elles me dégoûtent à l'avance, ma tristesse, elle m'insupporte, chaque geste, je pourrais le prévoir, chaque mot, chaque dégoûlant meilleur souvenir, ces bons moments qu'on a eus quand même n'est-ce pas mon amour ?, dis ?, ces bons moments qu'on a eus quand même ?, elle voudrait me piéger en éveillant un petit morceau de mémoire, elle voudrait s'articuler encore une fois à moi dans la mémoire, que nous soyons à nouveau réunis dans le passé, mais quoi ?, allons-nous faire demi-tour là, maintenant, grimper à nouveau les escaliers jusqu'au bureau du juge et demander, quoi ?, l'annulation de tout !, alors je lui oppose mon silence mortel, aguerri comme je suis devenu en matière de silence mortel, ça n'a rien de difficile, ce silence mortel, c'est une seconde nature pour moi, et quand, enfin, devant mon silence mortel, elle cesse de m'embarquer sur la voie glissante de mes propres souvenirs, elle cesse d'implorer ma sale petite mémoire, nous y sommes, cette sale petite mémoire dont il va être question plus loin, elle se remémore soudain quel salaud j'étais, comme si l'instant d'avant elle l'avait réellement oublié, et voici l'énumération de mes frasques et mes turpitudes, elle n'a pas besoin de moi pour s'en souvenir, qu'elle se souvienne, peu importe, je m'en porte mieux, je préfère sa haine à ma compassion, le temps des justifications est passé, cette scène-là, le dernier café, je la devine trop bien en

passant devant la terrasse du snack qui borde le palais de justice, je peux déjà l'observer, la décrire, vois ces deux-là qui se redressent à la table d'à côté, la femme, maquillée comme une pimbèche, sûr qu'elle ne s'est pas gênée, bien avant que le jugement soit prononcé, pour aller fricoter ailleurs, regardant alternativement au loin, puis dans son sac à main de cuir rouge, ensuite consultant ses messages sur le téléphone, et lui, ses yeux plaintifs d'assistant comptable derrière les lunettes rondes, l'aurait fallu mon gars décoller les yeux de tes chiffres, t'as des zéros à la place des pupilles, quand tu sentais son parfum flotter tout autour de ton crâne à calculer, l'aurait fallu lever le nez, et maintenant c'est toi qui rampe devant elle, qu'elle te fasse au moins l'aumône pour la dernière fois d'un regard, tu peux toujours avancer l'air de rien ta main droite si fine et si délicate, pas une main d'homme pense-t-elle, vers sa main à elle ornée d'ongles rouges affolants, trop tard !, ou bien, à cette autre table, un couple de bourgeois assurément, lui, l'homme, riant à pleine voix, ponctuant chacun de ses éclats d'un geste brusque, et elle, d'un discret sourire, l'écoutant à peine déblatérer le flot habituel des frasques et des turpitudes, lui, espérant toujours sauver la mise, c'est fini mon gars ! ne vois-tu pas que c'est déjà fini !, s'efforçant de capter son regard à elle, en la bombardant des éclats de sa personnalité extraordinaire, le genre de type qu'aucune femme ne saurait abandonner sans scrupule, le genre de personnalité à laquelle on devrait consacrer sa vie entière, souffrances comprises, elle, discrètement comme toujours, pensant qu'elle en a soupé de ce spectacle, que de cette personnalité, elle a déjà fait le tour,

cause toujours mon gars, je t'ai compris, elle ne le dit pas comme ça, pas avec ces mots, mais ce qu'elle pense ressemble à ce que j'ai écrit, j'ai fini par comprendre, pense-t-elle, il y a bien longtemps que le charme est rompu, lui, s'agite en vain, tellement vexé qu'elle ait signé ces fameux papiers sans verser aucune larme, elle, satisfaite probablement de son sort, je garderai si tu veux bien la maison et le jardin, dit-elle d'une voix douce, tu n'y mettais jamais les pieds de toutes façons, ce jardin c'est le fruit de mon travail après tout, et lui, tout indigné, le fruit de son travail !, il fulmine, en rajoute dans le théâtral, manque de renverser un verre, puis le renverse, et le verre se brise sur le bois verni de la terrasse, elle, tandis qu'il s'agite, regardant discrètement sa montre, songeant qu'à cette heure-ci elle pourrait paisiblement prendre son thé au jardin, du thé au jasmin, caressée du parfum des lilas, peut-être se mettrait-elle à écrire, de la poésie peut-être ?, ou bien à peindre, ce genre d'homme se dit-elle, ce genre d'homme ruine toute créativité, auprès de lui, chaque désir émergeant s'épuise et meurt, il occulte, il stérilise, j'ai réussi à sauver ce jardin malgré tout, il est temps de sauver le reste, ce qui peut encore l'être, puis, toujours à la terrasse devant le palais de justice, à cette autre table, près du service à sorbet, une guerre ouverte, les yeux rouge sang, les doigts sont crispés autour des mots envoyés comme des missiles, des mots à la place de meubles, de propriétés, d'enfants, d'automobiles, toute chose s'abîmant dans d'impossibles transactions, parce qu'ils n'ont que ça, des mots pour des choses, des choses à la place d'autres mots, qu'ils s'infligent comme des blessures ou des preuves d'amour, incapables

d'admettre la plate réalité qui les accable, ils ont signé, ou ils vont le faire tout à l'heure, ils sont toujours en train de rompre, leur séparation est encombrée par tous ces objets qui traînent et leur servent d'alibis pour faire durer la chose, ils ne renoncent pas, ils ne renonceront peut-être jamais, ils se battent avec la finitude des choses contre l'infinitude de leur amour, avec moi, rien de tel, pensé-je, je renonce aisément, je ne me suis pas assis à la table du café, j'ai dit gentiment quelque chose comme : je dois y aller, et si elle s'est sentie offensée, si elle m'a considéré comme un lâche, peu m'importe, je peux décrire ces scènes exemplaires qui se déroulent à la terrasse du café près du palais de justice, tout en n'ayant aucunement envie de les vivre, très peu pour moi, mais passons, je ne veux pas parler de cette séparation ni de ce mariage, ni des années de vie commune avant le mariage, je n'écris pas seulement un livre sur cette partie de ma vie, il y a beaucoup d'autres choses dont j'aimerais me débarrasser en écrivant ce livre, pas seulement de cette vie conjugale, rien que l'expression, *vie conjugale*, je la vomis, il aurait mieux valu s'abstenir de vivre quelque chose comme une vie conjugale à mon avis, dans mon cas, je veux dire, il n'est pas question de généraliser, il n'est pas question d'expliquer à d'autres à quel point la vie conjugale constitue une perte de temps effroyable, fondamentalement un gâchis, je veux dire, dans mon cas, car peut-être que dans votre cas, la vie conjugale s'avère non seulement souhaitable, mais la meilleure des choses qui vous soit tombée dessus, ou la meilleure des choses que vous ayez accomplies dans cette vallée de larmes, mais je n'écris pas un livre sur la vie conju-

gale, les livres de cette sorte m'ennuient, tous ces livres sur les vies conjugales, ratées ou réussies, ratées puis réussies, réussies puis ratées, il n'est absolument pas question de cela dans mon livre, absolument pas question de rajouter un livre de cette sorte sur les rayons des librairies, il n'est d'ailleurs pas question de rajouter quoi que ce soit à l'entassement des livres dans les librairies, il est question avant tout de me débarrasser de certaines choses, de choses qui m'encombrent, qui m'encombrent depuis trop longtemps, le genre de choses dont on ne peut pas se débarrasser tout simplement en les étalant dans un coin de rue à l'occasion d'un vide grenier, ou en les déchargeant dans la benne à ordures de la déchetterie municipale, à la déchetterie ils acceptent quasiment tout, la fille de la déchetterie, elle me l'a dit comme ça, on prend tout, on recycle, on brûle, mais avant, il faut trier, je n'ai pas osé lui demander si elle prenait aussi le genre de choses dont je souhaite par-dessus tout me débarrasser, que j'appelle, à titre provisoire, des souvenirs, pourquoi ces choses ne sont pas véritablement des souvenirs, mais plutôt des morceaux, des bribes et des lambeaux arrachés à la mémoire, ce que la mémoire daigne vous laisser en partage, à la fille de la déchetterie, je n'ai pas osé demander ce qu'elle faisait de ce genre de bribes, j'ai débarqué du coffre de la voiture trois vieilles tours d'ordinateur, des claviers, des disques durs, des écrans de toutes tailles, toutes ces choses que je trimbale au gré de mon errance dans le vaste monde depuis, depuis quand, depuis des années, l'histoire de l'informatique résumée dans le contenu de mon coffre, j'ai jeté dans la benne les ordinateurs l'un après l'autre, les disques

durs et tout leur contenu l'un après l'autre, je les ai jetés avec force, pour m'en débarrasser vraiment, il fallait que ce soit violent, que ça fasse du bruit, les objets lancés dans la benne sont allés fracasser des écrans de télévision, je hais la télévision, je les ai lancés avec violence dans le but de fracasser au passage les écrans de télévision, ces vieux écrans carrés, ces vieux postes de télévision en noir et blanc ou en couleurs, j'en ai profité pour détruire ces appareils, achever de les détruire plutôt, le bruit m'a convenu, j'ai lancé le dernier, le plus ancien de mes ordinateurs, plus fort que les deux autres, j'ai pensé, il y a dieu sait quoi dans la mémoire de ces ordinateurs, dieu sait quoi gravé sur les disques durs, si jamais un type préposé au tri des déchets subtilisait discrètement un de mes disques durs, parvenait à le faire fonctionner à nouveau, on ne sait jamais, il pourrait en lire le contenu, il pourrait peut-être lire des textes que j'ai écrits autrefois, des textes dont j'ai oublié la nature et la destination, et que personne n'a lus, et, de cette manière, il serait le premier à les lire, puisque je ne me relis quasiment jamais, me relire est une épreuve insupportable, quand on écrit pour se débarrasser, il est absurde de se relire, c'est écrit, c'est débarrassé, c'est fait, il n'y a pas à revenir là-dessus, c'est justement dans ce but que j'écris, pour ne pas y revenir, autrefois, il est difficile de donner une date, même approximative, mais autrefois, j'écrivais, j'en ai la preuve, la preuve s'étale copieusement dans des milliers de pages de cahiers, dont des dizaines de cartons sont remplis à craquer, ces cartons qui me sont revenus un après-midi d'automne, il y a quelques années, je ne peux pas être plus précis, depuis, ces cartons encombrant

la chambre adjacente à mon bureau, le bureau où, présentement, j'écris, ils s'entassent contre un mur de cette chambre qui n'a jamais été rangée, car je n'ai jamais disposé des forces suffisantes pour entreprendre un tel rangement, car après tout je suis plutôt du genre à déranger qu'à ranger, un débarras vraiment, un entrepôt inutilisable, même pas fonctionnel, en plus des cartons, un sommier dans un sale état que j'ai remonté dieu sait comment de la rue voisine, détritrus massif déposé sur le trottoir par le voisin, comment j'ai pu le hisser jusqu'au troisième étage, puis dans cette chambre, je l'ignore, j'étais ivre, ça, je m'en souviens, c'était à l'époque où je buvais encore, aujourd'hui je suis à peine capable de le soulever ce fichu sommier aux ressorts distendus, troué, tâché, boire me prodiguait de la force c'est évident, la force qui me manque quand l'envie me vient de ranger la chambre, sur le sommier : un matelas qu'il faudrait également jeter, s'en débarrasser serait la meilleure chose à faire, la seule chose à faire, j'ignore depuis combien d'années je trimble ce matelas, d'un appartement à l'autre, il est tout en bosses et en creux, dieu sait ce que sur ce matelas j'ai pu faire, lire baiser dormir vomir, une nuit là-dessus, on se lève fourbu, les os en vrac, et du linge de maison comme on dit, des draps, des taies d'oreiller, des couvertures, d'autres cartons, archives personnelles comme on dit, comme on dit : ces mots, archives, documents administratifs, fiches de paye, contrats de travail, contrats de location, quittances de loyer, factures d'électricité, factures de téléphone, comme on dit, actes de divorce, comme ils disent, à moi ça ne me dit rien, dans ces cartons posés sur le matelas, lettres de candidature,

lettres de démission, qu'est-ce que j'ai à voir avec ça, ce qui me concerne vraiment, ce qui m'a toujours concerné avant tout, on ne le trouve pas dans ces cartons posés sur le matelas en instance de pourrissement, mais dans les autres cartons, ceux alignés contre le mur, sur l'étagère et à même le sol, dans ces cartons contre le mur gisent toutes mes écritures, mes mots à moi, tandis que dans les cartons posés sur le matelas c'est l'encre de leurs mots à eux qui est en train de s'effacer, avec le temps, toute cette encre bureaucratique s'efface, pas moins que l'encre de mes écrits personnels certes, un peintre m'en avait fait la remarque en me désignant un tableau de Gauguin, tu vois les couleurs ont déjà perdu, c'était un siècle après que Gauguin avait trempé ses pinceaux pour les peindre, leur vivacité, leur brillance, compare avec ces enluminures médiévales, on dirait qu'on les a gravées la veille au soir, que l'encre est encore fraîche, Van Gogh, lui, en mettait des tonnes, compare Van Gogh et Gauguin, place-toi sur le côté, examine chacun des tableaux de profil, l'épaisseur de matière fait la différence, chez Van Gogh, il y a des creux, des bosses, une topographie, un relief, moi, je mets des mots à la place de la matière, j'aurais pu lui dire une chose dans ce genre, j'espère des mots qu'ils puissent invoquer la matière, qu'ils aient la puissance d'entrer en rivalité avec la matière d'une part, et avec les mots bureaucratiques, d'autre part, j'aurais pu lui dire mais je ne lui ai pas dit puisque je ne le pense que maintenant, être coincé entre la matière et la bureaucratie, c'est une idée qui me vient maintenant, c'est affreux de s'acharner à écrire tout en s'efforçant en même temps d'arracher l'écriture à la ma-

trice bureaucratique d'où *in fine* toute écriture est issue, l'écriture s'origine dans le commerce des marchandises, la délimitation des propriétés, le signalement des frontières, je m'efforce de dévier le cours naturel de l'écriture, lequel consiste, non pas au déploiement de la vision poétique, mais à l'établissement d'actes notariés, de décrets administratifs, de comptes rendus de jugements, voilà ce que suscite l'horreur de la bureaucratie : des fantaisies stylistiques, privilégier les sautes d'humeur sur la conduite ordonnée de la narration, sauter du coq à l'âne quand on, le lecteur, préférerait le confort dans la continuité, plutôt que ces parenthèses dans des parenthèses, cette absence apparente de fil directeur, précisément ce que je souhaite détruire, ce fil directeur, le fil que je m'évertue à couper en petits morceaux, de ce découpage je n'attends pas la vérité, la vérité est toujours et définitivement du côté des livres de bord, des cahiers comptables, ce que je raconte n'est pas dénombrable, rien de ce que je raconte ne se laisse additionner ou soustraire, il n'y aura aucun bilan, aucun résultat, n'oublions pas que le calcul sert avant tout à mesurer les dimensions de la propriété, que le calcul évite la peine d'arpenter, de marcher, moi je préfère définitivement marcher et ne pas compter, ne pas compter mes pas, j'ai le calcul en horreur, les démonstrations invariablement m'assomment, ne me persuadent en rien, les fils directeurs ne sont bons qu'à être découpés en petits segments, réduits en isolats déliés, parce qu'à l'origine, il y a la bureaucratie et le calcul, je dois me résoudre à perdre le fil directeur, il faudra s'y faire, des morceaux, des lambeaux arrachés à cette vieille peau fatiguée, en aucune

façon je ne prévois de redonner du sens, encore moins de l'espoir, aux lecteurs, ni accroître leur sentiment d'amour pour la vie, il est juste question, c'est ce que je ne cesse de répéter, pourquoi ne m'écoute-t-on jamais, pourquoi personne ne me croit, d'étaler sur ces pages le contenu de ces cahiers enfouis dans les cartons posés contre le mur de ma chambre, ceux-là, pas les autres, du contenu des cartons posés sur le matelas, on n'apprendra rien en lisant ces pages, les dates, les noms, les lieux, les chiffres et les opérations par lesquelles ces chiffres sont liés, on n'en saura rien, pas plus avancé à la fin qu'au commencement, un vieil homme l'autre jour me parle de son autobiographie, qu'il avait presque achevée, et voilà que son disque dur a sauté, comme il dit, ce sont ses mots à lui, il ne reste rien de ce qu'il avait écrit, son enfance à la campagne forcément, son engagement dans la résistance, le récit interminable et sans intérêt de son ascension sociale, comment il en est venu à présider le conseil d'administration de l'entreprise, puis à présider le conseil d'administration de la fédération française de je ne sais plus quelle activité de plein air, je l'écoutais d'une oreille seulement, on avait sorti les alcools forts, je me débattais avec l'envie de me verser discrètement, bien que nul ne m'en eût tenu rigueur, c'est une affaire entre moi et moi seul, un fond de whisky, je me disais juste un fond, deux gorgées, ça me soulagera de la peine que j'ai prise cet après-midi en écoutant ces vieux croulants, plus vieux et plus croulants que moi en tous cas, mais pas forcément en plus mauvaise santé, déballer sans pudeur leurs chiffres, leurs bilans, appelant à voter ces bilans, et lui, enchaînant : je perds la mémoire aus-

si, mes clés, où sont ces maudites clés, ce disque dur, mon autobiographie, pourquoi ai-je négligé d'en imprimer un exemplaire, pourquoi n'ai-je pas, comme on faisait autrefois, écrit sur du papier, on ne peut pas faire confiance à cette technologie, c'est ce que je pense dit-il, oui je réponds, il n'est pas prudent de s'en remettre à la technologie, j'ai lu un article dit-il, il suffirait d'une grosse tempête solaire pour foutre tout le système en l'air, une distorsion suffisante des champs magnétiques, et c'en est fini des téléphones portables, des systèmes de navigation par satellite, de l'aviation civile et militaire, tous les disques durs vont sauter, plus de transactions financières, la fin du commerce, les centrales électriques hors d'état de marche, les réacteurs nucléaires qui s'embrasent, il s'excite en accumulant dans son esprit les catastrophes, en les accumulant sur la table en formica de la salle de réunion, entre les gâteaux secs et la bouteille de jus d'orange, j'ai connu un type qui s'était doté d'un nombre effarant de disques durs de sauvegarde, il passait un temps considérable à améliorer ce système de sauvegarde, à vérifier son bon état de fonctionnement, si bien qu'au bout du compte, il n'avait plus rien à sauvegarder, il n'avait pas pris le temps de produire quoi que ce soit, pas la moindre ligne qui aurait mérité qu'on la sauvegarde, il demeurait fasciné et sidéré par ce remarquable système destiné à la conservation de ses œuvres à venir, incapable d'en écrire le moindre mot, j'ai connu un autre homme qui, lui, commençait tout le temps, non pas recommençait, mais commençait, écrivait deux lignes, deux paragraphes, deux pages, puis se lassait, ça n'allait pas, alors il commençait autre chose, quelque chose

de nouveau, cet homme c'était moi, je me bats chaque matin pour ne pas laisser tomber, je me dis : ce texte-là, aussi minable soit-il, insatisfaisant, horripilant, tu dois cette fois le mener jusqu'à son terme, tu dois en venir à bout, tu dois t'en débarrasser, parce que voilà, tous ces morceaux de textes, ces lambeaux, à force de commencements et d'abandons, ils vous restent en travers du gosier, et je dois répéter qu'en plus, je ne bois plus, d'ailleurs, pour ceux qui suivent encore, je ne l'ai pas bu finalement ce fond de whisky, et je ne l'ai même pas versé, j'ai écouté le vieux déballant sa fin du monde, puis j'ai lancé bonsoir à tous à la cantonade mais pas suffisamment fort, personne n'a daigné se retourner, tout le monde semblait occupé à préparer la fin du monde, ils avaient fait le bilan, exposé le compte de résultat, et maintenant, devant les gâteaux secs et le whisky, propulsaient gentiment dans l'espace autour d'eux les fragments de leur monde en ruines, moi je retournais à mon bureau, familier des ruines et des débris, pas désireux pour trois sous, comme on dit, d'en entendre plus, je n'ai pas besoin de ces fins du monde d'amateurs, moi je vis dans un monde en ruines, je suis né dans les décombres, j'erre comme un zombie au milieu des décombres, lentement, mais sûrement, on aura beau chercher dans les cartons posés sur le matelas les dates de cette catastrophe, on n'en découvrira aucun indice, Aparcida m'avait envoyé par la poste un exposé astrologique qui, disait-elle, *tells the truth about you, it's exactly you*, disait-elle, en anglais, car nous communiquions en anglais, je l'ai gardé cet opuscule, ce petit livre qui paraît-il parle de moi, il gît au fond d'un carton comme notre histoire, l'histoire

entre Aparecida et moi gît dans les pages d'un cahier perdu dans un carton adossé au mur, *it's exactly you*, ça voulait dire, j'en apprend plus dans ces pages sur toi que je n'en apprendrais jamais en te rencontrant, en faisant l'amour dans un de ces hôtels à bon marché, en déjeunant dans un restaurant à bon marché dans une ruelle parallèle à la jetée, en t'écoutant parler dans la voiture à bon marché sur la route entre Santander et Bilbao ou quand on grimpe à pied le sentier de la falaise qui surplombe l'océan, ce type-là, cet astrologue, américain, qui m'a envoyé contre paiement par carte bancaire le bilan astrologique de ta personne, il sait des choses sur toi que tu ignores, par exemple, il écrit que les hommes dans ton genre, *who have their North house in Libra*, des hommes comme toi doivent comprendre que la guerre est finie, tous les belligérants sont rentrés à la maison depuis des lustres, s'obstiner à se cacher dans les tranchées est devenu non seulement inutile mais pathétique, comme ce japonais qui se croyait encore en guerre, terré sur un îlot, armé jusqu'aux dents, comment s'appelle-t-il déjà, j'ai lu cette histoire et, bien sûr, elle m'a fasciné, bien sûr, je me suis dit que ça pourrait être moi, que d'une certaine manière effectivement, touché !, c'était moi, à l'époque où je buvais tout du moins, et j'imagine, j'imagine très bien, qu'en lisant cet opuscule exposant mon cas, elle savait déjà qu'un type dans mon genre, valait mieux éviter de s'embarquer avec, du reste elle m'a signifié mon congé, elle a congédié notre amour, ou bien est-ce moi qui l'ai congédié de peur qu'elle me congédie avant ?, j'ai connu une femme dans ce genre aussi, qui ne rêvait que de forêts glaciales, des forêts arden-

naises probablement, grouillant de soldats allemands, traversées par des divisions blindées, et elle, creusait sa tranchée, se cachait dans un trou, s'efforçait de se confondre avec l'écorce des sapins, observait par la trouée qu'elle avait aménagée dans son abri de branchages, voyait des choses abominables disait-elle, des enfants, des femmes, ces soldats, tous des salopards, Aparecida savait et c'est la raison pour laquelle, quelques mois plus tard elle mit fin à notre liaison, *it's exactly you*, écrivait-elle dans son anglais à elle, et je répondais dans mon anglais à moi, qu'elle avait raison, c'était l'époque où je buvais encore, où je buvais beaucoup, j'étais alors si loin de mon bureau d'aujourd'hui, j'étais alors très préoccupé par mon salut personnel, si l'on peut dire, ma femme aussi, mon ex-épouse si l'on veut, se préoccupait de manière pressante de mon salut personnel, elle tirait les cartes, toutes les cartes qui lui tombaient sous la main, les mains dont elle lisait les lignes, n'importe quelle main qui s'ouvrait imprudemment à son insatiable manie herméneutique, accumulait les ouvrages d'initiation, initiation à l'astrologie, à la numérologie, à la sorcellerie, au chamanisme, elle collectionnait les figurines d'animaux, des totems disait-elle, qu'elle recevait par la poste en complément de son abonnement à je ne sais quelle revue ésotérique, le comble fut atteint quand, un matin de novembre, elle prit rendez-vous avec une exorciste, passe encore les diseuses de bonne aventure, les guérisseurs, les sourciers, les psychiatres, mais l'exorcisme, une vieille dame m'avait-elle dit, une paysanne, elle pourrait te faire du bien essayait-elle de me convaincre, moi j'avais déjà dit oui à tout, un type qui me caressait l'aura

avec des galets bleutés, je vous stimule les chakras qu'il disait, il y en a un là, au niveau du plexus, qui est fermé, il est terriblement fermé, je peux pas vous laisser avec un chakra dans cet état de fermeture, ça fera six cent francs, ha !, et cette psychothérapeute environnée de nounours en peluche, à la deuxième séance, sortant d'un placard une pile de magazines et de catalogues de vente par correspondance, m'invitant à découper des images dans ce fatras vulgaire, odieux, et à coller les morceaux, les lambeaux déchirés des catalogues, des filles en maillot de bain, des types aux cheveux courts, enserrés dans des tee-shirts moulants, ces couleurs éclatantes, fallait que je découpe quelque chose dans cette vision de paradis de catalogue de vente par correspondance, et il était censé en résulter une fois encore un portrait, quelque chose de moi, alors qu'il aurait suffi qu'elle m'écoute, lâche ses nounours et ses catalogues deux minutes, mais, comme je l'ai déjà dit, comme je m'en suis déjà plaint, on ne m'écoute jamais, on ne me croit pas, alors l'exorciste, mon ex-épouse s'était bien gardée de me dire que j'allais ce matin-là me faire exorciser, non, j'étais loin de m'en douter, quand bien même je m'attendais à peu près à tout et surtout à n'importe quoi, ayant eu le privilège extraordinaire de visiter tout ce que le département compte de charlatans, de bonimenteurs, d'allumés, de gourous, mais une exorciste non, en traversant la courette parcourue de poules et de canards, m'essuyant inutilement les pieds avant d'entrer dans le séjour en terre battue, en me baissant pour éviter les jambons suspendus au plafond, j'avais bien senti l'odeur d'encens, mais ils s'en embaument toujours les char-

latans, les bonimenteurs, les allumés, les gourous, ils s'embaument d'essences, les effluves de la vérité, il leur faut soigner l'atmosphère, multiplier les artifices, sans quoi, même le plus crédule risque de renifler l'escroc puant derrière le rideau, me voilà assis gentiment, prenant intérieurement des notes, sur une chaise en paille branlante, sur un guéridon trône un chandelier à cinq branches, les bougies sont allumées, le reste de la pièce, un capharnaüm noyé dans la pénombre d'où surgissent les gueules figées jusqu'à la fin des temps de bêtes empaillées, saisies dans la douleur du meurtre, un renard la gueule ouverte, raidie dans ce hurlement à jamais silencieux, tableau de la barbarie quotidienne, et la petite vieille dans sa blouse à fleurs de passer tout autour de moi un crucifix pendouillant et oscillant avec emphase, marmonnant des mots en latin, me voilà bientôt aspergé d'eau bénite, et aspergé de mots latins, de formules magiques, de formules de conjuration, où donc qu'avez été récemment ?, comment ça ?, où qu'avez habitez quoi, où qu'avez travaillez ?, Ah ! : dans l'Angoumois, la campagne charentaise, ô, qu'elle fait, ça m'étonne guère, c'est sûrement là-bas qu'avez attrapé ce truc !, que j'ai attrapé quoi ?, le mal qu'ils vous ont lancé !, bien sûr !, z'auriez pas des ennemis par exemple ?, je dis que j'en vois pas là présentement, tout en songeant que si, j'en ai au moins une d'ennemie, laquelle précisément observe derrière mon dos, cachée dans la pénombre au milieu de ce capharnaüm, ma femme, on va faire ce qu'il faut, j' m'en va vous l'ôter, faut les faire fuir, elle cause à ma femme bien sûr, moi je suis juste la victime, le corps investi par les puissances démonia-

ques, je ne suis en rien coupable des reproches que l'on me fait, ces idées de départ, de séparation, on me les a mises dans la tête, une personne mal intentionnée, un Charentais certainement, me les a mises dans la tête, et la relation coupable elle aussi avec la scandaleusement jeune Agathe, je n'y suis pour rien, on me l'a dictée, on m'a susurré à l'oreille, on m'a suggéré, et malgré mes résistances, la moralité qu'on avait jusqu'alors crue ancrée aux tréfonds de mon être, moi, parangon de vertu, j'ai cédé, j'ai cédé à la tentation, je me suis abandonné à ses charmes, ses charmes je n'ai pas eu la force d'y résister, je lui ai ouvert les bras tandis qu'elle ouvrait les bras, et le reste, un type comme moi, si attaché à la vie conjugale, attaché est le mot, pieds et poings liés, il a bien fallu qu'on me jette un sort, qu'on plante un ou deux clous bien placés dans une figurine d'argile à mon effigie, de l'argile des rives boueuses et limoneuses de la Charente, tout s'explique ma chère, votre homme, mais vous le pressentiez déjà n'est-ce pas ?, sinon pourquoi m'auriez-vous appelée, pourquoi faire appel à une exorciste, votre homme il n'est plus lui-même, une puissance supérieure se joue de son corps et de son esprit, je m'en vais lui ôter le diable, ça fera cent francs, en liquide évidemment, je vais repousser les démons, cent francs seulement, vous verrez, votre bonhomme, il en sortira comme neuf, comme au premier jour, à vous les joies retrouvées de *la vie conjugale*, puis, joignant les actes aux paroles et les paroles aux actes, enchaînant en latin, tout en trimbalant le crucifix au-dessus de ma tête, me frappant du doigt la nuque, le front, le sommet du crâne, retirant aussitôt son vieux doigt crochu comme si ça brûlait

par là-dessous, balançant des giclées de sainteté jaillies de fioles diverses et variées, l'artillerie lourde quoi, et avec cela, suant et maugréant de plus belle, invoquant, secouant sa vieille tête, soufflant avec force dans le creux de mes oreilles, tandis que je m'efforçais de garder mon sérieux, comme le devrait tout ethnologue même confronté aux rituels les plus hilarants, une bonne demi-heure durant laquelle je dois me retenir de me lancer dans un numéro de possédé, gardant sur le bout de la langue les mots qui me viennent, Satan baise ton cul, ta chatte pourrira en enfer, vieille salope sodomite, tu m'auras pas, et des énormités dans ce style, proférées avec une voix d'outre-tombe, il y a des choses qu'on regrette de ne pas avoir faites, révolter les pupilles, trembler par tous les membres, hérissier les cheveux, tirer la langue, baver, c'eût été un tableau époustouflant, une scène inoubliable propre à marquer les esprits les plus incrédules, j'imagine fort bien la tête qu'elles auraient faite, mes deux bienveillantes, au lieu de ça, au lieu de ça, je conclus la séance en les gratifiant toutes deux non seulement d'un sourire satisfait, comme, j'imagine, est censé sourire un désorcelé, mais d'un encouragement : j'ai senti comme une brise me caresser le sommet du crâne, je dis, une impression de bien-être et de fraîcheur, rien de moins, on dirait une publicité pour des chewing-gums à la menthe, mais une fois dans la voiture, regagnant la civilisation après s'être acquittée d'un billet de cent francs que la vieille s'empressa de glisser sous sa blouse, l'épouse ne se tenait plus de joie, martelant qu'elle en était sûre, qu'elle savait bien, les salauds disait-elle, on va se retrouver, tu verras, tout redeviendra comme avant,

puis, le doute soudain s'insinuant tel une ombre dans l'habitacle de l'automobile, c'est vrai ce que tu as dit, hein ?, la brise sur le sommet du crâne et le sentiment de bien-être, hein ?, tu n'as pas menti au moins ?, j'ai une tête à mentir ?, alors que je ne fais que ça, mentir, depuis des mois, depuis des années, toute à sa joie donc, alors même qu'à son insu cette scène accablante scellait notre rupture définitive, sonnait le glas de ses espérances, quand bien même, je dois l'admettre ici, j'apprécie d'avoir été exorcisé, l'expérience est rare, peu de gens peuvent se vanter d'avoir été soumis à pareil rituel, comme j'ai goûté les visites délirantes chez les gourous et les charlatans de toute espèce, tous également préoccupés de vouloir mon bien et le contenu de mon porte-monnaie, pour être honnête : celui de mon épouse, généreusement alimenté par sa mère, laquelle n'était d'ailleurs pas en reste niveau projets thérapeutiques, les chakras c'était elle, l'imposition des mains selon la méthode des Hindous, elle aussi, les réunions de prières à la chapelle et les messes données en mon honneur et en celui de quelques défunts, ça lui revenait, l'épouse cherchant à comprendre plutôt qu'à soigner, consultant les tarologues, les numérologues, les astrologues, les diseuses de bonne aventure, après quoi elle s'en retournait à l'appartement et, d'un air mystérieux, m'assurait qu'elle avait tout compris, mais qu'elle ne dirait rien, si bien que j'ignore encore aujourd'hui ce qu'elle avait compris, sans doute s'était-elle satisfaite d'avoir substitué à la banalité insupportable de la succession des faits, mon homme me trompe, mon homme ne m'aime plus, un récit plus sophistiqué, une fiction qui lui donnait le

beau rôle, mais je n'en savais rien, ignorance qui, du reste, me laisse tout à fait tranquille, j'imagine qu'à la manière dont elle m'en parlait parfois, bien après notre séparation, quand il m'arrivait par mégarde de décrocher le téléphone et de prendre la communication, il était question de ma mère, cette salope, cette criminelle, éructait-elle, de sa voix désormais meurtrie par les deux litres de vin blanc qu'elle ingurgite quotidiennement, enfoncée dans son canapé devant la télévision, recluse dans cette maison isolée dont elle n'est pas sortie durant quatre ans, je n'exagère pas, quatre ans sans ouvrir les volets, livrée en nourriture et boissons par l'épicier du village, qui dépose chaque matin la commande sur le pas de sa porte, en échange de quoi elle laisse un chèque, enfermée volontaire, enterrée vivante, emmurée dans ce mausolée peuplé des fantômes de ses peines inconsolables, une nuit, alors qu'encore une fois j'avais eu la faiblesse de décrocher le combiné téléphonique, je l'ai entendue vomir, puis se vautrer dans une armée de bouteilles en verre, et j'ai prévenu sa mère, laquelle fut contrainte de recourir à la police municipale pour défoncer la fenêtre du garage afin de pénétrer chez sa fille, non sans m'avoir rappelé qu'elle maudissait le jour où je me suis présenté sur le seuil de leur porte, qu'elle se maudissait par la même occasion de m'avoir ouvert cette fichue porte, de m'avoir accueilli religieusement en leur demeure, bien que tout l'incitait à se méfier, le grand imperméable sombre et les lunettes noires dont je ne me séparais jamais, même en été, cette allure de clochard que j'avais alors, à la sortie de la faculté une femme, un jour, m'a fait don d'un franc, en me souhaitant

bon courage, j'ignore si c'est à compter à mon crédit ou à titre de perte, mais j'ai fait la manche, c'est consigné dans plusieurs des cahiers empilés dans les cartons près du mur, devant la cathédrale de Cahors, je m'en souviens fort bien, et une autre fois sur le port de Santander, sur le quai devant les bateaux embarquant pour Plymouth, donc : j'ai été exorcisé et j'ai fait la manche, voilà typiquement des choses dont j'entreprends de me débarrasser dans ce livre, devant la cathédrale de Cahors, j'étais assis à la terrasse d'un café, il me restait trois francs, je me suis payé une bière avec ces trois francs, je l'ai bu, après quoi il ne restait plus rien, alors je me suis installé par terre sous le porche de la cathédrale, j'ai posé mon sac à dos, puis j'ai attendu le passage des touristes et des croyants, à Santander, il me restait si peu d'argent, et une machine de retrait automatique avait dévoré, non : happé, ma carte bancaire, je dormais dans ma voiture, le réservoir de la voiture était à sec, je me suis installé sur un banc, cette fois-ci, le long de la jetée, d'où partent les bateaux pour Plymouth, j'ignorais que les Anglais et les Espagnols jouissaient d'une liaison directe entre leurs deux nations, c'est-à-dire, en s'évitant la peine de traverser la France, ce que je comprends, la liaison directe entre Plymouth et Santander a toute ma sympathie, je me suis assis sur le banc avec ma guitare et j'ai joué quelques-unes de mes dernières chansons, sans grand succès dois-je admettre, mes chansons ne rencontraient pas beaucoup plus de succès en Espagne ou auprès des touristes anglais qui débarquaient de Plymouth qu'auprès des mélomanes français, ma situation était franchement désespérée, l'art ne m'aiderait pas à sortir de cette

impasse, l'art ne m'a jamais aidé en quoi que ce soit, ces milliers de pages recueillies dans ces dizaines de cahiers rangés dans les cartons contre le mur de la chambre n'ont jamais contribué à me sortir d'affaire, je me suis toujours gardé d'en faire lire la moindre ligne à quiconque, attitude qui n'augure évidemment pas bien du succès, remisant au contraire chacun de ces cahiers, une fois rempli à ras bord d'écriture, dans un carton, dans le but non seulement de les soustraire au regard d'un éventuel curieux, mais aussi de les soustraire à mon propre regard, si bien qu'à peine la dernière page noircie, son contenant se voyait déjà archivé, traité comme un document, un vestige du passé, destiné au mieux à la conservation, une conservation incertaine, car ces cartons ont longtemps pris l'humidité dans une cave, et furent soumis au froid quand je les entreposais dans une pièce non chauffée, parce qu'il me paraissait absurde, compte tenu de la misère dans laquelle j'étais plongé, de dépenser une fortune pour chauffer une pièce dans laquelle je n'habitais pas, que c'était déjà bien assez que je consacre une pièce à ces cartons et leur contenu, si j'avais été vraiment dingue, j'aurais lancé à ces cartons : savez vous qu'il y en a qui dorment dans la rue, qui rêveraient d'une chambre de ce genre, qui ne désireraient rien tant que dormir entre ces quatre murs où vous reposez, je ne parle pas de la poussière qui s'infiltré partout, des myriades d'insectes microscopiques qu'une boîte en carton ne saurait arrêter, il y en a qui ne se rendent pas compte de leur chance, des êtres vivants sont moins bien traités que vous, moi-même il m'est arrivé de dormir dehors ou bien sur le siège arrière de ma

voiture, par exemple à Santander, vous ai-je ô cartons narré mes nuits dans le coffre de la voiture à Santander non loin du port de commerce ?, qu'on dépense une fortune pour la conservation des archives publiques, des documents et des monuments que l'humanité considère digne d'être conservés, passe encore, qu'on s'accorde à sauver la cathédrale de Cahors de la dévastation et de l'oubli, je veux bien l'admettre, mais pour vous, créatures des ténèbres, nées de l'ombre et destinées à l'oubli, êtres purement privés, n'est-ce pas un grand honneur que je vous fais en ménageant à votre attention une place dans mon espace vital, sacrifiant une partie de cet espace à votre confort, confort relatif j'en conviens, peut-être auriez-vous rêvé d'occuper les pages d'un livre, et, plutôt que de pourrir dans l'obscurité contre le mur de cette chambre dans des cartons opaques, d'encombrer à votre tour les rayons d'une librairie d'occasion, égarés parmi quelques milliers de vos congénères, dont les lecteurs, un jour ou l'autre, à l'occasion d'un déménagement ou du décès de la grande tante, finissent pas se débarrasser, j'ai tenu quelques après-midi une librairie de ce genre, en remplacement du libraire, en attendant le client je me suis forcé à feuilleter les pages de livres prélevés au hasard dans le rayon littérature française, des paragraphes, des phrases, des métaphores, j'ouvre les livres au hasard, *le ciel était bas et sombre, la place du village était déserte*, et ainsi de suite, de belles phrases bien construites, tout le contraire de mes phrases à moi, jamais achevées, des phrases avec un commencement et une fin, une idée par paragraphe, les paragraphes se succédant sans surprise, et maintenant ils se rencontrent, puis ils

vont finir par s'aimer, se haïr, *le ciel était bas et sombre, la place du village était déserte, elle attendait en regardant par la fenêtre, espérant son retour*, on les verra peut-être au début d'un chapitre assis l'un devant l'autre, à la terrasse du café en face du palais de justice, tout ça pour ça, toutes ces pages pour en arriver là ?, la clé du succès c'est une bonne histoire, une bonne histoire est une histoire confortable, qui laisse au lecteur le temps de respirer, de rêvasser, chaque personnage lui rappelle quelqu'un de sa connaissance, chaque situation vient se lover gentiment dans les espaces prédisposés à cet usage dans l'imaginaire du lecteur, ça se cale très bien, ça rentre comme dans du beurre, une bonne histoire procure au lecteur un sentiment de familiarité, elle le caresse dans le sens du poil, elle suscite des attentes qu'elle excelle à satisfaire, une bonne histoire aboutit à la satisfaction du lecteur, j'aurais pu, pense le lecteur, sinon l'écrire, du moins l'imaginer, le lecteur s'associe avec l'auteur pour écrire le livre, ils font œuvre commune, ils sont les maîtres de la destinée, les griffes de la destinée vous emportent vers une fin certaine, admettons, moi je n'aime que les mauvaises histoires, les histoires ratées, prenez ma propre histoire : dès qu'une piste vient à s'ouvrir, une ébauche d'histoire, je l'abandonne aussitôt, et toutes ces pistes abandonnées s'accumulent font un bordel sans nom, une jungle impénétrable, force est de reconnaître qu'elles ne mènent nulle part, comme disait l'autre, un sentier se dessine, on imagine déjà sa destination, mais, immanquablement, au premier virage, à la première houle, la frêle embarcation narrative se vautre et se saborde, la promesse est déçue, décevoir, voilà un verbe qui me va

bien, j'ai pris tellement de soin à décevoir, à conjurer le spectre de la réussite, ce n'est pas pour y renoncer maintenant, j'ai sabordé de brillantes études, des carrières prometteuses, un couple plein d'avenir, quand vient le moment de conclure, nul n'est plus doué que moi pour disparaître, les projets, je les laisse en plan, les relations, je les balaie d'un revers de la main, les attentes qu'imprudemment j'ai suscitées, on ne saurait m'en tenir gré, puisque déjà, je suis loin de mes anciens amis, ce qu'on dit de moi après que je sois parti, comment pourrais-je le savoir, puisque, à ce moment, je me suis déjà défilé, ce n'est pas que le succès me fuit, mais bien plutôt que je fuis le succès, je fuis la petite maison construite dans le quartier pavillonnaire dans ce modeste village à la campagne, avec son jardin clôturé dans un coin duquel encerclés de gazon fraîchement tondu s'efforcent de croître quelques plants de tomates, le garage en bois sous lequel je range la voiture chaque soir, quand je rentre du travail, un peu fourbu, mais heureux de regagner ma demeure, heureux de la retrouver elle, et les enfants à venir, car il y aura des enfants c'est entendu, en attendant, c'est le chien qui accueille, on l'entend japper depuis la cuisine, elle ouvre la porte qui donne sur le jardin et je dois prendre garde de ne pas rouler sur le chien en avançant la voiture jusqu'à l'entrée du garage, ça c'est au début, au début le gazon est fraîchement tondu, les grappes de tomates brillent au soleil du printemps, au début, chaque week-end je suis très occupé, le samedi matin tandis qu'elle est au marché, je prends le temps de couper du bois, le voisin nous fournit pour un tarif préférentiel en bouleau et en hêtre, charge à moi de le dé-

couper en rondins pour l'hiver, l'après midi je me promène avec le chien, en attendant de me promener un jour, on verra plus tard mais on y pense, on y pense, avec les enfants, on se promène dans la campagne environnante, le chemin va tout droit entre les champs de maïs, le chien court après les corbeaux, parfois il disparaît dans l'infini, il n'est plus qu'un point à l'horizon précédé de noirs corbeaux moqueurs, parfois je crois le perdre, je le perds de vue, mais il revient toujours, fourbu, comme son maître après une semaine de travail, une semaine épuisante bien qu'exaltante, le sourire greffé entre les narines et le menton, d'humeur toujours égale, je grimpe les échelons, lentement mais sûrement, je ne lâche pas l'affaire, la direction s'est aperçue de mes qualités, ils attendent beaucoup de moi se murmure-t-il dans les couloirs, certains collègues me percent le dos de regards envieus, je me retourne et les accable de mon sourire professionnel, comment s'est passé votre week-end à la mer Alain?, vous passerez me voir à mon bureau Martine, disons, en fin de matinée ?, je suis impitoyable, les belles années n'est-ce pas ?, les livres que j'avais lus autrefois s'empoussièrent dans la remise, on les a déplacés quand il a fallu améliorer l'aménagement du séjour, les étagères contre le mur prenaient trop de place vous comprenez, il fallait prévoir de la place, même si nous n'étions encore que deux, nous profitons de n'être encore que deux pour partir en vacances, nous prévoyons beaucoup, nous calculons, on attend beaucoup de nous, le dimanche, les yeux de sa mère et de ses grands-parents nous couvent, les paroles nous enveloppent sous un édreton de suggestions, d'allusions, la nourriture dont on

nous gave est comme un philtre magique, une injection de pensées, la mère y ajoute une substance de son cru, une concoction miraculeuse, huiles essentielles, herbes médicinales exotiques, tisanes et gargarismes, on nous enjoint doucement et pudiquement mais fermement de procréer, d'assurer la reproduction, de leur donner des gosses, moi, je les fais mariner, je les laisse espérer, je fais le beau en attendant, je déguste avec modération le vin du dimanche, les autres jours on ne sert pas de vin, je dis : je pense acheter une nouvelle voiture, je dis ces choses, acheter une nouvelle voiture, ça donne de l'espoir, le dimanche après-midi, les heures et les minutes se succèdent comme autant de clichés, c'est après que ça se gâte, je crois glisser avec talent à la surface de cette mare de clichés, cette entreprise de destruction délibérée de la littérature et, par voie de conséquence, de ma personnalité, mais, sous les eaux d'un calme trompeur, gigotent des embryons en attente, ils ont probablement déjà des dents, ils mordent par en dessous, leurs attentes me devorent doucement, je joue le jeu, je crois jouer le jeu, mais déjà en réalité leurs attentes m'infestent, leurs pensées s'infiltrèrent entre mes mots, je perds le fil de mes pensées à moi, il me semblait conserver le contrôle, disons, un certain contrôle, sinon sur le déroulement de mon existence, du moins sur le contenu de mes pensées, tout ce que je peux dire, tous mes faits et gestes, résonnent immédiatement comme des promesses, ou bien déçoivent, chacun des mots que je dis est immédiatement porté dans les colonnes parallèles du livre des promesses et des déceptions, on attend tout de moi, de mon pouvoir procréateur, de mon pénis,

pour un peu je verrais dans les prunelles de leurs yeux se refléter l'image de mon pénis, voilà ce qui t'attend toi qui, invariablement, chaque dimanche, viens offrir ton ventre aux nourritures qu'elles ont préparées, la mère et la grand-mère, chaque soir tu te sens un peu plus intimement intoxiqué, empoisonné, c'est la raison pour laquelle tu t'es mis à boire, tu bois pour te désintoxiquer, chaque gorgée d'alcool avalée constitue un acte de résistance, une preuve que tu n'es pas encore tout à fait réduit à l'état de pénis sinon dans leurs yeux, leur voracité à vouloir ton bien est mise à l'épreuve à chaque fois que, l'air de rien, tu tends à nouveau le bras vers le vin du dimanche, remplis à nouveau ton verre, avec l'ivresse une brume diaphane s'élève autour de ton crâne et te protège de leurs mots et de leurs regards, certains dimanches ta femme est obligée de prendre le volant pour te ramener à la maison, elles s'inquiètent, elles parlent derrière ton dos, ça se gâte vraiment, elles consultent des magazines spécialisés et redoublent de prières, elles prient pour ton salut, et comme ces prières n'y font rien, que plus elles prient, plus tu bois, elles finissent par concevoir des hypothèses, leur imagination rabougrie les oblige à se pencher sérieusement sur des causes surnaturelles, on se retrouve assis sur une chaise miteuse dans l'arrière-cour d'une ferme perdue au milieu des champs, caressé par l'oscillation d'un chapelet qu'une petite vieille allumée brandit autour de votre crâne, et on se dit qu'il est temps de partir, qu'il est temps de fuir, parce qu'à demeurer une seconde de plus auprès de ces femmes, on deviendra fou, non pas que fou on ne le soit pas déjà, dans un sens, mais cette folie auprès de

ces femmes, c'est leur folie pas la mienne, si je dois devenir vraiment fou, j'aimerais que ce soit à ma manière, que cette folie soit tissée, brodée, taillée avec mes mots à moi, mes pensées, pas celles de ces femmes, j'ai rencontré un vieil homme, il avait passé la moitié de sa vie avec des femmes dans ce genre, sa mère d'abord puis son épouse, la grande mégère il disait, et l'autre moitié en hôpital psychiatrique, il connaissait mieux que personne l'histoire de la psychiatrie locale, il avait l'expérience d'un demi-siècle d'internement, il avait posé sur mon bureau son dossier médical, une pile épaisse qu'il conservait, lui aussi, il conservait ces paperasses, à titre de preuve, ou bien c'était là son œuvre, chaque avis d'internement consigné sur des feuilles à en-tête, classé par ordre chronologique, quarante-deux internements en un demi-siècle, des centaines d'ordonnances, toute l'histoire de la pharmacologie consignée dans ce dossier si épais qu'une cordelette était nécessaire pour le refermer, l'œuvre de la bureaucratie, des feuilles ronéotypées, des feuilles manuscrites, des feuilles imprimées, toute l'histoire de la seconde moitié du vingtième siècle s'étalant sur mon bureau, et il disait : ma mère a commencé, puis ma femme a pris le relais, sur injonction d'un tiers, on trouve toujours un médecin pour signer, deux s'il le faut, mais quand je rentrais chez moi entre deux internements, le croiriez-vous, c'était pire encore, à l'hôpital je devenais neurasthénique comme ils disent, comme ils ont écrit là, et là, mais sous leur emprise à elles, c'était pire, je devenais vraiment fou, complètement fou, la surveillance exercée par l'hôpital n'était rien à côté de la surveillance qu'elles exerçaient quand je rentrais à

la maison, dans les années cinquante ils ont ouvert le parc, on avait le droit de s'y promener, le parc n'était pas bien grand mais pour une fois j'avais le droit de me promener, j'ai rencontré cet homme après m'être enfui, j'ai fait un sac de mes affaires, rempli un carton de livres, les livres que j'avais le souvenir d'avoir lus autrefois quand je lisais encore, les livres qui, comme on dit, me tenaient à cœur, entre les pages desquelles j'avais sans doute entreposé, remisé, mise entre parenthèses, ma personnalité, en remplissant ce carton je récupérais ma personnalité entreposée provisoirement toutes ces années dans un débarras, dans un autre sac, mes chaussures de randonnée, usées, façonnées par les pas que j'avais marchés autrefois à l'époque où je marchais encore, voilà, ces pas sont les miens, ces pages sont les miennes, c'est tout ce qui me reste, tout cela peut loger aisément dans le coffre d'une voiture, cette paire de chaussures, des Koflach, des chaussures autrichiennes, des chaussures en cuir épais, cousues main, avec un fil tout aussi épais, avec cette paire de chaussures aux pieds je me suis toujours senti le roi du monde, je me souviens très bien du jour où je les ai enfilées la première fois, c'était dans les Cévennes, dans un village au fond d'une vallée sous le Mont Aigoual, jour du marché hebdomadaire, quelques échoppes en plein air sur la place du village, vraiment exprès pour moi, il y avait ce type qui vendait des chaussures, les miennes étaient délabrées, la coque s'ouvrait largement sur le monde extérieur, s'il pleuvait je marchais dans la pluie, s'il neigeait mes pieds baignaient dans une étoffe de glace, les talons s'étaient incurvés, les semelles commençaient à se décoller, je les ai dé-

lacées et posées sur le comptoir, et le type m'a tendu cette paire de chaussures autrichiennes, je les ai enfilées puis j'ai signé un chèque de huit cent francs et je suis reparti, j'ai traversé les Alpes avec ces chaussures aux pieds, dans les Pyrénées, elles n'ont jamais failli, sur les pentes du Massif central elles tinrent bon, entreposées dans la remise, durant toutes ces années, elles attendaient patiemment que je les libère, et il fallut encore plusieurs voyages, des expéditions dans la neige, des marches harassantes durant lesquelles la glace exigeait des miracles, pour en venir à bout, et j'ai pleuré le jour où j'ai dû me résoudre à m'en séparer, moi qui suis avare de larmes, ce jour-là, je me suis mis à chialer, vraiment, je les ai déposées au fond d'une forêt sans nom, dans le massif de la Margeride, au pied d'une petite croix en fer qu'on avait plantée là en souvenir des résistants, les résistants hantaient ce massif, je le hante à mon tour, et cette petite croix, personne n'y vient plus jamais, elle est en train de rouiller, les fougères la dissimulent, le chemin qui mène à cette croix n'est même plus un chemin, les ronces ont tout envahi, mes chaussures autrichiennes se trouvent ici, au pied de cette croix oubliée, je les ai regardées une dernière fois, je les ai trouvées belles, dignes d'admiration, avec leur coque de cuir déchirée, les œilletons des lacets rouillés, la fine couche de terre qui les faisait virer au vermillon, me suis-je jamais senti aussi triste ?, oui, une autre fois peut-être, le jour de mon départ, le jour du déménagement, il ne restait que moi, j'étais assis, au milieu de quatre murs tout à fait blancs, même les chats, on les avait déjà installés chez elle, son nouveau chez elle, je les aimais tant ces chats, ils me manquaient

tellement, je m'accrochais désespérément à la chaise, je m'efforçais de demeurer assis, mais une force considérable m'attirait au sol, me contraignait à me coucher là, me recroqueviller dans un coin, un angle, quelque chose qui fasse office de contenant, un dernier objet, un espace vide, une fois que la chaise à son tour se fût effondrée dans mon esprit, toutes les affaires, l'accumulation des affaires, les siennes surtout, moi, il ne me restait pas grand-chose, j'étais arrivé quasiment avec rien, juste de quoi remplir le coffre d'une voiture, quelques livres, une couverture, un sac de vêtements, mes chaussures de randonnée, et je repartais encore plus démunie, je lui laissais tout, ça n'avait aucune importance, je n'ai aucune affinité avec la plupart des objets, et tous les sentiments attachés à ces affaires, tout avait été emporté ailleurs, entreposé dans son nouveau chez elle, et de mon côté, je n'avais pour ainsi dire nulle part où aller, ou plutôt, j'étais à nouveau tout à fait libre d'aller où je voulais, sauf qu'à cet instant je ne voulais rien, je ne pouvais aller nulle part, puisque j'étais plongé dans un vide absolu, une zone de vide absolu, un trou noir, qui me paraissait à cet instant-là susceptible de s'étendre, de se répandre, au-delà des limites de l'appartement, si bien que je n'osais même pas en sortir, car après tout j'aurais pu attendre ailleurs, sortir, dans la rue, dans un café, quelque part, mais je ne pouvais pas, cette force considérable me clouait sur place, et en même temps, cet emplacement vide me semblait extraordinairement familier, comme si j'avais toujours su qu'existait un endroit tel que celui-là, qu'il n'avait cessé de me hanter, que j'avais toujours porté à l'intérieur de moi un endroit tel

que celui-là, ou plutôt une absence d'endroit, un envers peut-être, que j'avais grandi avec sans en être tout à fait conscient, que c'était là une chose extrêmement importante que j'avais en quelque sorte la chance, pour la première fois, de constater de visu, brutalement, et c'était la raison pour laquelle je ne devais pas quitter lâchement cette absence de lieu, qu'il me fallait cette fois m'y confronter physiquement, psychiquement, même si, à ce moment-là, je me trouvais totalement démunie, comme si toutes mes pensées s'étaient engouffrées dans ce vide absorbant, attirées au sein de l'abîme, dans lequel elles finissaient par ne plus rien dire, apparaître pour ce qu'elles étaient, des choses, des choses qui n'étaient pas moi, et d'ailleurs à ce moment-là, je n'étais plus rien ni personne, rien de discernable, tout juste un point, rien d'identifiable, rien qu'on puisse montrer du doigt, plus rien qu'une blancheur immense, le blanc des murs se déversant partout, saturant l'espace, avec juste un point, à peine un point, en son cœur, je me souviens avoir fait l'effort de m'empêcher de pleurer, parce que je ne voulais pas qu'elle ou qui que ce fut me surprenne en train de pleurer dans un moment pareil, parce qu'ils auraient pensé que je pleurais à cause d'elle, ou à cause de cette séparation, non, si j'ai pleuré au moment de me séparer de quelqu'un ou de quelque chose, ce fut le jour où j'ai laissé cette paire de chaussures dans la forêt, non, là, je pleurais la connaissance, la connaissance de la douleur sans doute, comme dit l'autre, ça n'avait rien à voir avec elle, ma femme, mais avec le fait de me sentir extraordinairement seul, infiniment libre, la liberté infinie est insoutenable, voilà ce que je pense, elle vous aspire dans

le néant, si tant est que vous ayez cette disposition à accueillir le néant, il faut une structure psychique fabriquée avec des gouffres, des falaises abruptes, des précipices, des creux, il faut de la place pour le vide en somme, il y a eu d'autres fois bien sûr, d'autres séparations, je le répète j'ai beaucoup quitté, je suis parti bien trop souvent, une fois c'était sur la colline qui surplombe Secadura, il faisait déjà nuit et de là-haut, protégé du froid par les murs de la chapelle, nous observions une dernière fois les lueurs des fermes et des maisons disséminées au pied de la cordillère Cantabrique, en anglais je lui ai parlé de la neige qui subsistait jusqu'à la fin du printemps sur les hauteurs, en anglais elle n'a rien répondu, s'est écartée de deux pas pour pisser sous un hêtre, et je l'ai regardée pisser, la jupe relevée, avec cet air de n'en penser pas moins qu'elle avait en ma présence, Aparecida, j'ai dit, *I have to go now*, elle m'a regardé comme si elle avait oublié la signification des mots anglais, j'ai dit quelque chose comme quoi je reviendrai *I will be back* quand j'aurais réglé certaines affaires, elle m'a dit *maybe*, un silence puis, dans un filet de voix à peine audible à cause du sifflement du vent écorchant la colline : *or not*, elle n'a pas fait semblant de croire que je reviendrais, parce qu'elle connaissait la vérité à mon sujet, elle m'a épargné la peine de produire de fausses promesses, nous nous sommes revus plus tard, mais nous n'avons jamais vécu ensemble, nous nous sommes revus dans un hôtel miteux à Bayonne, ma voiture était tombée en panne, c'était une saleté de dimanche, une saleté de dimanche, plantés dans une zone commerciale déserte dans un hôtel miteux, et comme d'habitude, j'étais

fauché, sur la colline à Secadura se jouait la véritable scène finale, aucun autre moment ne viendrait à la cheville de cette scène-là, un grand vide à nouveau s'est engouffré dans mon ventre comme s'il tombait de la nuit glaciale, comme s'il avait surgi de la lune épaisse ce soir-là, comme je reculais de trois pas pour monter dans ma voiture, rien qu'en l'écrivant mes mains se mettent à trembler, je ne parle pas du voyage qui suivit, la remontée interminable vers l'implacable réalité, comment supporterait-on l'implacable réalité quand on vient de vivre un moment pareil, et comment s'étonner que j'échoue à composer avec cette réalité quand je me nourris précisément de moment pareils, de moments de grâce et de moments tragiques, à seize ans je désirais écrire et j'ai cru qu'il ne sortirait rien de bon de cette existence minable, j'avais besoin d'expériences, j'utilisais ce mot, expérience, tout devenait une expérience, faire l'amour pour la première fois, et les fois suivantes, avec une femme, un homme, les deux à la fois même, j'engrangeais de l'expérience, boire, fumer tout ce qui se pouvait fumer, sniffer, respirer, marcher, j'accumulais des expériences en vue d'écrire quelque chose de valable, mais, à force de passer mon temps, de foutre en l'air ma vie, en accumulant des expériences, le temps m'a manqué, j'ai commencé cent fois ce texte au nom duquel je menais cette vie-là, encore aujourd'hui, je commence, je recommence, sans jamais en venir à bout, toutes ces bribes sont entassées dans les cartons posés près du mur de la chambre, un dépotoir plutôt, j'ai peur que ce texte aussi, ce texte que je suis en train d'écrire, finisse à son tour dans un carton, je me retrouve avec ces innombrables mo-

ments de grâce et de souffrance, encombré, saturé, et l'ennui guette toujours, jamais je ne me suis débarrassé de la menace de l'ennui, de l'indifférence, de l'incroyance, rien ne m'intéresse excepté la littérature, une certaine littérature, un part infime de la littérature pour être précis, et marcher, parcourir la montagne, seuls comptent pour moi mon amie et mon chien, la littérature et les longues marches à travers la montagne, pour le reste j'y vais quand je dois y aller, quand il y va de la survie, à reculons, en tremblant, quand je dois me rendre au travail, quand la nécessité m'a conduit à accepter, ou à demander, ou à mendier : un emploi, j'ai l'impression que mes entrailles se déchirent, l'impression qu'on soustrait avec violence, qu'on arrache, au peu du temps qu'il me reste une part essentielle, travailler m'a ruiné la santé, pour faire ce que j'avais à faire à mon travail, j'ai englouti des litres d'alcool, travailler m'a rongé et dévoré, aujourd'hui, premier octobre deux mille onze, je pèse, je ne pèse plus que : 65 kilos 700, j'ai acheté il y a deux ans une balance électronique après que le gastro-entérologue a dit en souriant : pancréatite chronique, le gastro-entérologue est tunisien, il sourit en me tendant les résultats de l'analyse de sang, à l'hôpital, la plupart des spécialistes viennent des pays de l'Est ou du Maghreb, et j'imagine qu'il en va ainsi dans les hôpitaux de campagne, dans les coins reculés comme celui où je vis, où j'ai choisi de vivre, 65 kilos 700, il en reste un peu quand même, l'année dernière, j'ai travaillé, le travail m'a ôté cinq kilos, il en reste suffisamment pour : des mois ?, des années?, j'aurai sûrement du diabète dans les quinze ans à venir, probablement avant, sûrement, proba-

blement, suffisamment, on se rassure et on s'inquiète avec des adverbes, mais j'essaie de garder la tête froide, aborder cette dernière partie du chemin calmement, encore un adverbe, le week-end précédant la rencontre avec le gastro-entérologue tunisien, je regardais le résultat de mes analyses de sang, les taux de lipase et d'amylase, mon médecin m'avait appelé le vendredi soir, et j'ai bien entendu l'angoisse dans sa voix, elle me disait qu'il fallait de toute urgence consulter le docteur tunisien, et j'avais entré le soir même dans un moteur de recherche : lipase + amylase, et les valeurs correspondantes, et bien sûr, les premiers résultats mentionnaient le cancer, le cancer du pancréas, un des pires écrivait-on, mauvais pronostic, était-il écrit, de quelques mois, disait-on, à cinq ans au maximum, ce week-end donc, il me restait quelques mois, peut-être cinq ans, le lundi suivant, le docteur tunisien, toujours souriant, m'en rajoutait quelques-unes d'années, mais le mal était fait, pas forcément le mal d'ailleurs, faut que je m'en explique, peut-être une des meilleures choses qu'il me soit arrivé, une nouvelle expérience, une expérience à rajouter au catalogue d'expériences, de quoi nourrir un texte valable peut-être, c'est ce que je me suis dit, j'ai pensé qu'il me restait quelques mois, voire cinq ans avec de la chance, le week-end qui suivit la réception de mes analyses de sang, en l'absence de tout médecin disponible pour m'éclairer, je me suis organisé mentalement en vue d'une mort prochaine, le lundi d'après, le spécialiste tunisien, se montrerait plus généreux, m'accordant des années supplémentaires quand je croyais en avoir pour quelques mois, mais ça n'y changeait rien, c'était en février je

crois, je souffrais depuis des mois d'une douleur aiguë en bas du ventre, comme si la pointe d'un couteau vous perçait l'estomac, c'est ainsi que les gens décrivent leur douleur, et je suis d'accord avec cette description, avec cette idée de point, un espace extrêmement localisé, que je peux désigner avec précision, même quand je n'éprouve pas de douleur, et de fait, je n'éprouve que rarement cette douleur, sauf quelques heures après un repas trop copieux, ou quand je me laisse aller à quelques verres de vin, ou bien, et c'est le cas le plus fréquent, quand mon compte en banque diminue, et, qu'une nouvelle fois, une fois encore, je suis acculé à l'endettement, la dette se creuse, l'avenir s'assombrit, je suis né pauvre et n'en suis jamais sorti, je suis malade parce que je suis né pauvre et que, facteur aggravant, j'ai goûté la liberté infinie, on m'a immédiatement conseillé de consulter un autre gastro-entérologue, un qui officierait dans une ville plus importante, un français, un européen, on m'a donné des noms à Paris, mais je ne l'ai pas fait, mon gastro-entérologue tunisien me suffit, ce qu'il m'a dit me suffit, et de toutes façons je n'ai pas d'argent pour monter sur Paris ou à la ville, je suis coincé ici avec ma pancréatite chronique, chroniquement coincé, je suis coincé ici avec mon compte en banque vide, mon corps évidé, tout se vide, il y a trois ans, je pesais 75 kilos, il me restait toujours de l'argent à la fin du mois, pas beaucoup, mais suffisamment de mon point de vue, et mon point de vue est celui d'un homme qui a toujours vécu avec peu, parfois très peu, parfois pas suffisamment, parfois un peu plus que peu, et, il y a trois ans, j'étais obligé de reprendre un travail, j'avais besoin, comme ils di-

sent, d'une rémunération, les dettes s'accumulaient, et moi je n'avais qu'une envie, partir marcher dans la montagne que j'aperçois par la fenêtre à gauche de mon fauteuil, ou bien me lancer dans un projet d'écriture nouveau et ambitieux, il y a trois ans, j'étais encore enrobé d'une fine couche de graisse, et quand je m'asseyais sur une chaise, je ne sentais pas comme aujourd'hui son dossier dur me creuser les os, dans son article, le docteur Van Mersalen écrit : les conditions sociales constituent un facteur aggravant, il écrit cela, sans prendre la peine de s'expliquer, comme si c'était évident, en lisant la suite, je suppose qu'il veut parler des gens qui, en Inde, c'est l'exemple qu'il cite, souffrent de malnutrition, et qui, du fait de cette malnutrition, du fait de la famine pour parler plus crûment, n'ont pas les moyens de lutter contre la perte de poids consécutive à une pancréatite chronique, moi, je ne vis pas en Inde, je ne souffre pas de malnutrition, mais, du fait de la maladie, de dénutrition, c'est-à-dire que j'ai beau manger, j'ai beau engloutir des tonnes de pâtes, je continue de perdre du poids, je dois lutter contre l'anéantissement, la disparition, encore faut-il posséder les moyens de lutter, c'est-à-dire avoir accès à de la nourriture, des tonnes de pâtes, du fromage, de la viande, j'imagine, j'essaie de me mettre dans la tête d'un homme en proie à la famine et qui souffre de cette maladie, il doit diminuer à vue d'œil, chaque matin, même si, la veille au soir, le sort lui a permis d'avaler cent grammes de riz, il sent les os saillants sous ses doigts squelettiques, il ne comprend pas, il n'a pas rencontré de gastro-entérologue tunisien pour lui expliquer qu'à la faim dont il souffre s'ajoute cette puissance négative

qui le ronge de l'intérieur, qu'elle a depuis longtemps brûlé ses graisses, et qu'elle dévore désormais ses muscles, cet homme, il était chef de famille, travaillait à la ferme, c'était un homme vigoureux, qui ne craignait pas l'effort physique, qui ne rechignait pas à trimer tout le jour auprès des bêtes, à l'époque où l'on avait encore des bêtes, et maintenant, d'une manière incompréhensible, il diminue plus vite que les autres, plus vite que sa femme, que ses voisins, plus vite même que ses enfants, il se sent partir, toute force lui fait défaut, il dévorerait des kilos de riz si, d'une part, s'alimenter ne lui procurait pas une souffrance infinie concentrée en un point, ce point de douleur comme la pointe d'un couteau entre ses côtes, et, d'autre part, s'il ne pensait pas d'abord à la survie de ses proches, de ses enfants, de sa femme, s'il ne pensait pas à les nourrir d'abord, tandis que lui, de son côté, sombre dans une faiblesse infâme, indigne de l'homme qu'il a été, et il se sent inexorablement mourir, il le sait, il tente de faire encore bonne figure, il ne comprend pas pourquoi c'est lui qui doit partir le premier, aussi vite, le médecin que l'État a dépêché sur place n'a rien dit de particulier le concernant, il sait bien, ce médecin, que tout est à cause de la famine, il sait bien, le médecin qu'on l'a envoyé sur place pour soulager la conscience des nantis dont l'âme souffre de la misère des autres, que des entrepôts, là-bas, dans une ville à peine distante d'une cinquantaine de kilomètres, sont pleins à craquer, mais que les paysans n'ont tout simplement pas une roupie pour acheter quoi que ce soit, ils crèvent de n'avoir pas d'argent, la famine n'est rien d'autre que la ruine, c'est l'autre nom de la misère, la nourri-

ture est là, entreposée quelque part, à des dizaines de kilomètres, dans les beaux quartiers, des restaurants gastronomiques étoilés avec vue, dans lesquels les nouveaux riches se pressent pour profiter en terrasse de la douceur du soir, jettent dans de grands sacs poubelles noirs des tonnes de viande, des tonnes de riz, et si l'un d'eux, un de ces nouveaux riches, souffre de pancréatite chronique, ce mal touche toutes les classes sociales n'est-ce pas, il s'efforce de ne pas oublier d'avalier avant le repas une gélule d'extrait de pancréas de porc, après quoi, si tout se passe bien, s'il évite l'alcool, s'il ne dépasse pas un ou deux verres, il peut s'empierrer autant qu'il veut, en se méfiant quand même des aliments trop gras, il peut y aller carrément sur le reste, il lui faut manger en conséquence pour lutter contre la perte de poids, il peut lutter, il a les moyens, ses gélules préviennent l'indigestion, et, quand bien même le soir, en rentrant par les rues sécurisées et illuminées de la ville, il sentirait la douleur s'éveiller, ce point en bas du ventre ou sous les côtes, il sait ce qu'il en est, il pourra là-dessus poser quelques mots, quelques mots à la place de la douleur, le visage souriant de son gastro-entérologue tunisien enveloppera ce point de douleur de savoir et de compassion, il ne songera pas à des choses telles que le sacrifice, il ne se demandera pas où donc est passée sa force, il ne lui viendra pas à l'idée de se laisser aller, de s'abandonner à la mort, ou de devenir fou, il ne lui viendra pas à l'idée qu'une fois mort, il deviendra une bouche de moins à nourrir, un mauvais pronostic, sur ma naissance pesait déjà un mauvais pronostic, pas aussi mauvais que celui qui pesait sur la naissance de cet homme-là,

reconnaissons-le, mais disons : un pronostic peu encourageant, j'ai passé ma vie à conjurer le pronostic désespérant de ma naissance, que l'enfance vint implacablement confirmer, la médiocrité, oui, c'est là un mot qui m'est devenu familier, que j'ai intégré précocement à la liste des mots susceptibles de décrire mon rapport au monde et à moi-même, conjurer la médiocrité, voilà mon grand projet, par la fenêtre du sixième étage de la tour Aunis, j'ai regardé, et aussi regardé par la fenêtre de la chambre de notre maison de plain-pied dans la cité américaine, puis par la fenêtre d'une autre chambre dans le lotissement des Myrtilles, qui s'étendait le long de la rocade sud, j'ai regardé et j'ai vu les autres immeubles et les autres pavillons de plain-pied, j'ai observé les gens qui vivaient là, Thierry, son père était soi-disant commissaire, il nous montrait le fusil caché dans l'armoire de son père, on a su plus tard que son père n'était pas commissaire mais agent de police, Patrick, son père était représentant de commerce, ce qu'il commerçait, je l'ignore, je sais juste qu'il buvait et qu'un sale jour pluvieux de septembre il s'est tiré une balle dans la tête dans un motel à Montluçon, mais ça aurait pu être à Guéret ou Moulins ou Nevers, les villes qui donnent inmanquablement l'envie de se tirer une balle dans le crâne, ça ne manque pas, les raisons ne manquent pas, suffit que l'environnement s'y prête, il y a bien longtemps j'ai pris ma voiture et je suis allé à Clermont-Ferrand, sans raison particulière, une demi-journée de voiture, sans aucune raison, j'ai trouvé cet hôtel dans un village un peu à l'écart, Lezoux je crois, il s'appelait Lezoux, ou Lempdes, ou encore Billom, ça n'a aucune importance, je

suis arrivé pour l'heure du souper, et dans la salle à manger, je me suis assis à une table, seul, au milieu d'autres types, seuls, eux aussi, silencieux, des représentants de commerce, ça ne fait aucun doute, certains prenaient des notes, calculaient, d'autres regardaient leur assiette de charcuterie, puis se servaient un autre verre de rouge, levant juste un œil quand la serveuse passait entre les rangs, l'air désolé, une tristesse et un accablement, mon dieu, je n'en ai jamais vu de pareil, j'ai immédiatement pensé au père de Patrick, j'ai pensé qu'en remontant dans sa chambre, dans cet hôtel, il avait atteint le point de non retour, il s'était mis à ressasser, tout en mangeant, il ressassait, et la médiocrité l'enveloppait comme le manteau de la mort au fur et à mesure qu'il faisait pour lui-même le bilan de ses espérances déçues, et, à la fin du repas, avant même que la serveuse ait apporté l'île flottante, il avait épuisé ses ressources mentales, le bilan l'avait épuisé, il n'était plus rien qu'un grand vide pâle et médiocre, il coïncidait tout à fait avec l'île flottante qu'on venait de poser sous ses yeux, une forme, aux contours imprécis, flottant, pour combien de temps encore ?, à la surface d'un liquide jaunâtre, sa dérive limitée aux rebords de la coupelle à dessert, tout compte fait, le calepin sur lequel tu as porté les bénéfices et les dettes, pour solde de tout compte, tu es devenu une île flottante, c'est comme ça, alors il lui avait tardé de monter à l'étage, s'enfermer dans sa chambre, il s'était allongé sur le lit aux côtés de son sac de voyage, son compagnon le plus fidèle s'il y songeait, depuis que les enfants avaient pris fait et cause pour la mère, que lui restait-il ?, j'aurais pu finir comme Thierry, Patrick ou son père,

condamné à me reconnaître dans une île flottante, au lieu de ça, pour une raison que j'ignore et dont je me fiche à vrai dire, mais dont je parlerai peut-être plus tard, j'ai entrepris de lutter contre la médiocrité, j'ai pensé qu'il fallait à tout prix que j'échappe à ce repas du soir dans la salle à manger de l'hôtel de Lezoux, au fusil caché dans l'armoire, la corde dissimulée sous le lit conjugal, au pavillon le long de la rocade, aux espaces soi-disant verts coincés entre les immeubles, tu parles d'un espace, tu parles d'une verdure, je t'en montrerai de l'espace et de la verdure, là où je vis aujourd'hui par exemple, mais ces espaces verts municipaux, en vérité : des friches saupoudrées de déjections canines et de débris de canettes de bière, et la maison de plain-pied dans la cité américaine, juste devant la piscine municipale, fallait à tout prix que je leur échappe, j'attendais mon heure, je fourbisais mes armes, je pensais : mon heure viendra, je lisais des livres en attendant, m'exerçant à l'héroïsme en pénétrant dans les livres que je lisais, je luttais contre ma destinée de chose informe flottant à la surface d'un liquide jaunâtre en m'identifiant aux héros les plus braves, m'entraînant pour de futures expériences que j'imaginai fort bien, j'attendais un coup de pouce du réel, une opportunité de mettre les voiles, je me préparais à partir, je me préparais à mener à bien mon projet, le monde était vaste comme le suggéraient les livres, il devait y avoir autre chose que ça, que le père de Patrick, mon voisin, que sa chambre d'hôtel à Lezoux, avait-il seulement pris la peine d'écrire une lettre, avait-il au moins pris la peine, au lieu de boire, d'écrire au moins quelques mots, lui qui des mots était si avare, ou bien, là encore, au

moment de conclure, s'était-il encore senti incapable de s'adresser à l'autre autrement que pour lui vendre des saloperies, avait-il épuisé tous ses mots dans les vocabulaires de techniques de vente, était-il à ce point privé de la capacité d'exprimer un affect quelconque, de la colère au moins à défaut d'amour, un regret, un remords, une plainte, pas finir comme ça, dans mon idée, je devais lutter contre une conclusion de ce genre, inventer autre chose, ajouter des expériences qui n'avaient rien à voir avec ces pavillons, ces espaces verts pour les chiens, des décharges publiques au grand air, contrebalancer ces déterminations par d'autres déterminations, compliquer les choses, divertir le destin, rebattre les cartes du lot qui m'est échu en partage, de ce projet que reste-t-il ?, un pancréas qui dysfonctionne, une espérance de vie réduite, des morceaux d'expérience accumulés, qu'en ai-je appris ?, plutôt que d'avancer le regard dirigé vers l'avenir, l'impression de s'être traîné jusque-là, qu'on m'épargne ces métaphores exaltantes : traverser l'océan de la vie, capitaine au long cours, qui jamais ne dévie de la direction qu'il s'est choisi, j'ai été le seul maître à bord sans doute, maigre consolation, mais le navire s'est échoué, suis pas fait pour les grandes traversées, les navigations au long cours, très peu pour moi, je préfère aller à pied, à mon rythme, qui est très lent, solitaire, les chemins de traverse, les détours, m'attirent, je n'ai jamais su résister, si bien que je ne suis rien devenu, ni médecin, ni ingénieur, ni avocat, ou plutôt, je n'ai fait que devenir, n'est-ce pas finalement le destin qui me pendait au nez ?, je me suis tellement bien battu contre le pavillon de plain-pied, contre les espaces verts

municipaux, contre les chambres d'hôtels miteuses où meurent les représentants de commerce, j'y ai mis tellement d'obstination, qu'au final il ne me reste rien, pour ce zèle employé à repousser l'ennui, la médiocrité, ne suis-je pas payé de retour ?, quand je devrai déménager à nouveau, j'imagine dans pas bien longtemps, je ne reste jamais très longtemps au même endroit, arrive toujours un moment où je suis acculé à la fuite, la totalité de mes biens devrait loger, une fois encore, dans le coffre d'une voiture, quelques rangées de livres, une bonne paire de chaussures, et, j'y reviens, ces cartons encombrants, dans lesquels s'entassent les vestiges de mes tentatives passées pour conjurer la médiocrité, les témoignages de cette lutte que j'ai menée sont enfouis dans ces cahiers, pas moins que dans mes souvenirs, le temps n'est-il pas venu de passer à autre chose ?, à quoi servirait-il de vieillir sinon ?, n'ai-je pas réussi en échouant, réussi selon les règles que je m'étais donné en contemplant la cité en déliquescence par la fenêtre du sixième étage de la tour Aunis, mon futur en déliquescence, échouer, n'était-ce pas finalement la voie la plus sûre pour échapper à ce futur, pour éviter de m'écraser au bas de l'immeuble au milieu des excréments de chiens ?, le temps n'est-il pas venu de se débarrasser de tout ce fardeau, ces vestiges du combat mené contre les attentes, ce qu'on a attendu de moi, ce qu'on attend de nous, le temps n'est-il pas venu de mettre un terme au soliloque, à l'apitoiement sur soi-même, au ressassement, ou bien, de s'y abandonner une dernière fois, ressasser une bonne fois pour toutes, ouvrir ces cartons, ressasser et ruminer afin de pouvoir passer à autre chose, quand j'en aurai

terminé, je passerai à autre chose c'est évident, ou bien je cesserai tout à fait d'écrire, je creuserai la terre autour de la maison, je la retournerai, je bêcherai et labourerai, je ferai des semis, j'arroserai, puis, assis dans un fauteuil de rotin sur la terrasse je deviendrai comme cet homme que j'observe parfois de l'autre côté de la rivière, un vieil homme qui demeure assis du matin jusqu'au soir, si la pluie ou la neige s'abattent sur le jardin, il se réfugie dans sa cahute, il ouvre la porte et demeure au pied des plants de rhubarbe, du matin au soir, il regarde les plantes pousser, et, quand l'hiver venu la neige a tout recouvert, il regarde la neige recouvrir le jardin et les collines environnantes, il est devenu ses plantes, je me vois tout à fait finir comme ça, je préfère finir comme une plante plutôt que comme un île flottante sur la table crasseuse d'un restaurant pour représentants de commerce, quand j'en aurai fini avec ce récit, récit n'est pas le mot correct bien sûr, diarrhée, diarrhée verbale conviendrait mieux, je passerai à autre chose certainement, à tout autre chose peut-être, peut-être n'éprouverai-je absolument plus la nécessité d'écrire quoi que ce soit, peut-être me contenterai-je de promenades solitaires ou bien de promenades avec mon chien, je me vois tout à fait me contenter de cela, ralentir, m'accorder enfin ce repos, en finir avec l'afflux incessant des pensées, après avoir vainement affronté la médiocrité : m'y complaire, et conjurer l'afflux incessant des pensées, en finir avec ce sentiment de médiocrité, en finir avec l'envie, l'envie de n'être pas le genre de type crevant de frustration dans son pavillon funéraire, faire taire le ressentiment, mettre un terme au ressassement, ce moment viendra, il

faut qu'il vienne, sans quoi je n'y tiendrai pas, au rythme où les pensées affluent, infiniment plus rapidement que je ne parviens à les évacuer avec ces mots, s'accumulant à l'entrée de ma tête qui n'en peut plus de devoir les traiter, les transformer en mots, leur faire un sort, encore cette histoire de sortilège, du travail à la chaîne vraiment !, du reste, j'ai travaillé à la chaîne, la nécessité m'a conduit à me lier à la chaîne, à m'y imbriquer, avec les mains, les pieds, ce manège n'a duré qu'un mois, en raison de mon, disaient-ils, improductivité, en raison de la faiblesse de mes performances, il a été mis un terme à cette expérience, à ma droite, en amont de la chaîne, les pièces s'accumulaient, de minuscules pièces carrées grillagées grisâtres, à mes pieds, sous la machine que j'actionnais, comme si les pieds étaient faits pour ça, les pieds sont faits pour marcher bien entendu, pas pour actionner une machine, à laquelle je m'efforçais de m'articuler par un mouvement coordonné des mains et des pieds, la poubelle se remplissait au fur et à mesure de mes ratés, à ma gauche, en aval, ma collègue se tordait les pouces, elle s'ennuyait tellement qu'elle finissait par me haïr, je sentais d'abord l'inquiétude de cette pauvre fille, puis son agacement, elle augmentait le son de la radio, l'ignoble poste de radio portatif dont chaque ouvrier à l'atelier était pourvu, qui vous matraquait de messages publicitaires huit heures durant, et, quand ils rentraient chez eux le soir, devant la télévision, les mêmes réclames publicitaires, avec des images qui bougent, l'abrutissement généralisé, du matin au soir, tous les jours que le diable fait, l'entreprise est la demeure du diable, l'entreprise c'est le diable ici-bas, les voix

des animateurs et des publicités se mêlaient, interchangeables, se chevauchaient, les ouvriers échangeaient quelques mots, les machines claquaient sèchement, un claquement par seconde pour les postes les plus productifs, moi il m'en fallait le triple, de secondes, le temps de saisir entre mes doigts malhabiles le minuscule carré de grillage grisâtre, le déposer sur la tablette de la machine, le recouvrir d'une plaque d'un métal dont j'ai oublié le nom, peut-être était-ce du lithium ?, du lithium peut-être, le lithium fond au contact de l'air, dégageant alors des vapeurs toxiques, le lithium soigne la dépression, régule les humeurs, on devait, avant de pénétrer dans l'atelier, une chambre sèche disaient-ils, passer par une sorte de sas et se vêtir d'une blouse blanche et d'un masque, notre haleine, notre souffle, l'air que nous expirions, constituaient une menace pour l'intégrité du lithium, vivre constituait une menace, des gants évidemment, des gants forcément, il aurait mieux valu ne pas respirer du tout, il aurait mieux valu être un parfait robot, dénué de souffle, un parfait exécutant, dénué de pieds et de mains, moi je ne m'en sortais pas, j'étais tout à fait dépassé, comme maintenant je suis dépassé par l'afflux des pensées qui me reviennent de je ne sais où, de ces maudits cartons sans doute, mes mains ne suivaient pas l'afflux de pièces venu de ma droite et mes pieds n'exerçaient leur pression sur les pédales qu'à contretemps, au milieu de l'atelier j'exemplifiais la défaillance, l'erreur, la dissonance, l'anomalie, je brisais le cours de cette symphonie qui berçait l'atelier à toute heure du jour et de la nuit, les équipes se relayant toutes les huit heures, cette symphonie concrète, radiophonique, métalli-

que, clinquante, sèche et implacable, j'étais incapable d'y jouer ma partie, la partition me demeurait étrangère, les ouvrières me toisaient d'un œil noir, les ouvriers me jetaient des regards atterrés, on riait de moi, à la pause, j'étais seul assis sur les marches dans la courette qui bordait l'atelier, j'aurais voulu être n'importe où sauf ici, ils m'observaient du coin de l'œil en se moquant, j'allais pas faire long feu à l'atelier, je ralentissais les flux, la productivité se dégradait à cause de moi, on allait se faire engueuler à cause de moi, la compagnie allait perdre de l'argent à cause de moi, un jour, tout le monde s'est arrêté de travailler à l'atelier, tous se sont levés et agglutinés près d'un poste de travail, et je suis allé m'agglutiner avec eux, une femme à sa machine s'activait avec célérité, elle était en train de battre le record de productivité sur cette machine, les ouvriers demeuraient là, bouche bée, à l'admirer, elle souriait d'un air étrange, j'imagine qu'elle prenait du plaisir, qu'elle était tout simplement en train de jouir, devant tout le monde, devant ses collègues, ou plutôt qu'ils jouissaient ensemble, communiaient, je me souviens en tremblant de terreur de leurs visages en proie à l'extase, j'ai pensé à Stakhanov bien sûr, mon impulsion première aurait été de hurler, de leur hurler des insultes, les réveiller, leur montrer avec des mots ce qu'ils étaient devenus à force d'engourdissement, d'abêtissement, de soumission, des esclaves, des robots, non : aux robots, il ne viendrait pas à l'idée d'admirer la torture à laquelle ils sont asservis, il ne leur viendrait aucune idée d'ailleurs, et je crois qu'il vaudrait mieux n'avoir plus aucune idée pour supporter cet asservissement, mais j'ai pensé en même temps qu'après avoir

hurlé, ils m'auraient sans doute lynché, là, au milieu de l'atelier, entre deux machines, ils m'auraient frappé un par un avec leur poste de radio portable, ils m'auraient percé le ventre l'un après l'autre avec les outils qui traînaient dans l'atelier, alors je n'ai rien dit, j'ai regagné mon poste de travail tête basse pour tenter de rattraper mon retard, et, le lendemain, le contremaître me signifiait mon renvoi, me libérait, sans quoi je serais devenu fou évidemment, comme à chaque fois qu'il m'est arrivé de travailler, d'occuper un emploi, à chaque fois c'est la même histoire, à chaque fois l'histoire se finit mal, parce que je suis sur le point de devenir fou, ou plutôt je deviens fou, ou bien alcoolique, ou bien les deux, je bois dès le retour du travail, j'ouvre un cahier et je me lance dans l'écriture comme on se jette dans le vide, je me mets à délirer, je deviens de la braise hurlante, que seuls d'autres verres peuvent éteindre, je m'abrutis jusqu'à ce que le sommeil m'emporte, terrifié à la seule perspective de devoir, le lendemain matin, me présenter à nouveau à mon travail, qui d'ailleurs n'est pas le mien, mais : leur travail, tandis que si, par hasard, on ne sait jamais, vous me croiriez dans une de ces montagnes qui déchirent l'horizon à deux pas de chez moi, si, en vous promenant sur un de ces sentiers discrets, vous me rencontriez, vous seriez frappé de mon calme, de ma sérénité, de la précision de mon pas, de la régularité de mon souffle, on causerait un peu, je vous raconterais deux ou trois choses que je sais de ces montagnes, de ce sentier, du pré en contrebas et du troupeau qui s'y nourrit, je parlerais doucement, d'une voix posée, d'un regard clair, je montrerais d'un signe de la main la crête et vous inviterais à

en suivre des yeux les contours, il ne vous viendrait pas à l'esprit que ce même homme, rencontré sur le sentier, puisse devenir fou, se consumer comme de la braise hurlante, quand il redescend dans la cité, retourne occuper quelque emploi, vous diriez, c'est impossible, cela ne se peut, et si nous nous liions d'amitié, je vous ferais peut-être quelques confidences, je vous expliquerais comment au mois de mars, c'était il y a quelques années, j'ai échoué dans un centre de traitement pour alcooliques, oui, tout à fait, le même homme ruisselant de grande santé que vous rencontrez sur ce versant discret de la montagne, marchant d'un pas sûr, respirant avec aisance, avalant sans peine les cols et dévalant la crête avec souplesse, ce même homme s'est échoué dans un centre de traitement pour malades de l'alcool, échoué n'est pas le mot juste d'ailleurs, disons plutôt que j'avais en tête d'y passer quelques semaines de vacances, nourri, logé, bichonné, voilà ce que j'avais en tête, faire des économies d'abord, puis : vivre une expérience, une expérience supplémentaire, recueillir du matériau, du vécu, en vue de ce fameux bouquin que je n'ai jamais été foutu d'écrire, de l'observation participante si l'on veut, ma dépendance à l'alcool, je m'en arrangeais fort bien tout seul, il m'arrivait fréquemment de m'abstenir durant des mois, je bois quand par malheur j'ai dégoté un emploi, quand la réalité m'oblige à me plonger dans le bain acide et corrupteur du travail salarié, n'importe quel type doté d'un peu de jugeote sait comment se faire passer pour un alcoolique ou un fou, j'en connais des soi-disant fous qui savent fort bien s'y prendre pour se faire héberger à l'œil au centre psychiatrique du coin, celui

qui se trouve en face de chez moi, dont on devine les toits par la fenêtre, au sommet de la colline vers le plateau, il suffit d'exagérer un peu, de raconter au médecin ce qu'il s'attend à entendre, vous buvez régulièrement ?, tous les soirs, au début, c'était tous les soirs, ça a commencé quand j'étais avec ma femme, je me sentais plutôt mal avec elle, mal dans mon travail, mal dans ma peau, un verre de Jack Daniels avant de dormir, je trouvais ça bon, je le dégustais, gorgée par gorgée, au bout d'un moment, il y eût un deuxième verre, puis, très vite, un troisième, l'air de rien, plus discrètement, ma femme ne se doutait de rien, bientôt, en rentrant du travail, il me fallait déjà un verre dans le ventre, avant de manger, j'avais besoin de ce verre, au travail je commençais à regarder l'horloge qui trônait dans la cour dès le début de l'après-midi, je comptais les heures et les minutes qui me séparaient de ce premier verre, quand j'ai quitté ma femme, et perdu mon emploi, il n'existait plus aucune raison valable de retarder l'heure de ce premier verre, j'étais libre de commencer quand il me plaisait, et ça me plaisait parfois dès le matin, vous voyez l'engrenage?, bien sûr qu'il voit parfaitement, c'est exactement ce qui est écrit dans le grand livre des alcooliques, le récit concorde en tous points, bien qu'il soit faux bien entendu, si je devais raconter sérieusement mon roman de l'alcool, ça n'aurait rien de commun avec cette enfilade de clichés, cette mécanique, la vérité, c'est qu'en buvant, j'ai rempli ces cahiers d'une écriture fébrile, des milliers de pages d'écriture nourries et soutenues d'alcools divers et variés, du bon whisky quand les affaires allaient bien, du rosé à trois francs la bouteille quand je touchais le

fond, la vérité c'est que boire m'a sauvé bien des fois quand j'étais menacé de devenir complètement dingue à cause du travail ou à cause de ma femme, la vérité c'est qu'avec l'alcool je reprenais contact avec une partie reniée de ma personnalité, une partie que le travail ou la vie conjugale parvenait presque à effacer, la vérité c'est que l'alcool m'a permis de tailler en pièces le bon époux et le bon employé que j'étais en train de devenir, ou plutôt que l'alcool a constitué l'unique remède contre la souffrance, m'a permis de respirer quand j'étouffais sous le poids d'une existence dédiée à la vie conjugale et au travail salarié, j'ai rencontré des milliers d'alcooliques, les alcooliques me sont familiers depuis toujours, quand j'ai quitté la maison paternelle, je me suis précipité d'instinct dans les lieux où ils vivent, j'ai passé plus de temps avec les alcooliques qu'avec les abstinents, on ne m'enlèvera pas de la tête que pour chacun d'eux, boire constituait d'abord un remède, que boire n'était pas le problème, que le problème était au contraire la souffrance dont la boisson constituait le traitement, mais, nous enseignait-on au centre de traitement des malades de l'alcool : le remède est pire que le mal, il faut d'abord se débarrasser du remède qui est pire que le mal, et là, dans la salle dédiée à cette propagande, on s'est tous regardés en songeant : vous proposez quoi à la place du remède qui est pire que le mal ?, de fait, ils ne proposaient rien bien entendu, le centre se consacrait entièrement à l'éradication du comportement alcoolique, il mettait tout en œuvre pour conjurer l'alcool, à défaut de traiter la souffrance dont l'alcool constitue le remède, on aurait dit un édifice religieux dédié à la conjura-

tion de l'alcool, une machinerie visant à exorciser les malades du démon de l'alcool, une autre machine, encore une, une architecture sacrée ordonnée autour d'un bassin central, dans les eaux bouillonnantes duquel il fallait se baigner, se purifier, plusieurs fois par jour, les eaux du baptême, de la conversion, et avec ça, question d'enfoncer le clou, les ateliers d'art, prenez cette bouteille et : décorez là !, et bientôt les voilà ces instruments du diable ornés de fleurs ou de têtes de mort, mon dieu !, sans oublier les groupes de parole, dégoulinants de moralisme populaire, je vous présente le bien et le mal, veuillez choisir, et ces interminables séances de relaxation, sommets de mièvrerie, qui vous transforment les durs à cuire en agneaux, on viendra à bout de vos résistances, baptême, conversion, rédemption, sans oublier bien sûr le passage obligé le soir après le repas à l'infirmerie, où les filles en blouse blanche délivrent d'un air pincé les gélules et les cachets, un par un, tenant soigneusement leur compte, dans les cases du pilulier, humiliation : chacun se présentant à la porte d'entrée de l'infirmerie, son pilulier bleu à la main, délivrez-nous, je vous prie, de nos souffrances, et délivrez-nous du mal par la même occasion, moi, je jetais les pilules à la poubelle et prenais des notes après le repas, pendant que mon compagnon de cellule, assommé par les poisons qu'il venait d'avalier, dormait du sommeil du converti, je prenais des notes et décrivais le dispositif, la machinerie, il est interdit de sortir des limites du parc, chacun participe à la vie de la communauté, il faudra débarrasser les tables après le repas, débarrasser déjà !, les activités sont obligatoires, vous ne pouvez pas échapper à la baignade,

personne n'est dispensé d'activité artistique, la relaxation constitue un moment fondamental de la thérapie, au groupe de parole vous trouverez à qui parler, moi je notais, j'écrivais, dès qu'un peu de liberté nous était accordé, je filais au fond du parc, je m'asseyais sur le banc sous le couvert d'un orme, les soignants, qu'une blouse blanche permettait de distinguer des malades, m'observaient avec circonspection, ils se méfiaient, n'avais-je pas refusé de me relaxer lors d'une séance de relaxation, en expliquant qu'il était impossible de se détendre en écoutant une musique aussi dégoulinante, aussi mauvaise, que cette musique me crispait plutôt qu'elle me détendait, et la maison que vous me demandez de visualiser, la maison de mon enfance, rappelez vous la maison de votre enfance, un endroit où vous vous sentez vraiment bien, détendez-vous en imaginant que votre mère vous accueille à bras ouverts dans la maison de votre enfance, si vous connaissiez la maison de mon enfance, le sixième étage de la tour Aunis, avec vue imprenable sur d'autres murs gris et les bacs à sable saupoudrés de déjections canines, vous n'imaginerez pas qu'on puisse se sentir bien dans la maison de mon enfance, je défie quiconque de s'y sentir bien, sans parler de ce type, allongé à côté de moi dans la salle de relaxation, lui, son enfance, c'était l'orphelinat, je t'en foutrais de la maison de mon enfance et des mères aux bras ouverts, les soignants se méfiaient, ils se disaient, en voilà un qui résiste, sur qui la propagande et le lavage de cerveau ne prennent pas, si ça se trouve, il ne prend pas ses pilules, il jette ses cachets à la poubelle, les malades, eux, exceptés les plus abrutis, les plus zélés, les plus assommés, prirent l'habitude

de venir se confier à moi, certains s'approchaient l'air de rien, entamaient une conversation, et bientôt je voyais défiler ces histoires singulières, ces histoires pas moins singulières que la mienne, ces histoires d'alcooliques qui me sont familières, l'histoire de la douleur, pas ces récits évidés, formatés, qu'on entend chez le médecin, mais de véritables histoires, épaisses et pleines comme l'existence, ces histoires que le soir, en rentrant enfin dans ma chambre, je m'empresais de consigner dans un cahier, lequel cahier doit à l'heure qu'il est se terrer dans un des cartons qui se trouvent contre le mur, au bout d'une semaine je commençais à me sentir bien dans le centre de traitement des malades de l'alcool, je prenais mes aises au milieu de ces désespérés, venus des quatre coins du pays, l'infirmier en gériatrie que la compagnie des vieilles dames ravissait, celui qui, après avoir été trimbalé toute une jeunesse de famille d'accueil en instituts pour délinquants précoces, avait échoué là, et s'y trouvait bien, jurait de s'y tenir calme, le jeune cardiologue, un surdoué, sur-diplômé, dont la réussite apparemment irrésistible avait buté sur un obstacle apparemment bénin, une sorte de Schreber finalement, de ceux qui échouent du fait du succès comme avait finement noté S. Freud, la prostituée de luxe, dont l'arrivée en grandes pompes, manteau de fourrure, colliers et perleries, rimmel coulant sur les joues rougeoyantes, avait tourné toute l'assemblée, elle vient souvent ici, murmuraient, admiratifs, les habitués, elle connaît du beau monde, pour sûr, et bibliquement qu'elle les connaît !, le boucher du village voisin, tendre et bourru comme sa viande j'imagine, je l'ai vu construire, ce bâtiment, disait-il, et

j'en fus un des premiers clients, si vous avez besoin de quoi que ce soit, un renseignement, n'hésitez pas !, et d'inévitables condamnés par la justice, ce sera ou la prison ou la cure, ils avaient choisi la cure, des existences épaisses, pleines, un écheveau complexe de passions, de déceptions, les livres interminables du drame humain, auquel le dispositif de traitement s'empressait, à peine avait-on franchi le pas de la porte d'entrée, de substituer un autre récit, la prose inepte des manuels et des dictionnaires de psychologie, une simple histoire de comportement : vous êtes ici parce que vous buvez, votre problème, votre problème exclusif, c'est l'alcool, le reste ?, Littérature!, ça tombe bien, c'est ce qui m'intéresse moi, le reste, la littérature, vous qui pénétrez dans ces lieux perdez toute illusion, on réécrit l'histoire à votre usage, de fait elle est déjà écrite dans le dernier volume du manuel d'addictologie à l'usage des élèves de seconde année en psychologie, si vous en êtes là, si vous échouez à ce point et finalement ici, à bout de forces, vaincus, c'est bien sûr à cause de votre irrépressible tendance à consommer de l'alcool, si vous êtes alcoolique c'est parce que vous l'êtes, pas besoin de débâter votre roman personnel, tout ce qui est à savoir se lit dans le manuel si tant est que vous ayez fait les études adéquates pour l'entendre, prostituée en crise, cardiologue en déroute, vagabond seul au monde, repris de justice et écrivain raté, qu'importe, une institution démocratique et un traitement démocratique, voilà ce que nous sommes et ce que nous proposons, vous qui passez sous ce porche, oubliez père et mère, oubliez l'histoire, détendez-vous dans nos bains relaxants, exorcisez le démon dans nos ateliers

d'art, conjurez, purifiez, adoptez les règles de notre vie communautaire, n'oubliez pas vos pilules le soir avant le repas, chez nous aucune tête ne dépasse, dehors l'injustice et l'iniquité !, entre nos murs, l'égalité parfaite, tous seront logés à la même enseigne, on ne fait pas de différence, c'est notre credo, qui sera bientôt le vôtre, c'est la raison pour laquelle, il nous faut bien parfois, je suis sûr que vous pouvez le comprendre, que vous en tomberez d'accord, en exclure un ou deux, me dit le psychiatre au bout de dix jours passés au paradis, on ne peut pas tolérer des gens comme vous, des gens qui ne jouent pas le jeu, et il m'apprend le motif de mon exclusion : refus de participer aux activités, comment ça je refuse ? jamais au grand jamais je n'ai manqué de suivre mon troupeau, le devançant parfois, toujours d'humeur égale, toujours plein d'entrain, je sais bien, qu'il fait, mais la relaxation, vous voyez, vous ne vous relaxez pas, vous refusez de vous relaxer, suffit pas de s'allonger, faudrait y mettre du sien, est-ce ma faute si la musique censément relaxante, ces couches de synthétiseurs sirupeux enrobés de chants d'oiseaux m'exaspèrent et me stressent plutôt qu'ils ne m'apaisent ?, est-ce ma faute si la maison de ma mère n'était pas une maison, mais un appartement au sixième étage de la tour Aunis avec vue sur le réservoir d'excréments canins ?, et l'atelier d'art, ajoute-t-il en guise de preuve supplémentaire, vous avez dédaigné l'activité, décorer une bouteille, je précise, qu'importe, vous l'avez dédaigné pour écrire, vous avez dit que vous préféreriez écrire plutôt que de, décorer une bouteille, je précise à nouveau, oui, si vous voulez, si vous pensez que décorer une bouteille comme vous dites

n'est pas digne de vous, vous êtes libre, tout à fait libre, de le penser, mais vous comprenez bien qu'à d'autres ça pourrait être profitable, décorer une bouteille ou se détendre un peu, or là, comment dire, vous instillez le doute, vous prenez un malin plaisir à instiller le doute, nous avons bien observé comment vous avez entrepris de gagner leur confiance, quand vous discutez avec untel au fond du jardin, vous vous croyez peut-être à l'abri des regards, hé bien, nous sommes là, nous regardons derrière les persiennes, nul besoin d'être grand clerc pour deviner à quel genre de trafics vous vous livrez, vous trafiquez des histoires, ne niez pas, nous avons un dossier sur vous, non seulement vous versez dans le trafic d'histoires mais en plus, vous en faites des histoires, pour une institution comme la nôtre, ça n'est pas tolérable, que vous en fassiez des histoires dehors, tant que vous voudrez, bien qu'à mon avis vous devriez vous méfier, c'est peut-être une des raisons pour lesquelles vous êtes malade, car j'aimerais vous rappeler tout de même que malade, à n'en pas douter, vous l'êtes, vous n'êtes pas le premier qui vient ici, avec sa maladie, et qui s'empresse de ruiner les fondements de notre institution, qui s'évertue à saper le bien-fondé de nos traitements, traitements que par ailleurs, et là il reprend du poil de la bête le bougre, il se rengorge et monte le ton question d'accentuer son effet : vous ne prenez pas !, on a trouvé des pilules dans les poubelles de votre chambre, ZOLOFT, ALPRAZOLAM, des pilules cachées dans des mouchoirs en papier, mais notre personnel de nettoyage est qualifié, oui !, pour repérer ce genre de combine, ils ont l'œil eux aussi, on ne les berne pas avec un subterfuge aussi grossier,

donc, en conclusion, faites vos bagages, rentrez chez vous, ces braves gens n'ont pas besoin de vous, et dans l'heure qui suivit, je fus dehors, avec mes sacs, jeté comme un malpropre, sans avoir eu le temps d'en toucher un mot aux braves gens, lesquels croupissaient déjà fort à propos dans les eaux bouillonnantes du bassin central, dans la voiture en passant le col du Pertuis, je me sentais comme l'enquêteur pris sur le fait, l'espion convaincu de double jeu, les risques de l'observation participante n'est-ce-pas ?, les faux-semblants, les simagrées, ça je sais faire, donner le change, c'est ma spécialité, la directrice me fit part des projets qu'elle avait pour moi, ces six mois passés dans les murs de son établissement l'avaient convaincue de mes capacités, pédagogiquement je suis, semble-t-il, au sommet, j'ai de l'énergie à revendre, et avec ça, toujours le sourire, même dans les moments délicats, ça aussi je sais faire, pas un mot plus haut que l'autre, un type droit, modérément mais suffisamment, zélé, qui comprend vite, on n'explique pas deux fois à un gars dans ce genre, on ne lui fait pas dire, mais ce qu'elle ignore, les litres de salive que je ravale tout en lui causant, les crises de conscience que coûte ma pédagogie, les litres de vin pour faire passer la pilule des rictus artificiels, toute cette gentillesse et cette amabilité dont j'aspersionne consciencieusement les couloirs et les salles de réunion, pour chaque amabilité : un verre, une réunion coûte au bas mot une demi-bouteille de whisky, madame la Directrice jamais le soir ne m'a surpris après les cours attablé à la pizzeria en bas de chez moi, cet appartement minuscule que je loue, puisque je n'ai plus nulle part où aller, un homme libre vraiment, que plus per-

sonne n'attend, échoué au beau milieu de cette forêt infinie, les Landes voyez-vous, quelle idée d'avoir accepté ce contrat dans les Landes, on n'a pas idée de se perdre à ce point, libre et perdu dans l'interminable forêt, dès que j'en avais la force, je m'enfuyais vers le sud, je roulais aussi vite qu'il était possible jusqu'aux montagnes, les Pyrénées, les montagnes de mon enfance, je partais à la recherche des lieux qui m'étaient familiers autrefois, ou bien si les forces me manquaient, j'allais me réfugier au bord de l'étang, partout où je suis allé, j'ai espéré trouver un refuge, la carte mentionne à cet endroit : le lac de Latrille, sur les berges du lac de Latrille donc, je m'installais pour boire et ruminer de sombres pensées, le soir après le travail, je me glissais entre les roseaux, avec ma bouteille de whisky, ma guitare et un carnet, évidemment, la Directrice, pas plus que ses collègues, n'avaient la moindre idée du genre de vie que je pouvais mener après le travail, les fins d'après-midi au bord de l'étang, durant lesquelles je m'enivrais, me désinfectais, reprenais contact avec mes propres pensées, mes propres mots, puis, le repas du soir à la pizzeria devant un pichet de vin rosé, seul, extraordinairement seul et tranquille, et dans l'appartement minuscule, affalé sur un matelas douteux posé à même le sol, menant à son terme l'abrutissement sans lequel il n'est aucun sommeil possible, et la douleur, le lendemain matin, en enfilant mon costume de théâtre, mon costume de type bien, compétent, sympathique, dévoué, la terreur déjà, en descendant les escaliers, en ouvrant la porte vitrée qui donne sur la place du village : ici commence l'enfer, le week-end, je quittais la forêt, gagnais la montagne, la route interminable qui des-

cend jusqu'à Pau, après quoi, en m'enfonçant dans la vallée je commençais à respirer de nouveau, Arudy, Louvie-Juzon, Aste-Béon, à Laruns je respirais tout à fait, j'étais pour ainsi dire chez moi, au titre des étés que j'avais passés là autrefois, je me déclarais chez moi, la route serpente une fois qu'on a passé le village, et, après une dizaine de lacets serrés, tout en haut : la résidence de vacances familiales, là où ma mère a trompé mon père, les montagnes tout autour n'ont pas changé, mais les bâtiments du Centre sont en ruines, des chaînes de fer en barrent l'accès, on se fraye un chemin parmi les ronces, un bref escalier vous hisse sur la vaste terrasse d'où, le soir, attablés, on contemplait les montagnes, parce que tout autour est écrasé de montagnes, des montagnes écrasantes, et c'est d'ici que j'ai appris à les rêver, et les aimer, et les désirer, c'est d'ici, à cette terrasse, que je suis parti pour devenir à mon tour un montagnard, en rêve d'abord, et dieu sait que j'ai rêvé des journées durant en laissant mes yeux flotter par la fenêtre des salles de cours, toute mon enfance je la résume ainsi : regarder mes montagnes intérieures par la fenêtre de la salle de cours, tandis que ça baragouinait tout autour, des choses fondamentalement oubliables, et oubliées, moi, je n'écoutais pas, j'étais ailleurs, j'ai passé des années à être ailleurs dans ma tête qu'à l'endroit où j'étais physiquement, jusqu'à ce que, trois décennies plus tard, je me décide à planter des racines à l'ombre de mes chères montagnes, et c'est d'ici, de cette vaste terrasse en béton, que je les ai contemplées la première fois, et qu'elles se sont inscrites dans mon esprit, ou mieux encore qu'elles ont fini par constituer mon horizon intérieur sur le

fond duquel toutes mes pensées ultérieures se nouèrent, par le couloir encore accessible, envahi de débris, je me glisse dans la bibliothèque désormais vide, parsemée de vieux papiers jaunis, des journaux, des prospectus, mais je sens encore l'odeur des livres dans ma mémoire, et c'est ici également que j'ai appris à lire, durant les journées d'orage et de pluies, à cause d'une fille, qui fréquentait aussi la bibliothèque, une fille plus âgée que moi, avec laquelle j'ai vraiment appris à lire, et appris d'autres petites choses aussi, considérant l'importance qu'a pris la lecture dans ma vie, je demeure redevable à cette fille pour l'éternité, pendant que ma mère donc, trompait mon père, ce que j'avais deviné avant de le savoir vraiment, comme toutes ces histoires qui lorsqu'on les révèle n'étonnent en réalité personne, parce qu'il aurait suffi à l'époque de lier les petites perceptions, de les grouper, de se laisser aller à ses capacités intuitives, et dès lors, ça n'aurait fait aucun doute, et donc je devais le savoir d'une certaine manière, ou le sentir, le subodorer, ça devait se passer dans les chambres au sous-sol, en dessous de la bibliothèque, à côté des cuisines, pas loin des entrepôts et des cuves à fioul, des cachettes, ça ne manquait pas, des portes condamnées, des passages secrets, des fonds de couloir que j'arpentais méticuleusement, les jours de pluie, ma curiosité faisait bon ménage avec mon désir de dissimulation, fuir mes semblables : domaine où j'excelle, forcément, à se faufiler dans les recoins sombres, on finit par découvrir que d'autres aussi se cachent, dieu sait ce que j'ai entrevu cet après-midi-là : je me souviens surtout d'un orage dément s'abattant sur la montagne, foudroyant les structures métal-

liques des balançoires, les tordant littéralement, je me souviens d'enfants courant sous les pluies diluviennes, les résidents du centre de vacances les encourageant depuis la grande terrasse en béton, je ne me rappelle pas les avoir surpris, ma mère et son amant, arpentant les couloirs souterrains, surgissant d'une chambre oubliée, une chambre secrète, mais je me souviens de la foudre déchirant l'obscurité, je me rappelle la course terrifiée dans les escaliers, mais je ne suis pas sûr de savoir quel était l'objet de ma terreur, dans ces fichus cahiers s'accumulent des tas d'histoires de ce genre, les cahiers sont comme les sous-sols de la résidence de vacances, s'y croisent des couloirs obscurs, des escaliers qui ne mènent nulle part, des chambres oubliées, ouvrir ces fichus cahiers n'éclairerait en rien la mémoire, je me souviens de la foudre, des enfants terrifiés, des balançoires disloquées, mais c'est pour mieux oublier ce que j'ai vu dans les couloirs au sous-sol, dans l'encablure de l'escalier, l'observateur croit signaler le fait important, celui qui mérite d'être noté, alors qu'en réalité, à l'arrière-plan du spectacle, écrasant, grossier, un drame se déroule, discrètement, inexorablement, tout est là, les images, les sons et les odeurs sont à la disposition de qui veut bien les percevoir, une intrigue se noue, je suis assis au bord de la rivière, captivé par les mouvements d'un brochet qui chasse dans les bas-fonds, tandis qu'un avion passe dans le ciel qui signifie la guerre, les lignes directrices de l'histoire m'échappent, ce n'est pas faute de m'être exercé à la plus grande vigilance, s'il y en a un qui se méfie, c'est bien moi, dans les grandes villes, je marche les yeux derrière la tête, chaque passant représente une menace

potentielle, je me sens plus en sécurité là-haut, et dans les endroits où la sauvagerie règne, quand l'homme est absent, même perdu dans la tourmente, environné d'un brouillard impénétrable, de la neige jusqu'aux genoux, même épuisé par une journée de marche, la confiance et la paix ne m'abandonnent pas, même quand ma vie dépend de quelques décisions aux conséquences irréversibles, qu'une erreur pourrait s'avérer fatale, je demeure étrangement calme, je ne cède pas à la panique, je prends les choses comme elles sont, si je me trompe en remontant sur la crête à la recherche d'un abri pour la nuit, alors que j'aurais mieux fait de tenter la descente le long de la pente verglacée, hé bien qu'il en soit ainsi, la nuit sera mauvaise, et peut-être ne verrais-je pas le matin suivant, peut-être c'est le matin qui au contraire découvrira, aux premières lueurs solaires, la masse inerte de mon corps rigide enveloppé de neige, cette décision ne regarde que moi, je l'ai prise et je n'ai d'autre choix que l'assumer, c'est un combat entre le froid et ma volonté de ne pas lui céder, le froid est un ennemi d'abord cruel, puis sournois, il vous pique, mord et inflige de terrifiantes douleurs, tant que vous refusez de vous soumettre à son emprise, mais, si vous relâchez votre vigilance, alors il vous persuade avec douceur de vous laisser aller totalement, un petit somme ne saurait faire de mal, ferme les yeux et laisse-toi bercer par le vent qui hurlait tout à l'heure, en vérité, il chante, laisse-toi blottir, engourdir, engloutir, chez les Inuits, les plus âgés, devenus inutiles, mettaient autrefois un terme à l'interminable nuit d'hiver en allant s'asseoir sur la glace un peu à l'écart de l'igloo, un quart d'heure suffisait, la tenta-

tion est grande de s'asseoir à son tour, incliner la tête et fermer les yeux, je préfère encore ça, je préfère encore cette situation, cette situation brille par sa simplicité et sa clarté, il ne s'agit que de soi, et du froid, rien d'autre, personne ne vient s'interposer là pour asséner à coup d'énoncés graves et sentencieux la conduite à suivre, ça ne regarde que vous, la volonté qui vous anime encore ou pas, on fait le tour de ses attachements, on évalue ce qui nous tient vraiment, ce qui mérite ou pas tant d'efforts, on passe au crible les raisons qui nous feraient tenir jusqu'au lendemain matin et redescendre dans la vallée parmi les hommes, épreuve de vérité n'est-ce pas, tu vois, je m'en suis sorti à cause de toi, ou grâce à toi, j'ai lutté, opposé la chaleur à l'intérieur de mon corps au froid qui menaçait de m'engloutir en pensant à toi, j'avais fait défiler consciencieusement toutes les raisons, toutes les raisons je les ai balayées d'un revers de la main si je puis dire, tandis que j'agitais les bras en tous sens pour me réchauffer, ce n'est pas le moment de craindre le ridicule, et, toutes les raisons épuisées, s'étant effondrées une à une devant le tribunal de mon impitoyable conscience, il n'en restait qu'une et c'était toi, et le chien, tu sais à quel point j'aime ce petit chien, tu sais bien que ma rudesse ne tient pas devant cette bestiole, que parfois je lui murmure à l'oreille qu'il est mon meilleur ami, que la société que nous formons tous deux m'est plus précieuse que toute autre société, et c'est pourquoi dès l'aube j'étais encore debout et, profitant d'une éclaircie, j'entamais prudemment la descente, les doigts gelés, des années plus tard, le majeur et l'index de ma main droite se raidissent encore dès que les

premiers froids s'annoncent, et tendent à l'insensibilité, ça aurait pu être pire bien sûr, cette zone insensible, c'est peu cher payé pour ce que j'ai appris cette nuit-là, que je n'étais pas le monstre solitaire que je croyais être, alors qu'il suffisait de fermer les yeux, j'ai battu des paupières, agité les bras et effectué sans relâche ces petits sauts ridicules, même pas foutu de rouler une cigarette, cela dit, tant j'avais les doigts gelés, et, dans la tempête, inutile de gratter cette allumette, la flamme n'y tiendrait pas, être ainsi privé de la dernière cigarette, vous imaginez !, un comble !, toi qui chaque jour me reproches d'en consommer plus qu'il ne faudrait, dieu sait qu'elle m'aurait réconforté celle-là, et pas une gorgée de whisky à se glisser dans le gosier, on devrait toujours prévoir une flasque de whisky et un briquet tempête, et le sandwich trempé, pas pu en avaler une bouchée, à cause des lèvres gelées, tailladées, ma gueule éclatée par les engelures tel un boxeur à la fin d'un combat, bon, malgré tout, dans cette situation simplissime et tragique, jamais je ne me suis départi d'un calme intérieur, et même, oserais-je l'écrire ?, il me semblait, tandis que je gigotais comme un dément sur la plate-forme de neige gelée, vivre les instants les plus précieux de mon existence, pas seulement parce qu'ils menaçaient d'être les derniers, mais aussi parce qu'ils représentaient au fond ce à quoi j'avais depuis toujours aspiré, une expérience, une expérience radicale, d'une simplicité accablante, là, on allait voir ce que j'avais dans le ventre, toute la philosophie n'y changerait rien, les longues tirades sentencieuses se perdraient dans le blizzard, aucune argutie bureaucratique ne vous sortirait d'affaire, ce qu'un autre aurait

pu en penser importait peu, pour une fois, enfin, pas de faux semblant, pas de dissimulation, de forfanterie, vous êtes seul et personne ne peut rien pour vous, de toutes mes expériences, toutes celles que j'ai compilées dans mes cahiers, celle-là fut la plus instructive, un cahier entier lui fut consacré, lequel je lirais peut-être un jour si je me décide à ouvrir ces cartons, dans les grandes villes au contraire, les choses sont tellement compliquées, toutes ces attentes, toutes ces intentions, ces idées derrière la tête, ces sous-entendus, alors qu'une bonne tempête de neige, quoi de plus sérieux, quoi de plus fiable qu'une bonne tempête de neige, qui se contente d'être ce qu'elle est, fait ce qu'elle a à faire, sans intention particulière, sans motif malveillant, n'attendant rien de vous, dans les grandes villes au contraire ces milliers d'yeux vous cherchent ou vous évitent, mus par des volontés qui vous échappent, à tout moment, un de ces regards manigance quelque chose, est susceptible de vous attraper, partout vous êtes attendus, attendus au tournant, il est inévitable qu'en traînant là dehors, sur ces trottoirs, vous finissez par déplaire, je descends les escaliers de l'hôtel et déjà, derrière la grande vitre sale, ils sont là filant dans toutes les directions, préoccupés d'objets que j'ignore, respirant un grand coup, je me lance sur le trottoir et gagne au plus vite la bouche de métro, m'y engouffre l'esprit tremblant, pénétrant dans les arcanes de l'angoisse, tous se frôlent et avancent à grands pas, tendus vers des objectifs que j'ignore, une fois dehors je parcours à pied les trottoirs qui mènent jusqu'à l'entreprise, et, au moment d'entrer dans les bureaux, mon ventre se serre, la possibilité de devenir fou ne cesse pas de

m'étreindre tandis que j'avance dans le couloir, je voudrais immédiatement me trouver ailleurs qu'ici, alors que, là-haut, même perdu dans la tempête, il ne me viendrait pas à l'idée de quitter ces pentes hostiles et glacées, il est par trop évident que cet environnement hostile, comme on dit, m'apparaît à moi comme un havre de paix, dans la mesure où les humains en sont absents, où nul désir autre que le mien ne le traverse, les éléments qui se déchaînent n'éprouvent envers moi aucune aversion particulière, ils font ce qu'ils ont à faire, ils se déchaînent sans aucune visée providentielle, ne punissent, quoiqu'en disent les gens d'ici, personne, à moi de m'en débrouiller, et si je me suis fourré comme ce soir-là dans de sales draps, ça ne regarde que moi, je dois faire attention de ne pas geler sur place voilà tout, tester les articulations de mes doigts, frapper du pied sur la glace pour les maintenir en vie, que le sang continue d'y circuler, voilà ce que j'ai à faire, nul besoin de me méfier d'un qui viendrait derrière mon dos ou s'avancerait devant moi avec l'air de celui qui a quelque chose à demander, un sou, une cigarette, de l'amour, rien de tel, ce soir-là un chamois s'est glissé juste à deux pas de moi, je l'ai soudain discerné dans la tempête, une masse sombre et paisible, il est passé sans me voir, il marchait sur la glace comme si le blizzard qui menaçait de m'emporter ne lui causait pas plus de souci qu'une brise légère, j'ai voulu l'appeler, mais le son de ma voix ne portait pas jusqu'à lui, et son odorat, dans ces conditions dantesques, ne lui était d'aucune utilité, voilà une chose tout à fait extraordinaire, et s'il doit demeurer quelque événement notable dans ma pitoyable existence, je

pourrais toujours dire : un chamois est passé tout près de moi sans me sentir, sans me voir, comme si j'étais invisible et inodore, cela suffit-il à justifier cette misérable existence ?, peut-être, peut-être bien, un autre matin, dans les Alpes, je me suis réveillé au milieu d'un troupeau de chevaux sauvages, qui fouinaient tout autour de mon campement, et je ne compte pas les rencontres avec les renards, les cerfs, les chevreuils, les sangliers, et souvent, je pars dans les montagnes avec dans l'idée de croiser un loup, il m'arrive de surveiller durant des heures, caché derrière un rocher, à l'abri du vent, une mare ou un petit étang, dans l'espoir qu'une bête sauvage vienne s'y abreuver, une fois, j'ai vu cette colonne de sangliers traverser le plateau enneigé du Limon, au-dessus de la vallée de la Santoire, le mâle plus massif en tête, toute une ribambelle de marcassins et leurs mères suivaient en courant, j'ai couru à mon tour, les raquettes aux pieds, m'efforçant d'emprunter leurs traces, chacune de ces rencontres est un émerveillement, elle me réconcilie pour ainsi dire, avec moi-même sans doute, et là, au moment où j'écris, nous sommes en décembre et j'attends la neige, de ma fenêtre je surveille du coin de l'œil le ciel qui s'assombrit, je ne vois pas comme autrefois quand j'étais enfant, par la fenêtre du sixième étage de la tour Aunis ou par la fenêtre de la chambre de notre maison de plain-pied dans la cité américaine ou encore par la fenêtre d'une autre chambre dans le lotissement des Myrtilles, les autres immeubles et les autres pavillons de plain-pied, je vois les collines saupoudrées de pinèdes, les contreforts des montagnes, je devine les sommets tranchant l'horizon, qui remettent les gens d'ici à leur place

au cas où leur viendraient des ambitions démesurées, on s'y tient à hauteur d'homme comme disait Ramuz, si peu qu'on l'oublie, suffit de jeter un regard vers là-haut, je connais des gens d'ici, quand ils sont en colère, en colère contre le monde, ils enfilent une bonne paire de chaussures et s'enveloppent d'une parka, puis grimpent vers les sommets, ça vous remet les idées en place, deux ou trois lacets plus tard, les voilà confrontés aux éléments les plus hostiles, le vent glacial ronge les visages et efface les stigmates de la haine, et, suant, éructant, on gravit le sommet en moins d'une heure, revigoré, alors, là-haut, vous pouvez hurler, courir, et danser, s'il vous reste des forces, vous contemplez la Planèze, vous apercevez les villages minuscules, vous les imaginez si petits ceux qui les habitent, comment de si petites créatures pourraient-elles vous causer tant de peine ?, voilà ce que certains hommes que je connais font quand ils sont en colère, ce que je fais aussi évidemment, car les occasions de colère ne manquent pas, on l'aura compris, la colère et, malheureusement, le ressentiment et l'envie, ça ne fait pas un beau tableau, il n'y a pas de quoi être fier, au sixième étage de la tour Aunis le gamin pensait sérieusement, il en était persuadé, que son heure viendrait, il s'imaginait un destin singulier propre à marquer son empreinte dans la mémoire des hommes, à commencer par les voisins de l'immeuble, les autres gamins jouant dans la cage d'escalier, et tous ceux du voisinage, parce qu'il était un bon écolier, ils n'en avaient jamais vu un comme ça disaient les institutrices, tu parles !, le petit génie du prolétariat local voilà tout, dans le quartier d'à côté, le quartier pavillonnaire, le gamin aurait été juste

au-dessus de la moyenne, et dans les beaux quartiers du centre-ville, à peine passable, mais le gamin les croyait, fallait pas mon gars !, la suite, on la connaît : une succession de désenchantements, de renoncements, ponctués d'humiliation, comme dirait plus tard une grand-mère imbue de la sagesse des pauvres : quand tu viens d'où tu viens faut savoir rester humble et y demeurer, c'est pas pour nous, disait-elle, les universités parisiennes, les études interminables, ces bourgeois que tu fréquentes, ils te le feront payer, tu viens d'où tu viens, enfonce-toi ça dans le crâne, viens pas pleurer ensuite, épargne-nous la déploration de tes malheurs, une vie à la hauteur de ses moyens, la droiture d'un bon père de famille, économe, raisonnable, et tu vois, à trente ans, tu n'as même pas été foutu de faire un gosse, ça elle ne le dit pas, mais ça s'entend très bien, pas foutu d'acheter une maison ou un appartement, faudrait un revenu stable hein!, les études ça mène à quoi ?, à la misère, tous ces livres que tu as lus, une belle jambe que ça te fait, tu vas droit dans le mur mon petit, tes aïeux : peut-être pas très intelligents, mais plus futés certainement, des bibliothèques on n'en trouvait pas chez eux, mais au fond du jardin, ils savaient faire pousser des pommes de terre et des salades, des mains ils faisaient bon usage, les tiennes, de mains, tout juste bonnes à tourner les pages d'un livre, puis le ranger sur une étagère, j'ai su tout de suite quand je t'ai vu débarquer sur le seuil de cette maison mon petit, un mendiant, voilà ce que j'ai vu, dans cet imper noir à la doublure déchirée, avec un treillis militaire, a-t-on jamais vu une chose pareille ?, et, se tournant vers elle : qu'est-ce qui lui a pris d'en dégoter un com-

me ça ?, je me suis dit en voyant ce misérable, on n'a pas idée, se mettre en ménage avec un type qui écrit au feutre des poèmes sur son pantalon, qui se trimbale avec des épingles à nourrice dans le lobe des oreilles, artiste avec ça, je te l'avais bien dit ma chérie, tout sauf un artiste, un poète, efféminé avec ça, il serait pas un peu pédé ton amoureux ?, n'attirent que le malheur ces gens-là, boivent, se droguent, qu'il ait donné le change dix ans durant, qu'il ait fait le beau, ah !, je déchirerais les photographies du mariage si j'avais le courage de les extraire du carton où je les ai enfouies dans la remise, la veste blanche taillée sur mesure devant le parterre de lilas, jour maudit de juillet, on s'est pas assez méfié, quand on a le diable au corps, chassez le naturel il revient au galop, on s'est laissé berner, tu t'es laissé berner ma petite fille, moi, j'avais l'œil, ce que j'ai appris de la vie, ne jamais baisser la garde, on en a vu passer des beaux parleurs, des qui vous promettent monts et merveilles, qui causent le français impeccablement, mais prompts à vous embobiner, à créer des embrouilles, prompts à soutirer vos économies, ce qui nous a sauvé au bout du compte ma chérie : on est resté des gens simples, on s'est contenté de jouir à la hauteur de nos revenus, des gens simples !, des gens simples, combien de fois l'ai-je entendu cette antienne, moi je ne suis pas un gars simple, je suis un gars envieux, et compliqué, je ne tiens pas en place, et pour ma défense, j'estime m'être efforcé de faire au mieux, d'avoir réellement essayé de devenir un jeune homme honnête, d'avoir avec sincérité appris à aimer les gens simples qui me faisaient horreur quand j'étais enfant, leur extraordinaire force d'inertie, leur absence complète de

créativité, la monotonie des dimanches et des autres jours de la semaine, j'ai appris à l'apprécier, je me disais qu'il y avait du bon là-dedans, l'absence totale de révolte, le défilé du dimanche matin à l'église du village, les robes à fleurs pour les prétendantes et les habits de deuil pour les veuves, l'infini persiflage tout juste interrompu le temps de la messe, reprenant de plus belle dès que le curé avait libéré ses ouailles, ça dégoisait déjà sous le porche roman, j'ai appris à en sourire, les couches d'hypocrisie déposées comme du beurre sur des tartines de verbes usés, périmés, écorchés, la lâcheté comme une teinture sur chaque mot, chaque intonation, le mensonge pour la bonne cause, le n'en-penser-pas-moins, l'irrésistible puissance du déni, la ténacité dans l'oubli, et ce fatalisme écrasant tout désir, le désir réduit à quelques minuscules jouissances sans conséquence, les genuflexions devant les notables faisant grâce au peuple de leur présence quelques semaines avant les élections, des gens bien ceux-là, assurément, quoique, à proprement parler, différents des gens simples, voter à droite, le sentiment d'injustice ne s'éveillant qu'aux limites du jardin voisin, jamais au-delà, aucune vision d'ensemble, le social réduit au coin de la rue, la xénophobie commençant au seuil de sa propriété, j'ai appris à en goûter, disons : le caractère pittoresque, en persévérant je serais sans nul doute devenu écrivain de terroir, il s'en est fallu de peu, mais un jour, en promenant le chien près du camping municipal désert, j'ai croisé cette femme, cette vieille femme qui, elle aussi, promenait son chien, et nous avons parlé, la Jeanne-Marie qu'on l'appelait, jamais bon signe ces prénoms substantivés, et

puis, je l'ai revue, cette petite vieille au sourire teinté de tristesse, parle-moi de la Jeanne-Marie, j'ai demandé à la grand-mère, il n'y a rien à en dire, alors j'ai demandé à d'autres, une grenouille de bénitier ?, une veuve de plus ?, ha non, pas une veuve, s'est jamais mariée, j'ai cherché à savoir, un sourire m'intrigue et me voilà lancé, une tristesse enveloppée d'un sourire à moins que ce ne soit le contraire, un sourire enveloppé de tristesse, narquois ?, ironique ?, n'en pensant pas moins ?, j'entreprends de l'observer à la dérobée, comment elle entre seule dans l'église, en ressort tout aussi seule, ne se mêle pas aux commérages, se tient en retrait délicatement, sans ostentation, toujours avec ce sourire ombré de tristesse, quand elle traverse la place avec son cabas pour aller chez le boulanger, puis la retraverse pour aller chez le boucher, et, à force d'observer, j'ai fini par me convaincre qu'on l'évitait, qu'au village la plupart, les anciens surtout, l'évitait, et ce que j'ai fini par apprendre malgré tout, à force d'insister, ce qu'un brave homme, le vicaire pour tout dire, a fini par lâcher, c'est qu'elle, la Jeanne-Marie, avait été tondue à la libération, et traînée dans les trois rues du village et sur cette place précisément, entre la boulangerie et la boucherie, à deux pas du porche sculpté de l'église romane du douzième, donc sous les yeux du Christ en gloire, tondue, et traînée, la poitrine dénudée, le chandail déchiré, elle habitait une modeste maison en lisière du village, elle y vit toujours du reste, elle n'est jamais partie, même après ça, elle est restée, a continué de faire ses courses à la boulangerie et à la boucherie, a continué de se présenter à la messe le dimanche, peut-être pas tout de suite, peut-être a-t-elle atten-

du quelques années, le temps de se fabriquer ce sourire d'une qualité si étrange, qui m'avait séduit, ce sourire avec lequel elle pouvait de nouveau prendre place sur le banc le plus à droite dans la nef, d'où nul n'aurait osé la déloger, pour la simple raison que ça ne se fait pas sous le regard de dieu, et elle n'est jamais partie, peut-être n'avait-elle pas les moyens de partir ?, peut-être en restant à la maison sise en lisière du village exerçait-elle une forme de vengeance, en continuant de vaquer normalement à ses occupations, sous les yeux des mêmes qui l'avaient humiliée, exerçait-elle une forme de vengeance, vous aurez sous les yeux celle qui vous rappelle votre disposition à la barbarie jusqu'à la fin, chaque dimanche, sous le regard du Christ, je prendrai place parmi vous, les gens bien et les gens simples, les notables et les salauds, je ferai tache, je vous hanterai, peut-être exerçait-elle de cette manière une forme de vengeance, manifestant jusqu'à la fin ce sourire narquois, nimbé de tristesse ?, qu'importe, j'avais ma réponse, j'ai désappris aussitôt ce que j'avais appris, j'en savais assez pour fuir, alors je suis parti, et c'est seulement après, après avoir fui, que j'ai compris, j'ai compris que je me sentais comme elle, qu'un jour ou l'autre à mon tour j'aurais été tondu, lynché comme Michel Simon dans *Panique* de Duvivier, ou Robert Redford dans *The Chase* d'Arthur Penn, les foules sont terrifiantes, réunissez des braves gens par centaines, ils se transforment en bêtes hurlantes, j'avais autrefois cette photocopie d'une photographie, sans doute est-elle glissée entre les pages d'un de ces cahiers que je n'ose ouvrir, l'épuration dans la ville de P., 2 juillet 1945, c'est en province, la ville où je suis né, on traî-

ne une femme avec son bébé dans les bras, la femme est nue et tondue, le cortège passe devant le lycée où j'ai fait mes études, aux fenêtres à l'arrière-plan, on voit distinctement des gens qui se penchent et éructent, leurs visages sont déformés par la haine, on les croirait sortis tout droit d'un tableau expressionniste allemand, certains tendent le bras au passage de la femme, les visages de ceux qui l'entourent, la traînent, la touchent, affichent un air réjoui, un air de triomphe, cette photographie est la raison pour laquelle je me méfie des foules et n'accorde pas ma confiance à n'importe qui, je les dévisage ces personnages de carnaval sur la photographie, il pourrait s'y trouver un de mes ancêtres, mon grand-père, mon grand-père pourrait bien être cet homme goguenard à la fenêtre au-dessus du bar qui fait face au lycée, ce bar où nous allions si souvent jouer au baby-foot, ou bien là, à l'avant du cortège, ce type en habits militaires, un maquisard peut-être, ne serait-ce pas un voisin, il ressemble à ce vieil ivrogne que j'ai croisé l'autre jour au bar, un apologue du Front National, qui se vantait qu'on l'invitait aux chasses à courre, la barbarie vous dis-je, sous chaque citoyen, un veneur se cache, attend l'hallali, fait cercle autour des chiens et regarde la mise à mort, le même citoyen qui, le dimanche matin, va s'agenouiller au pied de la statue d'un autre lynché, des gens bien sous tout rapport, qu'on n'imagine pas se vautrer dans la barbarie, mais ne faut-il pas aussi des gens bien pour composer une foule, une multitude de gens biens sous tout rapport, d'honnêtes citoyens, voilà pourquoi je me méfie, je me suis toujours méfié, et il me revient qu'enfant, j'ai dû le noter quelque part, même s'il m'en

a coûté de noter une chose pareille, j'ai rêvé plus d'une fois, un rêve récurrent comme ils disent, une rêve constitutif, d'être à mon tour crucifié, et livré aux foules vindicatives, enfant déjà j'avais des raisons de me méfier, des raisons de craindre le pire, lesquelles j'exposerai plus loin, peut-être, ou n'exposerai-je pas, qui sait ?, au sixième étage de la tour Aunis, le gamin rêvait de crucifixion, ça ferait un bon début, ce livre aurait pu commencer ainsi, au sixième étage de la tour Aunis, le gamin rêvait d'humiliations publiques, les gens simples ne valent pas mieux que les bourgeois, le brave peuple n'a rien à envier aux notables, sur eux tous la curée exerce indifféremment son attrait, les chiens hurlent et, toutes affaires cessantes, on abandonne là son travail, le commerce, les bienséances, on s'agrège à la foule agglutinée, le cœur battant, dans la haine partagée une communauté enfin se reconnaît, là seulement le consensus cimente les voisins, les familles, les classes, un contrat tacite lie désormais les spectateurs : vous y étiez ?, vous ne pouvez pas nier, puisque je vous ai vu, vos rires aux éclats, je les ai entendus, les bras levés, les mains tendues, les doigts serrés, un réflexe a-t-on dit, vos remarques graveleuses, elles ne m'ont pas échappé, j'y étais aussi du reste, on ne pourra pas cette fois-ci accuser une bande de voyous, un groupuscule d'anarchistes, ni s'en prendre aux communistes, les Arabes et les Noirs, force est de convenir qu'ils n'ont rien à voir avec ça, non, les Boches n'étaient plus là, il faut bien s'y faire, c'était nous, vous et moi, comme un pacte voyez-vous, le genre de choses qu'on passera sous silence pour le restant de nos jours, on pourra s'entendre au moins là-dessus quoi qu'il arrive, le léger ac-

croc dans la légende, vaudrait mieux le taire, la libération, un peuple à nouveau uni, libéré pour tout dire, laisse aussi libre cours à ses plus bas instincts, les salauds avaient à peine quitté le pays que d'autres déjà s'empressaient d'envahir les rues, fallait des boucs émissaires, on ne peut pas aller contre ça, un dimanche matin j'ai vu deux chiens les tripes et les boyaux à l'air libre sur le bord de la route qui traverse la forêt de Moulières, la voiture devant la mienne venait de les emboutir après qu'ils avaient surgi sans prévenir des fourrés, ils se déplaçaient encore, langue pendante, comme le font les chiens que l'effluve des bois bouleverse, ils erraient au milieu de la route, l'air un peu étonné, les tripes à l'air, laissant derrière eux une trace sanglante sur le goudron, quand le veneur est arrivé, alerté par nos cris, il ne possédait qu'un large et long couteau, moi je m'étais agenouillé près des chiens qui semblaient ignorer que l'heure était venue d'agoniser, ils persistaient à vivre, gémissant doucement, et ça me met dans un état, croyez-le, ces chiens qui gémissaient les tripes à l'air, le conducteur de la voiture accidentée montrait au veneur les dégâts sur le pare-choc avant, j'ai dit on ne peut pas les laisser comme ça, le conducteur m'a regardé comme s'il nous avait réellement oubliés, les chiens et moi, le veneur était blême, ce sont les chiens de la comtesse, il faut que j'appelle la comtesse, il en bafouillait, j'ai montré son couteau : vous n'avez même pas un putain de flingue ?, lui, se rengorgeant, se redressant, c'est une chasse à courre monsieur, c'est écrit sur les panneaux à l'entrée de la forêt, plus tard, la comtesse est arrivée suivie de sa cour, j'avais déjà croisé certains de ses gens, je les ai reconnus, j'ai noté

soigneusement leur visage dans ma mémoire pour le cas où je les croiserais à nouveau, les rajouter à ma liste interminable des salauds en exercice, des adeptes de la curée, il y avait là des notables, des élus, des bourgeois et des commerçants, mais aussi bizarrement quelques prolétaires, des hommes de main probablement, voués aux tâches les plus dégradantes, nettoyer le sang, ramasser les restes, occire les chiens blessés, il y en a un qui s'est éclipsé avec les deux chiens, on a entendu quelques coups de feu, la comtesse, je m'en souviens très bien, c'est un détail que je ne me serais pas permis d'inventer, brandissait un fouet, à un moment j'ai même pensé qu'elle allait asséner un coup de fouet au visage de l'homme qui avait embouti ses chiens, le ton montait entre eux, l'homme m'a regardé alors, et je crois qu'il a pensé comme moi, qu'il s'en fallait de peu qu'elle le frappe avec son fouet, qu'il s'en fallait de peu qu'ils lâchent les chiens sur nous, la comtesse était de mauvais poil, pas tellement à cause des chiens, mais parce que la chasse s'était conclue par un échec, l'homme et moi, nous aurions fait aisément deux proies de rechange, la troupe aurait pu se défouler en s'occupant de notre cas, j'ai vu dans les yeux de la comtesse et de ses sbires cette idée lui traversant l'esprit, il y a eu un moment, sans doute fugace, mais indéniable, durant lequel j'ai senti que cette clairière au milieu de la forêt constituait une zone de non-droit, une zone de lynchage possible, dans d'autres circonstances, nous aurions pu, l'homme et moi, constituer les victimes expiatoires d'un sacrifice ordonné par une société secrète, j'ai soudain vu leurs visages se couvrir d'une capuche blanche, je me suis senti comme un nè-

gre, comme un indien, l'homme a fini par accepter la carte que lui tendait un des sbires attachés au service de la comtesse, vous verrez ça avec mon assurance, a-t-elle non pas dit, mais craché, je ne jurerais pas qu'elle n'ait pas craché sur l'homme qui prenait la carte, elle secouait nerveusement son fouet, durant le trajet de retour jusqu'à chez moi, j'ai rêvé que je les butais tous, la comtesse et ses sbires, avec une kalachnikov, il m'arrive encore aujourd'hui de croiser ces chiens au ventre ouvert dans mes rêves, il m'arrive quasiment chaque nuit de tuer des gens dans mes rêves, je n'ai jamais pu m'ôter de la tête la cruauté dont les gens sont capables, au sixième étage de la tour Aunis, en regardant la misère et la décrépitude du quartier où le hasard m'avait déposé, je savais déjà pour la cruauté, la barbarie, par la fenêtre je contemplais un monde indéniablement dangereux, une histoire de plus, qui ne prouve rien, mes cahiers en débordent, ces histoires s'accumulent, s'entassent, mais que prouvent-elles ?, elles ne prouvent rien, je suis comme ces artistes qui, par défaut de sens, accumulent en espérant produire un certain effet, certains compressent, d'autres étalent, ils répandent ce qui est advenu dans le temps, ils le disséminent dans l'espace autour d'eux, alors il n'est pas étonnant qu'à l'égard de certains écrivains, les écrivains allemands, les écrivains autrichiens, les écrivains juifs, les écrivains qui ont écrit sous la dictature, j'éprouve de l'envie, les bribes que j'arrache à la mémoire comme des lambeaux, un par un, au gré de mes lubies, ne valent rien dans la mémoire des hommes, tu écris des livres que personne ne lit, des livres qui te brûlent les mains, les brûlures dessèchent les pages qu'on

peut arracher en les tirant avec deux doigts seulement comme des lambeaux sur un corps écorché, tu écris des livres dans lesquels personne excepté toi ne trouve de prises auxquelles s'agripper, et toi-même, à vrai dire, ne cesse de glisser sur les parois abruptes de ces histoires, de ces bribes, on dirait comme un champ de ressacs surgissant des profondeurs d'un glacier, des masses grises et gelées affleurant dans le plus grand désordre, le genre d'endroit où l'on ne manque pas de se perdre, qui semble fait tout exprès pour qu'on s'y perde, là où quelques autres, embrassant et combattant la littérature tout à la fois, parviennent à produire un ouvrage de qualité, soutenu par un fil directeur, porté par une intention consciente, je me contente d'accumuler, accumuler des morceaux, des bribes, ajouter une histoire à une autre, on ne peut même pas dire que des couches se superposent, un géologue, s'il lui prenait de découper en tranche mon livre, en trouverait la structure aberrante : des formes émergent semble-t-il au hasard, mais nullement solitaires, même la chronologie fait défaut, le recours confortable à la chronologie, bien plutôt une mosaïque d'anecdotes éparpillées, qui à la fin donne quoi ? : une autobiographie, quelle horreur !, en morceaux, et comment s'assurer de la véracité de ces histoires, autobiographie, je le concède à mi-voix, s'il y a bien quelque chose que je hais, c'est l'autobiographie, s'il y a bien un objectif conscient dans ce livre, c'est de tailler en pièces la structure classique de l'autobiographie, qui vous assure après tout que l'auteur vous raconte la vérité, qu'il est né là où il prétend être né, qu'il a grandi dans ces immeubles déprimants plutôt que dans le salon confort

table et chaleureux d'un intérieur bourgeois auprès de sa mère et de ses tantes, pendant que les pères vaquaient à des affaires plus rémunératrices, rien, qui vous assure qu'il est un homme ?, et pourquoi pas une femme ?, une bourgeoise assise sur la terrasse à son jardin, s'adonnant au plaisir d'écrire, rêvassant au sujet d'un jeune homme rencontré autrefois, ils prenaient le thé ensemble certains après-midi, ils avaient pris cette habitude, ils buvaient le thé en discutant de choses et d'autres, il lui avait parlé des cartons, aucun indice dans le texte ne vous assure que telle est la vérité, que les choses se sont réellement passées comme il le raconte, qu'une femme a effectivement entrepris de le rendre fou, l'a fait exorciser, existe-t-elle seulement cette femme ?, le portrait qui nous en est donné n'est-il pas au contraire le fruit de l'imagination d'un auteur ?, ou, pour le moins, une exagération de la réalité, d'un aspect seulement de la réalité au détriment de tous les autres, passés sous silence, l'auteur a-t-il seulement été marié et qu'en est-il exactement de sa vie conjugale ?, lui qui se présente sous les traits d'un quasi-vieillard aigri, rustre, et solitaire, quel genre de femme voudrait partager la vie d'un tel homme ?, et la vieille dans sa maisonnette avec ses crucifix et ses candélabres, ne l'a-t-il pas simplement empruntée à quelque conte sinistre, ou bien à l'un de ces romans de terroir dont les devantures des marchands de journaux nous accablent ?, et, la soi-disant maladie, n'est-elle pas à mettre au compte des ravages de l'alcoolisme ?, comme ce texte probablement, faudrait commencer par arrêter de boire Monsieur Kofler !, et encore, quel crédit accorderons-nous au récit épique qui le met en scène perdu

dans les montagnes une nuit de tempête, et qu'au cours de cette nuit, un chamois s'est glissé jusqu'à lui, et pourquoi pas : couché près de lui ?, et pourquoi pas un loup, plutôt qu'un chamois ?, qu'est-ce qui nous garantit finalement que ces bribes d'histoires n'ont pas été tout bonnement volées à d'autres, notées à l'issue d'une conversation avec le voisin, plagiées !, cette grand-mère par exemple, une caricature, tirée sans doute de quelque roman rural et pastoral, et cette Jeanne-Marie qu'on aurait soi-disant tondu, l'a-t-il réellement croisée en marchant avec son chien près du camping, et depuis quand se promenait-il à l'époque en compagnie d'un chien ?, ces cartons, enfin, dont la présence inquiétante est censée justifier tout ce verbiage, qu'il décrit entassés contre le mur d'une chambre, devons-nous croire sérieusement qu'il n'ait pas encore pris la peine de les ouvrir ?, ne sommes-nous pas plutôt fondés à soupçonner qu'il les ait ouverts le jour-même de leur réception, qu'il en ait consulté fébrilement le contenu, ces cahiers maudits, à quoi riment ces cartons et ces cahiers, n'aurait-il pas été plus simple de les ouvrir, si tant est qu'ils existent vraiment, d'en recopier le contenu afin d'en tirer un récit ?, ces cahiers, dont seul un morceau de carton le sépare, il ne prendrait même pas la peine d'y jeter un œil, au lieu de ça, on nous raconte, on ose nous raconter, et ce, durant des pages, qu'il se contente de faire mine de se souvenir, quel esprit tordu, il suffirait d'en extraire un de sa boîte, lui se complaît au contraire dans le souvenir, et ces souvenirs surgissent dans le plus grand désordre, alors que peut-être, s'il prenait la peine d'en feuilleter ne serait-ce qu'un seul, les traces écrites des événements

passés se substituerait aux images vagues et incertaines, l'auteur ou qui que ce soit, disons : le personnage, pourrait s'appuyer sur des indices infiniment plus fiables que ceux que sa mémoire lui offre, ou peut-être a-t-il peur, peur de découvrir ces indices, il préfère se fier à sa mémoire, mais de quoi aurait-il peur ?, ou bien encore : ces cahiers lui font honte, le contenu de ces pages l'obligerait à regarder la vérité en face, il mesurerait à quel point jusqu'à présent il édulcore les choses, ou bien les simplifie, les exagère, comment il tord les faits pour servir ses démonstrations, où veut-il en venir et que veut-il démontrer ?, nous l'ignorons, mais il est clair qu'il y a un problème avec ces cahiers, qu'il ne nous a pas tout dit, il fait allusion au fait, je cite, qu'ils lui sont revenus un après-midi d'automne, il y a quelques années, oui mais encore, ces cartons ne sont pas tombés du ciel quand même ?, non, ils ne sont pas tombés du ciel, je m'apprêtais à le raconter, comment cet après-midi-là un transporteur a sonné à ma porte, prononcé mon nom, j'ai tout un chargement pour vous il a dit, je voulais le raconter mais un torrent de pensées s'est engouffré à ce moment-là entre les mots que j'écrivais, et ce projet m'est sorti de la tête, le transporteur était envoyé par ma femme, c'était plus de deux ans après mon départ, j'avais oublié l'existence de ces cahiers, j'étais parti avec presque rien, quelques vêtements et quelques livres, aussi démuni en partant que je l'étais en arrivant, à peine de quoi remplir le coffre et le siège arrière de la voiture, dans le garage de sa maison à elle demeuraient entreposés des dizaines de cartons, elle s'était décidée à en examiner le contenu, elle, elle avait osé fourrer son nez là-

dedans, et s'en débarrassait en me les expédiant par camion, un camion, des cartons, des cahiers, les avait-elle lus ?, si tel est le cas, si elle est vraiment tombée sur certaines pages dont je me souviens, vaguement mais suffisamment, j'imagine que sa haine est montée d'un cran ou deux, j'écrivais jusqu'à ce que nous soyons pour ainsi dire en ménage, après quoi je n'ai plus écrit une ligne et ce n'est que deux ans avant mon départ que j'ai éprouvé à nouveau le besoin de noircir les pages de ces cahiers, je me suis remis à boire, je me suis remis à écrire, j'ai commencé à salir le costume de gendre idéal avec des taches d'encre et de bière, que sont devenues durant ces sept années mes pensées, avais-je tout simplement cessé de penser ?, peut-être l'idée lui est-elle venue que, durant toutes ces années, une partie de moi, cette partie qui jusqu'alors n'avait cessé d'inscrire des traces sur les pages de ces cahiers, avait été réduite au silence, et la promptitude avec laquelle, dès les premiers signes de dégradation de notre relation, je m'étais remis à écrire, m'éloignant d'elle comme j'en étais éloigné quand j'ignorais son existence, signifiait qu'elle s'était trompée, plutôt qu'elle n'avait été trompée, elle n'avait eu affaire qu'à une partie de moi, la partie présentable en quelque sorte, mais une partie seulement, celle qui convenait à son entourage, compatible avec les attentes des gens tout autour, des gens bien, en feuilletant quelques pages, elle en a certainement vu assez, ce qu'elle a découvert, c'est tout bonnement horrifiant, un monstre durant toutes ces années s'était endormi auprès d'elle, et, malgré tous les efforts qu'il fit pour refouler sa monstruosité, avait fini par se réveiller, comme ces volcans qu'on croyait

éteints, le récit de mes turpitudes, de mes tromperies, la preuve flagrante de ma fausseté, ce que je pensais par-devers moi sans le lui dire, elle a tout envoyé par-dessus bord, parce que cette fois, de ce qu'elle soupçonnait, elle possédait la preuve indubitable : c'est écrit, ces écritures ne trompent pas, elles, elle avait fait erreur en pensant que j'étais possédé alors qu'à l'évidence, ces pages le prouvaient, j'étais le diable en personne, une puissance nihiliste comme elle m'a dit plus tard, après notre second rendez-vous, qui était aussi le dernier, devant le palais de justice, à la fin tu ne croyais plus en rien, tout ce à quoi tu croyais, ou faisais-tu simplement semblant ?, peut-on faire semblant à ce point ?, s'engouffrait dans le vide que tu creusais en remplissant ces cahiers, je n'étais pas nihiliste j'ai dit, je m'effondrais, tu ne l'as pas compris, mais je m'effondrais, je n'avais plus la force d'éviter les gouffres qui depuis toujours bordent ma route, avancer en louvoyant, disposer des contreforts, aménager des installations et des dispositifs, j'avais oublié ces gouffres, peut-être avais-je eu la faiblesse de penser qu'ils avaient été comblés à jamais, que ces trous menaçants à chacun de mes pas, c'était de l'histoire ancienne, écrire m'a aidé à lutter contre l'anéantissement, écrire m'aide toujours à lutter contre l'anéantissement, te souviens-tu quand, quelques mois avant la fin, c'était au mois de juillet, je suis parti, ce n'était pas la première fois, les deux dernières années j'ai passé plus de temps à te quitter qu'à te revenir, comme s'il avait fallu m'y reprendre à dix fois avant de faire le grand saut, mon emploi de l'époque me contraignait à participer à deux réunions avant les vacances, je n'ai pas manqué à mon devoir, je

me suis présenté aux réunions, comme un employé normal, investi des croyances et des missions de l'institution, en chemise et pantalon, l'air tout à fait concerné, la réalité, la vérité si l'on veut, c'est que le matin même je m'étais éveillé dans un camping au village d'à côté, avec un litre de whisky ruisselant goutte à goutte dans mon crâne, radicalement désespéré, et que la veille au soir, j'avais rempli des pages nourries de la haine que m'inspiraient cette institution, ses objectifs, ceux qui m'employaient, et mes collègues, et il en fut de même lors de la seconde réunion, qui se tenait dans une autre ville, tandis que je me terrais dans un autre camping, aussi dévasté qu'à la première réunion, puis, une fois mon devoir accompli, j'ai pu les envoyer paître et filer vers le sud, je n'ai jamais autant bu que ce mois de juillet, tout l'argent que j'avais gagné en accomplissant une dernière fois mon devoir, je l'ai bu, en partie par vengeance, j'errai un mois durant, dépensant mon argent, traversant le Périgord, puis le Quercy, buvant, marchant, écrivant, j'ai rencontré deux femmes, une plus âgée, puis une beaucoup plus jeune, mais je ne suis pas resté plus d'une nuit auprès d'elles, le vide m'attirait comme un aimant, une fuite éperdue sans doute, un caillou lancé dans l'espace par le bras d'une puissance gigantesque, écrire m'a permis d'éviter de sombrer tout à fait, les mots que j'écrivais, les pages que je noircissais, tenaient lieu d'inscription dans l'espace, tenaient lieu de quelque part, il n'y avait là rien de diabolique, mais une lutte désespérée contre l'effondrement, ça se creusait dans le ventre et je buvais pour colmater la brèche, ça se creusait dans ma tête et j'écrivais, j'écrivais comme on boit donc, je rem-

plissais ces cahiers, dans un état d'urgence permanent, j'accumulais des observations, je notais absolument tout ce qui était en-train-de-se-passer, si bien que à défaut de posséder des pensées à moi, je me remplissais de ce qui était-en-train-de-se-passer, même les choses les plus insignifiantes, je sombrais dans l'anecdotique et l'insignifiant, m'agrippant aux détails, les bribes de phrases entendues au comptoir d'un bar, l'agitation tranquille des estivants au camping, le vol d'un rapace chassant près de la nationale, me fournissaient, sinon une raison de vivre, du moins une planche de salut, de la matière pour mes éruptions verbales, n'importe quoi fait l'affaire quand on dérive au milieu de l'infini obscur et sans forme, le sac à dos, le réchaud à gaz, la toile de tente, et mes chaussures, mes propriétés, je n'avais rien d'autre, ai-je déjà évoqué le culte rendu à ces chaussures ?, oui j'en ai déjà parlé, aujourd'hui je fais le compte de ce qui me reste, ce qui n'a pas été englouti cet été-là, il me reste ces chaussures, l'épaisseur du cuir, l'épaisseur des semelles, avec ce genre de godasses, vous pouvez arpenter le monde entier, des chaussures autrichiennes évidemment, ai-je déjà dit que j'aimais par-dessus tout la littérature et les chaussures autrichiennes ?, oui je l'ai déjà dit, le piano autrichien aussi, de l'épaisseur, moi qui suis maigre comme un clou, dont on peut compter les os en caressant la peau, j'ai ce besoin désespéré d'épaisseur, si j'ai échappé à l'anéantissement, c'est parce que j'étais correctement chaussé, et parce que j'ai accumulé frénétiquement toutes ces bribes et ces lambeaux d'existence pour combler ma fosse commune intérieure, et partout ailleurs, il en fut ainsi, mon naufrage en Espagne, la

fois où j'ai pris cette fermette en location au milieu de nulle part, les semaines passées dans des motels au bord des autoroutes, et dans tous les autres hôtels, alors même que j'étais menacé d'un englobement définitif, toujours me tenant au bord du gouffre, je n'ai jamais perdu cet instinct de conservation, il m'étonne toujours, l'instinct de conservation m'inspirait de garder de bonnes chaussures aux pieds, et un cahier sous la main, soudain me revient une scène étrange, la Charente est en crue, toute la vallée est noyée sous les eaux, au sommet de la colline qui la surplombe, je me suis glissé sous un tumulus pour me protéger de l'averse, je bois du whisky, la nuit tombe et j'ai fini par m'endormir sous la pierre, sur le ventre, je me suis endormi sur le ventre, la bouche dans le sable, mais cette fois encore, l'instinct de conservation, je me suis traîné par les sous-bois pour rentrer chez moi, le genre de chez moi qui à l'époque ne durait pas plus de quelques semaines, peut-être devrais-je faire la liste des maisons, des appartements et des hôtels où j'ai dormi, peut-être cette liste m'aiderait à y voir plus clair, je pourrais marquer les lieux sur une carte, à défaut d'associer ces lieux à des dates, je me sens incapable de penser à quelque chose comme une date, j'ignore même si j'ai habité cette maison avant de prendre une chambre dans cet hôtel, penser à rétablir quelque chose comme une chronologie me plonge dans la confusion la plus totale, mais je peux déployer tous ces lieux dans l'espace, les indiquer sur une carte, j'ai dans l'idée que ce travail me serait utile et agréable, je pourrais embrasser d'un seul coup d'œil, en les repérant sur la carte, tous les endroits où j'ai vécu, où, du moins, je me

suis efforcé d'habiter, il y avait ce gîte rural, comme ils disent, loué durant tout l'hiver et au début du printemps suivant, personne n'irait passer ses vacances dans un endroit pareil, isolé au milieu des champs de blé, absence totale de distractions, de la ferme un sentier court deux kilomètres à travers un bois, j'y ai croisé chaque soir un renard, jusqu'au mois de mars, après quoi il a disparu, chaque soir, après être rentré du travail, je marchais jusqu'au village, pour boire évidemment, je croisais ce renard et une buse volait au-dessus de moi, le buveur, le renard, la buse, on se tenait compagnie, on veillait en quelque sorte les uns sur les autres, le gîte était destiné aux familles nombreuses, on n'y comptait pas moins de sept lits, je changeais de lit chaque soir, parfois je ramassais les pommes de terre avec les propriétaires, j'étais réveillé par le ronflement du moteur des tracteurs tôt le matin, le soir je m'installais dans un des innombrables fauteuils disposés dans l'appartement, un fauteuil différent chaque soir, et j'écrivais jusqu'à ce que le sommeil me gagne, c'était il y a longtemps, il y avait aussi cet autre gîte, dans un hameau, au milieu des bocages et des marais, j'en ressens encore l'humidité constante, je logeais dans un deux-pièces jouxtant la bergerie, j'entendais les moutons bêler toute la nuit, une rivière passait non loin, je passais mes soirées au bord de la rivière près des rochers, accompagné de ragon-dins qui creusaient tranquillement leurs trous dans la terre au bord de l'eau, chaque soir j'apercevais la loutre, discrète, fugace, je me souviens qu'il pleuvait tout le temps, ça devait être en automne, ailleurs encore, c'était cette maisonnette non loin de la voie ferrée, mobilier rustique, vieillot, atmos-

phère morbide comme si les derniers occupants, fort âgés, venaient tout juste de partir, les pieds devant, je n'y suis pas resté bien longtemps, un mois peut-être, la plupart des pièces de la maison, je les ai à peine entrouvertes, je vivais dans le salon et dormais sur le canapé, le reste de la maison demeurait plongé dans l'obscurité, j'aurais pu, en d'autres circonstances, m'adonner au plaisir d'entreprendre la fouille systématique de cette maison, au lieu de ça, je crois bien que je me suis contenté de descendre bouteille sur bouteille, je me sentais devant les pièces obscures de cette maison comme aujourd'hui devant mes cartons, tétanisé, inhibé, j'exerçais un métier désespérant qui me coûtait beaucoup, le prix à payer pour l'exercer se traduisait en litres d'alcool, pas bien loin, vers le fleuve, s'élevait le tumulus dont j'ai déjà dit un mot, plus au sud, quelque part dans les Landes, ce gros bourg en bordure de la forêt, un studio minuscule juste en face du bar central, un contrat de six mois, je comptais les jours restants avant la fin comme un prisonnier grave sur le mur de sa cellule les traits correspondants aux jours qui lui restent avant que la peine soit accomplie, j'y buvais beaucoup, à la sortie du lycée, je filais avec ma guitare et une bouteille de whisky vers les étangs qui longent la nationale, je m'allongeais sur une petite colline qui surplombait l'étang, ou bien m'asseyais sur un banc au milieu des roseaux, j'écrivais des chansons à l'époque, je les composais puis les jouais, tout en buvant, un pêcheur s'approchait parfois pour mieux entendre peut-être, par curiosité sans doute, on discutait un peu, je testais mes chansons auprès des canards et des hérons, au crépuscule je regagnais le village, je me souviens de

cette pizzeria, j'y commandais chaque soir une pizza aux anchois et une carafe de rosé, j'écrivais en posant mon cahier entre l'assiette et le verre de vin, et, à la fin du repas, il fallait remplir à nouveau la carafe, je la buvais entièrement et vite fait en avalant une crêpe au sucre, je sortais de là en titubant, exalté et déprimé, je finissais par m'effondrer sur un bout de matelas posé à même le linoléum, j'ignore comment je parvenais le lendemain matin à reprendre mes esprits pour me présenter à mon travail, le week-end je m'enfuyais au fond d'une vallée pyrénéenne, et me reposais sous l'ombre protectrice du Pic du Midi d'Ossau, parce que c'était là que nous allions en vacances autrefois, c'est la montagne que j'ai vue en premier, quand mes yeux se sont enfin ouverts, mais tout cela je l'ai déjà raconté, je radote, je me répète, ou bien j'allais en Espagne, en Espagne j'ai vécu plus d'un mois en Cantabrie, dormant à l'hôtel ou dans une *pensione*, jusqu'à ce que l'argent me manque tout à fait, alors je passais des nuits affreuses sur le siège arrière de ma voiture, j'ai déjà parlé de la fille pour laquelle je suis venu à Santander, je ne travaillais pas à l'époque, j'essayais de gagner quelques sous en jouant mes chansons, celles-là même que j'avais composées au bord de l'étang, ce qui fournit du coup une indication chronologique, sur les quais de l'embarcadère des bateaux pour Plymouth, je regardais les navires en espérant gagner suffisamment d'argent pour embarquer, le soir, je parcourais les rues de la ville, écumant tous les bars avec méthode, j'acquis très vite une réputation, on m'appelait l'américain, je me sentais libre comme le vent, on m'offrait à boire, parfois je couchais avec Aparecida dans une chambre

d'hôtel quand elle pouvait payer, les autres fois, je dormais dans la voiture, l'existence me semblait à la fois tragique et intense, je courais à ma perte, mais ce chemin qui menait à ma perte s'approchait au plus près d'une sorte de félicité dont il m'est difficile de donner aujourd'hui une traduction verbale, peut-être ce genre de félicité qui s'approche le plus du désespoir, et des hôtels, des campings, j'en ai à foison, ce motel au bord de l'autoroute, ne l'ai-je pas littéralement habité plus d'un mois ?, hanté serait plus juste, parce que je n'avais nulle part où aller, et parce que cette chambre spartiate, cette absence totale de sophistication dans l'ameublement, ce refus délibéré de toute fantaisie, le caractère implacablement fonctionnel, les douches sur le palier, l'automatisation des moindres recoins, le personnel coûte cher, tout vous oblige à l'ascétisme, mais j'aimais cette neutralité, la télévision accrochée au mur, le lavabo dans un coin, les verres en plastique jetables, la même chambre, on la trouverait à l'autre bout du monde, dans n'importe quel motel du même acabit, l'empire du même, si bien qu'allongé sur le matelas, rien ne vous distrait, vous êtes réellement seul avec vous-même, la part la plus pitoyable de vous-même, je ne compte plus les heures passées à procrastiner, vautré sur les draps au milieu des restes du repas, les sandwiches achetés au distributeur automatique, conditionnés sous sachet plastifié, et les inévitables canettes de bière, à regarder le plafond plutôt que l'écran de la télévision, là, on ne se raconte plus trop d'histoires, quand chaque soir en rentrant du travail vous grimpez au second étage du motel et devant la porte de la chambre 148, entrez sans hésiter le

code qui permet d'ouvrir, parce que vous le connaissez par cœur, et qu'il en va également ainsi le week-end, qu'en définitive il vous faut bien admettre que vous vous êtes accoutumé au fait de vivre ici, dans cette désolation absolue, vous ne pouvez plus vous bercer d'illusions, toute chose tend irrésistiblement à sa fin, ça ne peut pas durer éternellement, ça sent la mort à plein nez, les draps, les murs, la télévision, votre propre corps, sentent la mort, après quoi il ne vous reste plus qu'à vous terrer dans un trou dans la terre, ou vous pendre, la chambre d'hôtel, celle-là et tant d'autres, je l'ai quittée finalement, finalement, j'ai entassé dans le coffre de ma voiture, et sur le siège arrière, ces quatre cartons de livres et de vêtements dont le contenu s'affine avec le temps, au fur et à mesure que je lis et m'habille, voilà les livres dont j'ai besoin, mes compagnons d'errance, et les vêtements qui me conviennent, ce manteau de la marine suédoise, déperlant comme ils disent, avec son col qui remonte jusqu'aux oreilles, ses boutons dorés, ses épaulettes discrètes, à chaque fois, en partant, j'ai fait le tri, ces livres-là, je peux les revendre, ceux-là, je dois les conserver près de moi, ces pantalons ne me vont plus, j'ai tellement maigri, je dépose en bas de mon futur ancien logis la veille de mon départ les vêtements et les livres dont je me défais, ils feront le bonheur de ceux qui chaque nuit arpentent les rues, les récupérateurs, je fais le tri, il faut se réduire, peser le moins qu'on peut, la voiture n'est pas bien spacieuse, et mon esprit non plus n'est pas bien spacieux, je n'ai jamais su y faire avec les objets, ils m'embarrassent facilement, ces cartons qui s'entassent contre le mur me préoccupent, je l'ai assez dit, sans

doute me les a-t-on renvoyés précisément pour m'embarrasser, ils l'embarrassent, elle s'en débarrasse, et désormais, ils m'embarrassent, je m'en débarrasse à mon tour, tu pensais être délesté de ce poids, la charge des souvenirs, tu croyais en être quitte en leur tournant le dos, hé bien, je te les fourre à nouveau dans les pattes, tes sales pattes d'oublieux, tu songeras à moi en les disposant contre le mur de ta chambre, tu songeras à toi, tu declares habiter désormais, enfin !, là où tu souhaitais depuis toujours habiter, au pied des montagnes, au bout du plateau qui longe les contreforts des montagnes, autour de chez toi, de vastes espaces infinis, les hommes se comptent au kilomètre carré sur les doigts d'une main, les bêtes y sont toujours plus nombreuses, entre le vent, la neige, la pluie, et les murs de ta maison, il n'existe aucun obstacle, tu habites là où tu as toujours souhaité habiter, abrité par le désert en quelque sorte, protégé par l'infini, hé bien, je te rapporte de la petitesse, de l'étriqué, de la finitude, des centaines de souvenirs plus embarrassants les uns que les autres, je te ramène par ruse à ta finitude, le passé, je t'y replonge les deux pieds dedans, suffit !, suffit !, j'ai compris le stratagème, et je m'y plie, j'ai entrepris d'écrire un texte, un texte dont le titre est : un débarras, pour une fois, je n'ai pas reculé devant l'épreuve, ce travail impossible, moi qui suis tellement paresseux, tu, on, ne pourra(s) pas me reprocher d'avoir été lâche, pas cette fois-ci, je m'y colle, ça ne m'amuse pas, ça ne m'amuse pas d'écrire un texte aussi pénible, j'écris, je ne me relis pas, j'évacue, je me débarrasse, j'envoie au diable, mais, ce faisant, on ne peut plus m'accuser de fuir, je pourrais très bien emprunter le pick-up

du voisin, charger la remorque de tous ces cartons, en déverser le contenu au milieu d'un pré ou bien à la décharge municipale, et faire flamber le tout, l'idée bien évidemment m'a traversé l'esprit, non pas que les flammes à venir ne dansent pas sous mes paupières quand, par hasard, mes yeux tombent par inadvertance sur ce mur au pied duquel s'entassent des décennies de frasques et de turpitudes, des myriades d'anecdotes sans importance, il est 22h15, à l'heure à laquelle j'écris ces lignes, ça devrait être l'hiver et j'attends la neige, j'attends que la neige tombe et recouvre tout, j'attends la neige comme une délivrance, on est en novembre, il ne fait pas assez froid, les sommets ont blanchi quelques jours la semaine dernière, puis la douceur est revenue et tout a fondu, chacun de ces petits morceaux remémorés me concerne sans aucun doute, aucun doute n'est possible, j'y suis pour quelque chose, seul un fou pourrait nier qu'il n'existe entre ces cahiers noircis autrefois et celui qui les contemple avec angoisse aucune sorte de lien, un rapport, certainement, mais c'est la continuité qui pose problème, il manque un arrière-plan stable, un tissu cousu de motifs récurrents, on dirait plutôt le patchwork résultant des élucubrations d'une couturière folle, il m'a fallu tant d'efforts pour m'échouer jusqu'ici, aurais-je la force d'éprouver l'écart, et peut-être l'abîme, entre celui qui habite aujourd'hui au pied de la montagne, attendant que la neige illumine les espaces vastes et obscurs, et celui qui écrivait autrefois, il y a vingt ans, il y a dix ans, supporterai-je le constat des désillusions successives, la litanie des renoncements, ce chemin hasardeux ponctué d'échecs, seuls repères fiables dans le

chaos, manque un fil directeur : la dictature l'a forcé à l'exil, après les événements que l'on connaît, il fut banni, l'affaire que l'on sait le conduisit à l'asile dont il ne sortit que dix ans plus tard, la guerre l'envoya sur les routes avec les autres émigrants, sa famille périt dans les camps, un hiver, il débarqua à New-York, un automne, il quitta Alger pour se réfugier en métropole, voilà des faits saillants auxquels une vie s'accroche, vaille que vaille, autour desquels les détails, par la suite, l'amas d'anecdotes qui figure l'épaisseur d'une existence humaine, s'articulent, mais, pour ma génération, rien de tout cela, aucune dictature, pas de guerre non plus, et dans mon cas, rien de significatif, aucun traumatisme originel, aucun fait saillant, l'horizon grisâtre et monotone de la social-démocratie, pas de quoi se plaindre vraiment, la modération dans l'injustice, une violence symbolique, quotidienne, habituelle, la douce cruauté de l'idéologie du mérite, toutes colères atténuées, relativisées, ramenées à la raison, les nœuds de l'affaire, les coups de théâtre, feraient pas une ligne dans les journaux, même pas l'aumône d'un détail croustillant, juste, quoi ?, une accumulation de fugues, de fuites, de départs, l'agent du service de retour à l'emploi lisant mon *curriculum vitae* : instabilité, faudrait voir à vous poser un peu quand même, quand même quoi ?, rien à tirer de cette feuille volante, les choses importantes n'y sont pas inscrites, une liste encore, une accumulation sans queue ni tête, le plus grand désordre vraiment, ouvrier non qualifié, journaliste spécialisé dans les anniversaires aux maisons de retraite, spécialiste des pensées antiques, professeur de philosophie, de lettres modernes et anciennes, d'histoire et

géographie, créateur de sites internet, musicien, formateur spécialisé dans l'aide aux illettrés, spécialiste de la distribution de prospectus dans les boîtes aux lettres, enseignant en sociologie de l'environnement, enseignant en psychologie, concepteur d'outils pédagogiques, érudit à ses heures perdues, n'en jetez plus !, ça ne rime à rien, conférencier multidomains, donnez-moi un sujet, je vous le bâcle dans la semaine, la veille pour le lendemain comme ils disent, et personne n'y verra que du feu, ne jure que par l'auto-didactisme, la débrouille, le rafistolage, le trucage pour être honnête, le bricolage, en sait un petit peu sur tout, mais ne maîtrise aucun sujet à fond, survole, passe du coq à l'âne et sans queue ni tête, collectionne de petits morceaux de savoir, s'entourne de lambeaux de culture, et dans le même temps, les contrats de travail s'accumulent, les contrats à durée déterminée, et pour les contrats dont, par malheur, la durée demeure indéterminée, c'est moi qui les brise, une carrière en petits morceaux, des expériences professionnelles en veux-tu en voilà !, la discontinuité tenant lieu de méthode, comment s'étonner que les souvenirs s'entrechoquent suivant les lois aveugles de la nature, sans plus de consistance que des bibelots entreposés au hasard sur une étagère poussiéreuse, des objets inutiles censés égayer le rebord d'une fausse cheminée en stuc, la maison près de la voie ferrée qui longeait la Charente, elle en était saturée de ces bibelots, il y en avait partout, sur les commodes, les étagères, pas un livre bien évidemment, les bibelots à la place des livres, des tours Eiffel en plastique doré, des porcelaines représentant des animaux, des flacons de parfum vides, une

constellation de photographies recouvrant les murs, dans le salon, dans la cuisine, nulle part où poser l'œil sans qu'une de ces petites choses insignifiantes s'emploie à vous saisir, vous détourner de vos occupations, boire, songer, lire, écrire, à la fin je ne quittais plus le fond d'un fauteuil croulant, même plus la force d'aller fouiller les autres pièces, les chambres, le grenier, la cave, trop effrayé à l'idée d'y découvrir des tonnes de babioles supplémentaires, et, bien entendu, les souvenirs qu'on leur suppose liés, j'ai déjà assez à faire avec les miens de souvenirs, si je dois m'embarrasser des souvenirs de ceux qui sont morts, je passais la soirée plongé dans la pénombre, les bibelots demeuraient dans l'obscurité, pas beaucoup plus substantiel qu'un fantôme, quel besoin alors de s'encombrer d'entités spectrales supplémentaires !, ce dont j'avais besoin au contraire : un supplément d'âme, je le trouvais dans le whisky, dans les livres, en écrivant, condamné au remplissage, ce livre, *Un débarras*, paradoxalement : du remplissage, sauf que : je ne bois plus, j'écris mais je ne bois plus, mon pancréas n'est-ce pas, plus moyen de supporter, au troisième verre de vin, une douleur jaillit au bas du ventre, j'en connais l'endroit au millimètre près, je peux l'indiquer sans hésiter même quand il me laisse en paix, un verre de whisky, sanction immédiate, plié en deux, une fois ça m'a pris en pleine montagne, je venais de passer le col de Cabres et gravissais les pentes herbeuses du Téton de Vénus, la douleur, soudainement, m'a mis à genoux, j'en suffoquais, le nez dans l'herbe, j'ai pensé que si mon ventre explosait ici, sur la crête déserte, je crèverais là, sous le regard de quelques vaches, j'ai soufflé un grand coup, je me

suis redressé, cette fois encore, une fois de plus, c'était pas le jour, je me suis calmé, moi qui cède si facilement à la panique quand j'arpente les trottoirs ou pénètre dans une bouche de métro, là, j'ai soufflé un grand coup, ralenti le cœur, vider l'angoisse, reprendre le contrôle, j'ai repris l'ascension, à pas très lents, comme la fois où dans le parc de la Vanoise, je m'étais retrouvé par erreur à l'entrée d'un glacier, des veines grisâtres en parcouraient l'étendue, aucune trace de pas, la neige avait tout recouvert, je m'y suis aventuré avec mon bâton, frappant la glace avec précaution avant chacun de mes pas, je devinais le ruisseau qui coulait par en dessous, les crevasses qui menaçaient de s'ouvrir devant moi à tout instant, et cette fois où j'ai dû traverser un torrent en crue, de l'eau jusqu'aux cuisses, l'orage avait fait déborder la rivière, et j'étais coincé entre ces eaux furieuses et la falaise abrupte, arrivé sur l'autre berge, j'avais les pieds bleus, mes joues humides dévorées par les taons, j'ai vu la foudre s'abattre à cent mètres de là, mais je suis resté calme, je me suis ressaisi, comme si, dans ces circonstances, j'avais toujours su quoi faire, j'étais doté d'un savoir pour ces choses-là, souffler un grand coup, oublier le froid, le courant impétueux, les crevasses et les gouffres, s'attacher à poser le pied au bon endroit, s'équilibrer avec le bâton, prendre le temps d'observer les détails, la précipitation favorise la chute et les eaux vous emportent, le froid qui vous mord et l'angoisse qui vous embrasse ne sauraient entamer la confiance qui vous habite, vous êtes seul et personne ne peut rien pour vous, c'est une affaire entre la glace et vous, entre le torrent et vous, l'orage tonne, personne n'y peut rien, il se peut que

la foudre vous tombe dessus, cela ne dépend pas de vous, ce qui dépend de vous, c'est la précision dont vous faites preuve au moment de poser un pied devant l'autre et d'enfoncer délicatement le bâton dans la glace assombrie, il est possible que le glacier se fissure et s'ouvre et vous engouffre, il est probable que le courant vous fasse perdre pied, que vous ne sentiez plus qu'à peine vos orteils, cela ne saurait vous détourner de votre tâche, vous sortir de cette mauvaise passe, que vous échouiez, cela arrive, et après ?, j'ai la liste de ceux que la montagne a gardés auprès d'elle, des amis, des connaissances, des gens que j'ai croisés, celui-ci, alpiniste expérimenté, a glissé en plein été le long d'un névé abrupt d'une centaine de mètres, parce qu'au moment de prendre une photographie, afin de disposer d'un meilleur angle, il a reculé d'un pas, durant des années, il s'est confronté avec succès aux épreuves les plus ardues que la montagne lui offrait, et c'est en prenant du recul, n'est-ce pas, qu'il est tombé, un autre, une avalanche l'a embrassé comme un linceul, il montait à cet endroit tous les jours de la semaine en hiver pour préparer les pistes avant l'arrivée des vacanciers, et ça m'a fait de la peine que cet homme meure parce qu'il m'avait sauvé la vie l'hiver précédent, je n'arrivais pas à croire que cet homme à qui je devais la vie sauve, soit emporté dans un couloir de neige aussi banal, on relâche sa vigilance et voilà, le soir quand cet homme m'a sauvé, j'avais dévalé le lit d'un ruisseau enneigé et glacé sur une centaine de mètres, sur les fesses d'abord, en m'efforçant de freiner avec le bâton, mais pas bien longtemps, j'entends toujours avec précision le cri strident des raclements sinistres sur la glace, des éclats des

paillettes giclant de toute part, et bientôt, ainsi que l'exigent les lois de l'accélération, plus assis du tout, mais écartelé, tel un pantin, la tête la première, sur le dos, sur le ventre, le bâton le bonnet les gants, tout m'échappait, alors, et même en cet instant où vous ne contrôlez plus rien du tout, il reste encore une chose à faire, se rouler en boule, former avec le sac à dos une masse compacte, se protéger le visage et le crâne autant qu'on peut avec les mains, et, lancé comme un obus, j'apercevais les ombres noires des rochers défilant à vive allure, je me disais, le prochain est pour toi, je pensais : ça va faire un peu mal, je me suis dit, les mots me sont restés : va y avoir de la casse, on se protège, d'instinct, on fait ce qu'il faut faire en pareil cas, mais un rocher, à une vitesse pareille, rien ne vous en protège, alors on se protège, et on prie, que faire d'autre, une chute interminable, la durée d'une telle chute est interminable, rien à voir avec les durées habituelles, on a le temps de penser, j'ai pensé à ceux que j'aime, j'y ai pensé, j'ai pensé qu'on dirait plus tard, dans la vallée : il s'est planté, il a dévissé, voilà, un de plus, il connaissait pourtant ce versant comme sa poche, mais voilà, le temps change si vite dans nos montagnes en décembre, il y a ce moment où vous pourriez peut-être faire demi-tour, mais après tout, il se pourrait aussi que ça passe, puis la neige s'est mise à scintiller, elle est devenue de la glace, et, planté sur la pente qui n'avait jamais paru aussi sévère, on se retrouve coincé, il est trop tard pour faire demi-tour, on avance vaille que vaille en frappant la glace avec le bout des chaussures, on regrette de n'avoir pas emporté les crampons, on s'arme de patience tandis que le temps se gâte, que les

températures descendent, et quand se présente un passage particulièrement délicat, on n'a pas d'autre choix que d'ententer l'épreuve, le plus étonnant, une partie de moi, non pas celle qui hésite au moment de se lancer sur ce mur de glace, pas celle qui tremble de froid et d'angoisse, pas celle qui voudrait qu'une magie le transporte illico dans un salon moelleux environné de livres les pieds nus devant la cheminée fumante, pas celle-là non, mais cette autre part dont j'ai déjà parlé, cette partie qui ne voudrait être nulle part ailleurs qu'ici en cet instant, acculé à cette impasse, au bord du vide, comme si, comme si, à cet instant, je coïncidais exactement avec la position que jamais je n'avais cessé d'occuper : au bord du vide exactement, et cette fois, cette fois encore, pas métaphoriquement, mais vraiment, à moins qu'en définitive il faille prendre les choses tout à fait à l'inverse, cette équipée dans la montagne glacée constituant la métaphore du reste de ma vie, ou bien son acmé, la scène centrale à laquelle tout le reste s'arrime, autour de laquelle tout le reste, les souvenirs que j'entasse anarchiquement dans ce livre, prenait sens, alors il faudrait considérer que mon livre s'organise autour de ce vide, s'articule à cette chute, comme si, comme si, il était vain de s'épuiser à découvrir un événement significatif, plein, positif, un fait saillant, un traumatisme originel, comme si la vérité ne pouvait advenir qu'à l'épreuve du vide, du manque, de l'absence, là, j'avais perdu tout contrôle, mon savoir ne me servait à rien, je me protégeais le visage et le crâne, certes, mais sans illusion, je savais aussi que la rivière glacée, sur le lit de laquelle mon corps était lancé comme un vulgaire caillou, s'abîmait en contre-

bas sur une sorte de ravin au-dessous duquel s'agrippaient quelques sapins, ou bien je me fracassais avant d'atteindre le ravin sur un rocher saillant, ou bien je faisais le grand saut, atterrissant probablement à la cime d'un arbre, dans quel état ?, puis, arriva un moment, il est étrange qu'on puisse consacrer tant de pages à raconter une chute aussi fulgurante, mais la durée d'une chute, n'est-ce pas, n'a rien de commun avec le temps qu'il faut pour la décrire, arriva un moment où la pente s'atténuait un peu, suffisamment pour que mon corps se déploie, les bras, les jambes, et, recouvrant la glace, une fine pellicule de neige fraîche, dans laquelle mes doigts se plantaient, mes ongles, m'efforçant de freiner autant qu'il était possible, offrant à la glace la plus grande surface de résistance, et bientôt, je veux dire, même pas une seconde plus tard, j'étais allongé sur le ventre à même la pente verglacée, la providence avait disposé un léger replat juste avant le précipice, un filet rougeâtre se dessinait sur la neige au-dessus de moi, j'ai soufflé un grand coup, expulsé l'angoisse, j'ai ressuscité lentement, tâtant doucement chaque partie de mon corps, la nuque d'abord, les cervicales, chacun de mes membres, les bras les jambes, remuer le bassin doucement, puis, avec mes doigts gelés, écorchés à vrai dire, j'avais griffé la glace à mains nues, les gants avaient disparu dans la chute, j'ai caressé avec précaution chaque centimètre de mon crâne, le sang venait de ma bouche, de mes lèvres, la glace avait éclaté mes lèvres, et c'était tout, les doigts gelés, la gueule en sang, rien de plus, un miracle, pas encore pour cette fois-ci donc, j'ai regardé là-haut, toujours allongé sur le ventre, puis, lentement, j'ai rampé sur le bord

du lit de la rivière, près d'un rocher je me suis assis, j'ai aperçu à travers la brume les lueurs du hameau en contrebas dans la vallée, au-delà des bois de sapins, j'ai entrepris de descendre en me laissant glisser d'arbre en arbre, voilà, si je devais trier par ordre d'importance les choses qui me sont arrivées, cette chose-là occuperait la toute première place, s'y ajoute la nuit durant laquelle j'ai été pris dans la tempête, et la traversée du torrent en crue cet après-midi d'orage, ainsi que celle, interminable, du glacier dans le parc de la Vanoise, des moments où la vie ne tient pas à grand-chose, des moments de vérité comme on dit, durant lesquels il n'est possible de composer avec personne, personne d'autre que soi, négociant avec son angoisse et le savoir dont on dispose, l'expérience pratique, je pourrais écrire, j'écris : à ce moment-là enfin, la colère cesse, non pas que je prenne alors les choses d'en bas de plus haut, je ne les considère plus du tout, d'aucune façon, ni en bien ni en mal, bien sûr, j'ai songé à mon amie et mon chien, leur existence m'a aidé à lutter quand la tentation de s'abandonner au froid me tenaillait, bien sûr j'ai pensé à eux quand, durant ma chute, je frôlais les rochers obscurs, sans aucun doute, ils n'étaient pas absents de mon esprit quand j'examinais avec angoisse les veines sombres qui couraient sur le glacier, tiens-tu finalement tant que ça à demeurer en vie ?, oui, j'ai répondu oui, mes actes en sont la preuve, là où j'aurais pu me laisser aller, je ne me suis pas laissé aller, même quand il faisait trop froid pour allumer une cigarette, ou que ma bouche gelée m'empêchait d'avaler quoi que ce soit, j'ai trouvé le moyen de faire contre mauvaise fortune bon cœur, voilà ce que j'ai appris de l'ex-

périence, sur les bancs de l'école, à l'université, au travail, je n'ai rien appris, rien d'utile, ce que j'ai appris, toute la philosophie, m'embarrasse plutôt qu'autre chose, ce que j'ai appris à l'école, aux universités, au travail, c'est quel genre de visage il fallait composer pour survivre aux écoles, aux universités, au travail, quel genre de mots il fallait prononcer, quel genre de phrase écrire et préférer, l'art d'éviter les impairs, l'art d'éviter qu'on vous considère de travers, voilà tout ce qu'il y a à apprendre, comment prévenir l'humiliation, la violence, comment la jouer fine, comment s'abstenir de susciter l'envie, car l'envie précède le mépris, et le mépris conduit au lynchage, l'art de l'esquive donc, garder le dos rond, faire le mort, ça je l'ai appris, avec ma grande gueule, mon caractère exalté, ma colère, ça n'a pas été sans mal, j'ai fini par me rendre, adopter une discrétion spectrale, laisser passer l'orage, ce que j'ai appris parmi les hommes n'a servi à rien, à rien d'autre qu'à survivre parmi les hommes, ailleurs, je m'en sors très bien, la solitude, j'en fais mon affaire, pas besoin de ruser ou de composer ou de mentir, pas besoin de faire tête basse, garder le dos rond, courber l'échine, louvoyer, dehors, je marche droit, cet après-midi encore, je traversais à pied une prairie déserte, les troupeaux sont rentrés car on est en décembre, déjà !, et j'attends la neige, je l'ai déjà dit, qu'elle recouvre tout, le chien galopait de-ci de-là, zigzagant entre les mottes de terre et les bouses encore humides à cause du gel, moi j'allais d'un pas tranquille observant de loin les chevreuils qui broutaient les dernières herbes de l'hiver en lisière de la forêt, je me suis assis contre un épicéa sur un lit d'aiguilles pour fumer un peu, le chien

s'est installé contre ma cuisse et s'est endormi là, nous sommes demeurés ainsi près d'une heure, caressés par les rayons du soleil qui descendaient lentement sur la Planèze, dans un silence parfait, un silence parfait : c'est ce ruisseau qu'on entend chantonner au milieu de la prairie en contrebas, c'est quelques oiseaux qui se causent à travers les arbres nus, c'est une bête qui passe discrètement dans les fourrés en écrasant quelques feuilles mortes juste derrière nous, voilà ce que j'appelle un silence parfait, lorsque j'étais adolescent, je me souviens avoir découvert ce silence parfait, j'ai su alors que tant qu'il existait quelque chose comme ce silence parfait, et qu'il m'était accessible si j'en avais besoin, et j'en avais besoin, souvent, régulièrement, alors l'existence pouvait être envisageable, il était envisageable de se frayer un chemin ici-bas, en se ménageant des moments et en gardant sous le coude un espace, dédiés au silence parfait, le futur me semblait moins terrifiant, je l'avais découvert en courant dans les bois, adolescent je m'étais mis à courir, sans que la nature m'ait doté de compétences particulières, mais j'ai pris goût à la solitude du coureur à pied, chaque soir, après la classe, je filais dans les bois qui s'étendaient sur le coteau en contrebas des immeubles, je passais au-delà de la rocade, je grimpais sur la colline, choisissant les chemins creux plutôt que les routes, parfois je m'arrêtais, et parfois je m'allongais dans l'herbe à l'abri d'un sous-bois, je contemplais la cime des arbres, je découvrais le silence parfait, j'y ai pris goût, et si je suis devenu par la suite un athlète, un redoutable coureur, ce n'était pas tant par goût de la compétition, mais parce que j'avais besoin de ce silence parfait, et que le

moyen d'échapper aux bruits incessants, au bouillonnement irréprouvable agitant les affaires humaines, c'était d'aller courir, et quand plus tard les années de gloire furent passées, quand je me suis mis à boire et que ma carrière de coureur à pied se délitait en même temps que je buvais, je continuais d'aller dehors, marcher suffisait amplement, pourquoi courir après tout quand on peut simplement marcher ?, regardez-les ces athlètes parcourir en courant nos montagnes, les yeux fixés sur leur chronomètre, ahanant, avec cette foulée minuscule quand la pente se raidit, leurs mollets de coq, ils passent les yeux rivés sur leur chronomètre à deux pas des marmottes, et : ne les voient pas !, les bouquetins les observent, se payent leur tête probablement, ils ne les voient pas, un paysan derrière le cul d'une vache qui met bas, sont trop occupés pour s'en rendre compte, l'autre jour, j'en ai vu un qui, arrivé devant la clôture en fil de fer barbelé qui délimite le territoire des Salers, a sorti d'un sac de grands ciseaux et, il s'est à peine arrêté de courir, a sectionné le fil, a continué comme si de rien n'était, et les autres derrière lui trop contents de frayer la même trouée, ces types-là, nos montagnes, je dis nos montagnes parce que j'ai été adopté voyez-vous, pas tant par les gens que par le paysage, nos montagnes donc, ils les tiennent pour un terrain de jeu, ni plus ni moins, un stade, rien de plus, il ne leur viendrait pas à l'idée que des hommes et des bêtes vivent là, qu'on puisse y faire autre chose que d'y courir, que les montagnes puissent être autre chose que des espaces sportifs, des terrains d'aventure comme ils disent, aventure mon cul oui !, je t'en foutrais de l'aventure avec leurs chaussures high-tech, leurs collants et

leurs maillots rutilants, leurs mollets de coq fièrement bandés sous le soleil, qu'ils se pètent les chevilles, voilà ce que je leur souhaite, qu'un troupeau furieux les course le long des ravines, qu'une avalanche de caillasses les assomme quand ils traversent le pierrier les yeux rivés au sentier, et une bonne tempête de neige pour leur montrer un peu ce que ça fait que de se trimbaler en short et maillot sur nos hauteurs, le touriste est l'ennemi, cela va sans dire, confinez-le à quelque endroit, le Puy Mary ira très bien, un million de visiteurs par an, s'entassant sur ce malheureux sommet, auquel on accède par des escaliers aménagés, même en talons aiguilles doit y avoir moyen de grimper là-haut, mais laissez-nous le reste du massif, ne leur dites pas qu'il existe des centaines de coins qui valent le détour, qu'aucune carte ni aucun panneau touristique n'indique, des endroits où, quelle que soit la saison, vous êtes à peu près certain de vous trouver seul, et si par hasard un autre traîne dans le coin, c'est assurément un gars dans votre genre, alors on se salue, on prend le temps de partager des impressions, puis chacun passe son chemin, je vais de mon côté avec mon chien et lui de l'autre, je me souviens, encore un souvenir, je dois l'avoir noté dans un de ces cahiers, je me souviens très bien l'avoir noté, j'avais seize ans, ma première randonnée en solitaire, mais je m'en souviens comme si c'était hier, sur le plateau de Peyre Rouge dans le Vercors, là même où dit-on les maquisards filaient en cas d'urgence, et ce faisant, se perdaient parfois, un vrai désert de rocailles, sec et caniculaire, en traversant ce plateau je m'attendais à découvrir derrière chaque rocher des ossements de bêtes ou des ossements

d'hommes, si les choses avaient mal tourné, mes propres ossements blanchiraient derrière un rocher, pas un brin de vent ce jour-là et ce genre de chaleur épaisse qui vous brûle les joues, de rares arbustes constellés d'épines donnaient un peu d'ombre au début, puis, alors que je me perdais dans ce désert de rocailles, ma gourde sonnait creux et l'ombre avait tout à fait disparu, ainsi j'appris la soif, divaguant plutôt que marchant, bientôt : hallucinant, sur la carte topographique ne s'étendait qu'un désert sans repère, aucun nom n'était porté, aucun lieu ne se détachait qu'on ait pris la peine de nommer, la carte était inutile, les cairns échafaudés par les bergers semblaient disposés au hasard, voués à perdre plutôt qu'à guider, je n'en pouvais plus, pointais un objectif, un épineux, un tas de cailloux, à dix pas devant, me forçais à avancer jusque-là, comptant mes pas, reprenais mon souffle, la gorge me brûlait, la tête me tournait, l'insolation me guettait, je léchais ma sueur ce qui n'arrangeait rien, envisageais sérieusement de boire ma propre urine, et, comme on peut s'en douter, puisque, écrivant ces lignes aujourd'hui, mes ossements ne blanchissent pas sur le plateau de la Peyre Rouge, pas plus que mon crâne ensanglanté n'a rougi la neige qui recouvrait le lit de la rivière sur les pentes de la montagne, et qu'on n'a pas retrouvé mon cadavre gelé en position fœtale sur les crêtes battues par le vent, je ne me suis pas noyé non plus dans un torrent en crue et n'ai pas disparu au fin fond d'une crevasse, je suis toujours là, à peu près en bon état, et ce jour-là, errant, déshydraté, brûlant de fièvre, aveuglé par la luminosité implacable, j'ai vu un homme, il marchait devant moi, à quelques centaines de

mètres, apparaissant et disparaissant dans cette brume de chaleur affolante, j'ai tenté de le suivre, je croyais en cet homme malgré ses disparitions, il avait tout l'air d'un mirage, mais j'y croyais tout de même, et bientôt il y eut une sorte de bosquet, des genévriers, puis un sentier qui s'enfonçait dans la végétation, et je le trouvais là, assis sur une pierre, la sueur coulait le long de ses joues, il portait une moustiquaire sur le visage attachée à un tee-shirt qui lui recouvrait le crâne, il buvait doucement, à petites gorgées et je suis passé devant lui, j'ai juste dit, bonjour, comme si, comme si rien n'était plus naturel, alors qu'on vient à peine d'échapper à la mort, alors qu'on est toujours malgré tout absolument perdu, que de saluer poliment et reprendre sa route, et lui me répondit : bonjour, d'une manière pareillement absurde, je fis quelques pas, et me retournais évidemment, c'est ainsi que nous fîmes connaissance, l'homme à la moustiquaire et moi, nous avons partagé le fond de sa gourde et bien sûr, aucun breuvage ne m'a semblé aussi délicieux que celui-ci, même un bon vieux whisky conservé avec soin ne vaudra jamais cette eau-là, chaude et imprégnée du cuir de la gourde, puis nous avons marché ensemble, retrouvé notre chemin ensemble, nous nous sommes baignés ensemble, tout à fait nus, dans le ruisseau, avant de gagner une cabane ouverte aux randonneurs, pris un maigre repas ensemble, dormi chacun de notre côté certes, mais partageant la même fraîcheur nocturne, baignant dans la même félicité, ressuscitant de concert, et le lendemain, après avoir marché une petite heure à l'aube, arrivant au croisement de certains chemins, l'un filait vers la montagne, l'autre descendait vers un pla-

teau herbeux, on s'est arrêté, il a dit : tu vas où ?, je n'ai pas demandé son prénom ni rien, j'ignore tout de cet homme qui portait une moustiquaire sur le visage, excepté qu'ensemble nous nous sommes tirés d'un mauvais pas, on n'a pas beaucoup parlé c'est vrai, là-haut je suis rarement causant, et lui ne l'était pas non plus, j'ai répondu, par là, en indiquant la direction de la montagne, mais ça aurait très bien pu être l'inverse, j'aurais pu indiquer le plateau, alors il a dit, après avoir réfléchi, alors je prendrai par là, ce qui signifiait, si tu vas de ce côté alors j'irai de l'autre côté, il est allé de son côté et moi de l'autre, il m'a semblé apprendre à cet instant quelque chose d'important, quelque chose que je serais bien en peine d'expliquer, mes cahiers regorgent de gens de cette sorte que j'ai rencontrés, je me revois parfaitement faisant à la fin de la journée le compte des gens que j'avais croisés, notant brièvement les paroles les plus significatives, mes cahiers, si je les ouvrais, déborderaient sans doute de bribes de conversations, au café, dans les rues, partout où les gens s'efforcent d'habiter, mais aucune de ces rencontres volubiles ne vaudra jamais cette rencontre quasiment silencieuse avec l'homme à la moustiquaire dont j'ignore tout, et qui, réciproquement, en sait me concernant tout aussi peu, qu'y avait-il du reste à apprendre, j'avais seize ans, je découvrais le silence parfait, je passais mes journées à rêver de voyages en solitaire, de montagnes, mes parents l'avaient compris, je les remercie de cette compréhension, je les remercie ici de leur confiance, ont-ils su l'histoire de l'homme à la moustiquaire, leur ai-je seulement raconté cette histoire, je ne crois pas l'avoir racontée à mes parents, il fut un temps

où j'ai éprouvé le besoin de raconter mes histoires, mais j'ai appris plus tard, on m'en a fait l'aveu, qu'on ne me croyait pas, qu'on pensait que je racontais des histoires comme on dit, donc que j'inventais, que j'avais de l'imagination, que j'exagérais à tout le moins, il est vrai que ça pourrait être le cas, je suis après tout le seul garant des histoires que je raconte, et il se pourrait que les choses ne se soient pas passées exactement comme je l'ai écrit, que j'oblitére une partie du récit, par exemple, je n'ai pas parlé de ces deux randonneurs belges qui débarquèrent au refuge ce soir-là, exténués, chargés comme des bêtes de somme, ils travaillaient à la bourse de Bruxelles, j'ignore s'il existe une bourse à Bruxelles, c'est là un détail dont je crois me souvenir, et, sur un coup de tête, ils avaient pris le train pour le Vercors, et on s'était regardé avec perplexité l'homme à la moustiquaire et moi en les voyant débarquer, se traînant jusqu'au sommet du col, dégoulinant de sueur, hébétés, puis, vidant leurs sacs : des bouteilles de vin, des canettes de bière, des boîtes de conserve, du cassoulet mon dieu !, toutes choses que nous avons consommées plus tard ensemble, les délestant de ce fardeau avec joie, même qu'ils ronflèrent toute la nuit, j'ai passé ce morceau de l'histoire sous silence, qui d'autre que moi après tout pourrait se porter garant de la vérité de ce récit ?, mais je ne la dis pas toute, la vérité, j'en soustrais une partie, mais qu'importe, qu'importe, il n'y a personne devant le bureau où j'écris, excepté le chien qui somnole, c'est une affaire entre mes souvenirs et moi qui me souviens, je n'ai de comptes à rendre à personne, je finirai bien par faire quelque chose de ces cahiers, les lire ou bien les brûler,

d'une certaine manière j'écris pour me préparer à les ouvrir, comme s'il me fallait d'abord me débarrasser des scories de cette vie intérieure avant de me débarrasser des cahiers sur lesquels j'ai naguère jugé que ces scories méritaient qu'on les prenne en note, les faits qui me reviennent aujourd'hui, spontanément, quelle importance leur ai-je accordée jadis ?, je suppose, ce n'est qu'une supposition, mais elle ne doit pas être très éloignée de la réalité si mes souvenirs sont bons, que dans ces cahiers se déploient à longueur de pages les interminables comptes-rendus des événements de ma vie quotidienne, j'ai bu à tel endroit, déjeuné avec untel et couché avec cette fille ou ce garçon, j'imagine fort bien la place qu'occupent dans ces pages les sentiments amoureux, je dois faire preuve d'honnêteté et admettre que ce qui me retient d'ouvrir ces cahiers, c'est qu'il n'y soit pas seulement question de silence parfait, de solitude héroïque et de mépris du monde, je ne me fais pas trop d'illusions concernant ces cahiers : ils suppriment l'espérance, l'humanisme suinte à chaque page et entre les lignes se dessinent des perspectives d'avenir, il suffit d'un léger effort pour me remémorer certains prénoms, certains visages et certains corps, et les vagues sentiments qui les nimbent, ces prénoms, ces visages, ces corps, dans ma mémoire, je peux mesurer à quel point, depuis, je me suis endurci, mon cœur est devenu dur comme la pierre, *Das steinerne Herz*, pour preuve : j'ai entendu, je l'ai entendue, autrefois, quand nous étions retranchés chacun d'un côté du lit, séparés l'un de l'autre par un mur invisible : je ne te croyais pas si froid, disait-elle, je ne te savais pas si insensible, en réponse, aujourd'hui, une autre

voix murmure : en réalité, tu n'es pas si froid et si insensible, tu n'es pas l'ours bourru que tu prétends être, ces pages, les pages de ce récit, si tant est qu'on puisse appeler ce texte un récit, sont biaisées, sous leur noirceur se dissimule ce que la décence t'empêche de désigner comme un cœur sensible, peut-être, je suis un cœur sensible qui s'est endurci, voilà tout, il n'y a pas grand-chose d'autre à dire à ce sujet, j'aurais pu me dispenser de ce déballage indécent, j'aurais pu économiser de la salive, de l'encre et de la pensée, filer dans les montagnes avec mon chien ou bien retaper la clôture du jardin, si j'avais eu un jardin, il m'est venu l'idée tout à l'heure que si j'avais un jardin, j'arrêteraï probablement d'écrire, et quand bien même, toute cette conversation m'ennuie, ces justifications, j'écris ce que je veux après tout, il y avait cette critique de livre l'autre jour, un livre de Uwe Johnson, une lectrice de Caen, Calvados, maintenant tous les lecteurs y vont de leur petit avis, c'était déjà bien assez que les critiques professionnels s'y collent, au moins, on pouvait toujours leur taper dessus, bien qu'à mon sens on puisse également tout à fait s'en passer, des critiques professionnels, mais de nos jours, chaque lecteur gribouille son petit jugement, et là, ça donnait dans le genre : je n'ai pas aimé du tout ce livre, le premier volume d'*Une année dans la vie de Gesine Cresspahl*, un de mes livres préférés soit dit en passant, pensé-je, on se perd dans les personnages, écrivait la lectrice de Caen, dans le Calvados, la forme est inutilement compliquée, et comme trop souvent, l'auteur cache, je cite, sous la sophistication du style, une absence de cœur, une insensibilité, etc., voilà le monde dans lequel on essaie de vivre et

d'écrire, on attend d'un écrivain qu'il vous donne une raison de vivre, des recettes pour le bonheur, l'éloge de la vertu, du courage, de l'abnégation, les inepties délivrées par pelletées dans les rayons des librairies ésotériques et psychologiques ne suffisent pas aux lecteurs, il faudrait que les écrivains s'emploient à répandre la bonne parole, à dispenser la pensée positive, la religion ne séduit plus grand monde, il faudrait que la littérature prenne le relais, contribue à la vaste supercherie visant à noyer l'humanité sous un déluge de mièvrerie, du bonheur à peu de frais, le bonheur réduit à la vague sensation d'un mieux-être, des consolations de nurseries, on voudrait que la littérature se contente de procurer une sensation de bien-être, ça se lit bien, sans effort, on se sent mieux après qu'on l'a lu, lire consolide la foi en l'humanité, par chance, rares sont les lecteurs d'Uwe Johnson, plus rares encore ceux qui lisent vraiment Arno Schmidt, sans parler des textes de Werner Kofler, bien peu prennent la peine de les lire jusqu'au bout, ces livres demandent des lecteurs exigeants, à la hauteur, les autres lecteurs se sentent agressés, et ils ont bien raison, tel est en partie le but de ces livres, la bonne littérature devrait se fixer pour but de mettre à l'épreuve le contentement bourgeois, c'est ce que je pense maintenant, elle devrait vous forcer à voir et à entendre ce que vous préféreriez ne pas voir et ne pas entendre, j'en vois à la librairie d'occasion qui par hasard tombent sur ce genre de livre, l'autre jour, *Masante* de Hildesheimer, une femme âgée qui cherchait, je cite, des romans pour se distraire maintenant que, je re-cite, je suis à la retraite, même pas eu le temps de lui demander quel genre de livre pouvait la dis-

traire, elle ouvrait déjà *Masante*, et, assise dans un fauteuil de lecture, fronçait les sourcils, j'aurais voulu la prévenir, mais il était trop tard, c'est quoi ça, a-t-elle dit, sans cesser de lire, j'aurais voulu lui arracher le livre des mains, je me sentais coupable d'avoir laissé ce livre traîner sur la table, alors qu'il n'est même pas en vente, c'est mon exemplaire, je souhaitais en parler à un ami cet après-midi s'il venait à passer, et de toutes façons, il m'est impossible de me séparer de ce livre, c'est griffonné de partout, dit-elle, c'est dégueulasse, c'est mon exemplaire j'ai dit, et j'ai l'habitude de prendre des notes en lisant, au crayon de papier, ai-je précisé, bien que je ne les efface jamais, je pourrais bien écrire au stylo directement, ai-je pensé, mais je prends des notes au crayon de papier, je déteste les gens qui font ça, a-t-elle dit, c'est manquer de respect au livre, puis : ça a l'air compliqué, la quatrième de couverture : ah ! je n'aime pas du tout ce genre de livre, c'est, je cite, ignoble, a-t-elle conclu, puis : je prendrai quand même un café, quand même, moi : livide et bouche bée, j'imagine, j'ai filé derrière dans la cuisine en résistant à l'impulsion de mélanger quelques gouttes de mon urine à son café, ou bien quelques centilitres d'un liquide très acide et toxique, comme ceux qu'on utilise pour nettoyer l'écuelle des vaches, je dois ajouter à ces faits accablants qu'avant-hier, Werner Kofler est mort, et j'ai parcouru les nouvelles avec angoisse pour savoir si on mentionnait son décès, heureusement, il n'y avait que trois lignes par-ci par-là, j'angoissais à l'idée que les croque-morts se sentent obligés de rédiger une petite nécrologie pour les magazines, les nuées de vautours s'abattant depuis le ciel des idées pour

la curée, des foules se précipitant chez leur libraire pour acheter les livres de Werner Kofler, et, pire !, entreprenant de les lire, qu'ils les achètent à la limite, on aurait tout lieu de s'en réjouir, mais qu'ils les lisent, s'en emparent et leur fassent un sort dans les conversations de salon, combien de bons livres livrés en pâture à l'insatiable appétit culturel bourgeois, assimilés, vidés de leur sens, rendus inoffensifs, mondanisés, au final : exsangues, assassinés, cadavériques, méconnaissables, ne valant pas plus qu'un bibelot posé sur l'étagère de la bibliothèque, décoratif, une pièce supplémentaire apportée à la grande collection des œuvres humaines : la culture, dans laquelle l'humanité se mire, se conforte, oublie les exactions, la barbarie, le malheur, l'indignité, voyez cet écrivain entré en guerre contre la culture, et qui, sur la fin de sa vie, doit s'avouer vaincu, acculturé, dénaturé, je croyais leur lancer des grenades à la figure, avant même qu'elles aient atteint leur cible, voilà qu'on les avait transformées en colombes, l'idée au contraire que seule une minorité de lecteurs exigeants s'en réserve la jouissance me tranquillise, je suis, je l'avoue, un abominable élitiste, peut-être parce que, perché au sixième étage de la tour Aunis, protégé du monde extérieur par les hauteurs, des hauteurs de béton à défaut d'autres hauteurs, je méditais déjà à la fenêtre entre deux lectures et contempiais le monde en contrebas, j'ai tout de suite été contraint de prendre de la hauteur, en contrebas, je l'ai déjà dit, il n'y avait pas grand-chose à voir, de ce côté-ci de l'immeuble, d'autres immeubles saturaient l'horizon, quelques sapins, des terrains autrefois gazonnés, désormais de la terre battue par les courses des enfants, sau-

poudrés de déjections canines, des voitures garées sur les trottoirs, les vieilles avec leur cabas, les mères avec leur caddies, défilant depuis le centre commercial, trois pauvres boutiques crasseuses encapsulées dans les préfabriqués qui dataient de la dernière guerre, de l'autre côté, la cité américaine, qu'on avait fait construire pour accueillir les soldats américains, aucun du reste n'y a jamais mis les pieds, de la cité américaine les Américains n'ont pas voulu, l'ascension sociale dans ce quartier se traduit par une descente, on déménage les meubles du sixième étage de la tour et on les fourre dans un des pavillons libres de la cité américaine, des pavillons minuscules, de plain-pied, collés deux à deux, entourés d'un maigre jardin, quelques habitants arrivaient à faire pousser des légumes, les rues portent des noms d'oiseaux, nous c'était les chardonnerets, 5 rue des chardonnerets, entre les mésanges et les pinsons, les familles nombreuses s'entassaient dans les appartements des immeubles, puis s'entassaient dans les pavillons minuscules, disponibles à la location, parfois un vieux couple accédait à la propriété, rachetait le pavillon, au-delà de la cité américaine, un mur de trois mètres de haut séparait les futurs accédants éventuels à la propriété des véritables pauvres, eux s'entassaient également mais dans les immeubles les plus glauques, la cité Pierre Loti, je n'ai jamais pu lire une ligne de Pierre Loti à cause de cette cité, pour m'y être aventuré parfois, être passé de l'autre côté du mur, il y avait un passage étroit dans le mur, on se glissait à travers les détritiques et les inscriptions peintes sur le mur, va te faire enculer, mange tes morts, ta grand-mère la pute, voilà comment les explora-

teurs étaient accueillis, l'immeuble, personne n'osait y habiter, ou bien on n'y restait pas longtemps, en bas du bloc, au bord d'un ravin qui faisait office de décharge sauvage, des cabanes en bois, les ouvertures protégées de la pluie et du froid par des toiles en plastique noir, des tôles de zinc en guise de toitures, et les caravanes, c'était là où vivaient les manouches, d'un côté le quartier américain, de l'autre les manouches, un mur au milieu, voilà qui rappelle des choses, des choses que j'ignorais quand j'étais enfant bien sûr, la présence des manouches me terrifiait, on disait : ne traîne pas de l'autre côté du mur, éloigne-toi du mur, va jouer ailleurs, va jouer dans les terrains vagues au pied des immeubles, mais pas de ce côté, la cité Pierre Loti, il s'y passe des choses là-bas, de l'autre côté du mur, on n'est pas les bienvenus, dans la cour de l'école, on savait déjà qu'il valait mieux ne pas trop s'en approcher, des manouches, quand ils allaient à l'école, quand ils y allaient, c'est-à-dire, par intermittence, ils faisaient la loi, et quand ils n'y allaient pas, d'autres la faisaient, la loi, moi j'imitais les anguilles, c'est dans la cour de l'école que j'ai appris l'art de l'esquive, l'art de se mouvoir invisible dans l'espace, l'art de louvoyer d'un groupe à l'autre, en faisant mine de s'y articuler, s'accolant discrètement et provisoirement à d'autres, puis, dès que ce manège était repéré, s'agréger promptement à un autre, surtout : éviter l'isolement, un gamin isolé, on a tôt fait de le désigner, et si quelques sadiques s'ennuient, vous devenez leur cible, leur victime, dans la cour, n'espérez aucune issue, ni aucun secours, c'est l'enfer, voilà ce que j'ai appris de l'école, j'ai appris de l'école comment survivre dans la cour

de l'école, le reste, je l'ai oublié, ou bien je l'ai mieux appris tout seul, lire, je n'ai eu besoin de personne pour l'apprendre, et quant à écrire, je me suis toujours débrouillé avec les moyens du bord, les mots disponibles, j'y suis retourné dans le quartier de mon enfance, par deux fois, la première fois, c'était après mes études, c'était devenu le quartier arabe de la ville, la seconde fois, des années plus tard encore, le quartier noir, mais les manouches y vivaient toujours, on leur avait fabriqué des maisons en dur, il y avait toute une petite cité de maisonnettes en ciment, soigneusement crépies, dans l'ancien terrain vague au fond duquel croupissaient autrefois des eaux marécageuses, une zone d'épuration n'est-ce pas, j'allais y observer les grenouilles, aujourd'hui, ils sont parqués sur ce terrain, on a construit pour eux un lotissement, il y a l'eau courante et l'électricité, des sanitaires dans les maisons, mais leurs caravanes sont toujours dans le jardin, ou sur le trottoir, ou dans le garage, et souvent, c'est dans ces caravanes qu'ils préfèrent dormir, quand on regarde par la fenêtre de ces maisons, les pièces sont à peu près vides, toutes blanches, des fils électriques partent des murs et pénètrent à l'intérieur de la caravane dissimulée dans le garage, un pied de nez aux politiques de la ville, aux politiques d'insertion, des gens rusés, peu d'entre eux savent lire et écrire, mais ils font leurs affaires malgré tout, ils se payent nos têtes à nous autres les gadjé, c'est entendu, il ne leur a pas échappé qu'ils nous posaient problème, que leur présence même aux portes de nos maisons à nous posait problème, la seconde fois j'ai même loué un appartement dans une tour en face de ma tour Aunis, et de la fenê-

tre de la cuisine j'apercevais la fenêtre de ma chambre d'enfant, du moins c'est ce que j'ai pensé, il est difficile d'en être certain, j'ignore ce que je cherchais en m'installant à nouveau dans le quartier, ce quartier dans lequel je ne connaissais quasiment plus personne, de la fenêtre de la chambre, je voyais le foyer où ma grand-mère vivait en attendant de mourir, ce qu'elle fit peu après mon départ, j'ignore ce que j'y cherchais, mais je n'y trouvais rien, le quartier m'était devenu tout à fait étranger, j'ai grimpé avec peine quelques cartons, j'habitais alors au troisième étage de la tour Saintonge, l'immeuble avait été refait à neuf, je n'ai pas ouvert les cartons, j'ai juste posé un vieux matelas, un sac de couchage, les pièces sont demeurées vides et blanches comme dans les maisons des manouches soi-disant sédentarisés, je me suis promené dans le quartier, j'ai pris des photographies, les commerçants avaient tous fermé boutique, on commençait à détruire les préfabriqués, des échafaudages grimpaient le long des murs des immeubles, on restaurait les peintures, on changeait les vitres, on transformait les terrains vagues en espaces verts, en posant à l'entrée un panneau : interdit aux chiens, la piscine municipale: en travaux elle aussi, la rue des chardonnerets, elle, n'avait pas changé, le pavillon que nous habitons m'a semblé tellement étroit, comment faisait-on pour s'entasser là-dedans ?, j'ai cherché je ne sais quoi dans les rues aux noms d'oiseaux et entre les immeubles, étudiant les étiquettes des boîtes aux lettres dans les cages d'escalier, j'ai pris des photographies, plusieurs pellicules, je ne les ai jamais développées, est-ce que je cherchais des gens ?, des noms dont les pro-

priétaires me reviendraient en mémoire en les lisant sur l'étiquette des boîtes aux lettres ?, qui aurais-je pu croiser en venant habiter ce quartier si longtemps après, il semblait que tout le monde d'avant avait déserté le quartier, que la population tout entière avait été déplacée, puis remplacée, où donc étaient-ils tous passés ?, et qui d'abord ?, Jean-François Primard, Serge Guignard et Thierry Masson, je n'ai pour ainsi dire aucune mémoire des noms, les noms propres ne m'intéressent pas beaucoup, je m'en méfie, comment se fait-il que, quarante ans après, ces noms-là précisément me restent en mémoire, et les visages qui les portaient ?, j'ai oublié les noms et les visages des autres gamins, me reviennent parfois le visage et le prénom de mes petites amoureuses, Virginie, Nathalie, Sandrine, Kerstin, mais ces trois salopards, je m'en souviens comme si c'était hier, leur brutalité, leur fourberie, leur sadisme, comment ils jouissaient en m'humiliant, Jean-François, le chef de bande, a fini en prison, les deux autres, je les ai revus, plus tard, je les ai revus, je marchais dans les couloirs de la faculté de philosophie, ils étaient à genoux, Serge et Thierry, ils plantaient des fleurs dans le jardin qui longeait l'allée centrale, je suis passé juste à côté d'eux, ils étaient agenouillés à mes pieds et ont levé la tête, je les ai reconnus immédiatement, ils m'ont dit bonjour, souriaient d'un air idiot, intimidés, je les ai appelés par leur prénom : Serge, et : Thierry, alors, ça fait longtemps !, j'ai dit, comme si j'étais heureux de les voir, eux restaient les genoux dans la terre, à mes pieds, je leur ai dit de se relever, leur ai tendu la main, et j'ai pris des nouvelles de chacun d'eux, les autres étudiants passaient à côté de nous

en lançant des regards bizarres, c'est là que j'ai appris que Jean-François était en prison, et pour un bout de temps, vu qu'il avait planté un autre gars, ou battu une femme, ou tué un type à cause d'une femme peut-être, je ne sais plus, il n'y avait plus aucun désir de vengeance en moi, les voir agenouillés dans la terre, leur malaise en me voyant, ils se souvenaient à leur tour, cela m'avait suffi, en traversant l'allée centrale de la faculté, et en les découvrant, j'avais surtout pensé, c'est là d'où je viens, c'est avec ce genre de type que j'ai grandi, dans la peur, les immeubles crasseux, le mur de la cité Pierre Loti, les chiens errants dans les terrains vagues, nous en partagions la connaissance, en les retrouvant, je me sentais soudain plus à mon aise que je ne l'étais en traversant l'allée centrale de la faculté de philosophie, j'ai pensé que ma place aurait dû être là, agenouillé dans ce jardin à planter les boutures de glycine, plutôt que parmi les étudiants aux sacoches pleines de livres, l'année de la licence, je crois bien avoir tout à fait cessé d'assister aux cours au mois de novembre, au lieu de ça, je passais mes après-midi à la bibliothèque municipale, entouré de vieux chercheurs en histoire locale qui compulsaient les actes administratifs de communes rurales, moi je lisais ce qui me tombait sous la main, une lecture entraînait une autre, je rattrapais le temps perdu, me dotais d'une culture, je lisais et prenais des notes sur un carnet jusqu'à la fermeture, puis j'allais au café, souvent celui en face du palais de justice, et j'écrivais sur un cahier, je notais encore, je prenais note de mes observations, les gens parlaient à la table à côté, j'écoutais, j'écoutais les couples qui partageaient un dernier verre en sortant du pa-

lais de justice, je prenais note, d'autres passaient dans la rue, je fixais leur image avec des mots sur mes cahiers, tout en songeant aux livres que j'avais lus, Jean Scot Érigène, Isaac de l'Étoile, Alfred North Whitehead, la nuit tombait et c'était l'heure d'aller boire, et, si les choses se présentaient favorablement, je partageais un peu d'amour, ou bien, dans le cas où les choses tournaient mal, je m'abîmais dans la boisson et n'émergeais que le lendemain midi ou plus tard, pour l'ouverture de la bibliothèque, excepté quand j'étais forcé d'aller au travail, surveiller des gamins dans la cour du collège, surveiller et punir, je passais l'année de licence ainsi, en juin je ratais la moitié des épreuves à l'examen, sur quoi je quittais la ville avec un sac sur le dos, fuyais dans les montagnes, pour ne revenir qu'en septembre, mois durant lequel je demeurais muet comme une carpe, m'enfermant dans l'appartement, remplissant ces foutus cahiers de notes et de remarques, durant mes deux mois d'errance, ma traversée des Alpes, la remontée par le Languedoc puis le Quercy, puis le Périgord, je n'avais pas écrit le moindre mot, me contentant de marcher et de vivre, à mon retour j'avais perdu la parole, les mots, je ne pouvais plus que les écrire, je suis sorti du silence en exposant la théologie négative des Noms Divins de Denys l'Aréopagite, ne dites pas le pseudo-Denys, s'il vous plaît, a fait l'examinateur, alors j'ai présenté la théologie négative, j'ai parlé de ce dont on ne devait pas parler, de l'insondable insuffisance du langage humain, et, ce faisant, j'ai retrouvé l'usage de la parole, sinon le goût, tout cela, j'en suis persuadé, est consigné dans un des cahiers présentement cachés dans un de ces cartons posés

contre le mur de la chambre, l'insondable insuffisance du langage humain, ça me parlait bien à l'époque, aujourd'hui j'en ai pris mon parti, les mots ne sont pas le cœur du problème, incriminer les mots, ce serait comme pour l'impuissance littéraire, ou la médiocrité littéraire, s'en prendre au stylographe, ni le stylographe, ni les mots, ne sont responsables, quand bien même ces derniers ne peuvent être considérés comme de simples outils, un certain nombre d'entre eux sont chargés de plomb comme des grenades, d'autres sont usés jusqu'à la lettre, si j'ose dire, à force d'usages, grevés des intentions qu'ils ont bien été forcés de porter jusqu'ici, de désirs et de frustrations, c'est bien connu, les mots se voudraient l'étendard de la culture, les fiers représentants de l'humanité causante, non, le problème c'est l'usage, c'est notre problème, les mots n'y sont pour rien, moi je me contente des mots usagés, je ne cherche pas des mots originaux, les mots rares, je n'en ai pas besoin, je me débrouille avec la langue de tous les jours que je transperce de mon incroyance, de mes doutes, je ne vais pas chercher ailleurs, le stock de mots dans lequel je puise pour écrire ne dépasse pas le stock nécessaire à l'écriture d'un roman à deux sous, d'un roman de gare, les verbes : être, pouvoir, avoir, et, forcément : lire, écrire, marcher, aller, dire, faire, quoi de plus commun, quelle misère, on dirait que tu le fais exprès, non je ne le fais pas exprès, fais au moins l'effort de chercher des synonymes, renverse les tournures des phrases, distingue-toi de la langue courante, de la langue parlée, l'emploi de certains mots, la capacité à manier avec aisance des tournures sophistiquées, c'est à cela qu'on reconnaît un

écrivain qui sait écrire, il y a infiniment plus de littérature dans une seule phrase de Proust ou de Flaubert que dans les cent vingt pages que ton personnage a prétendu écrire, partisan du moindre effort, sujet verbe complément, sujet verbe attribut, les cahiers sont rangés dans les cartons, j'ouvre le carton, je ne l'ouvre pas, tant que j'y suis, finissons-en ! : la pauvreté des images, la quasi-absence de métaphores, je reste planté là devant les cartons posés contre le mur, c'est plat, ça ne décolle pas, n'importe qui pourrait écrire une phrase pareille, peut-être, sans doute, parce que précisément je n'ai pas encore trouvé la force de les ouvrir ?, peut-être qu'en ouvrant ces cartons un torrent de métaphores en surgirait, une succession ininterrompue d'images, de mots inusités, de fantaisies verbales, d'audaces grammaticales, nous sommes page 139 et tu ne les as toujours pas ouverts, 139 pages destinées à faire patienter le lecteur, ou l'auteur !, oui, plutôt l'auteur, en attendant qu'il se décide à les ouvrir, il fait exprès de retarder l'échéance et noie le poison comme on dit, c'est un procédé narratif comme un autre, quelques lecteurs, il s'en trouvera peu j'en conviens, qui, par masochisme, auront prolongé leur lecture jusqu'à la page 139, s'accrochent peut-être à l'espoir que l'auteur finisse par se décider à les ouvrir, à nous exposer leur contenu, au lieu de se contenter de broder autour de leur contenant, bref, autant dire qu'il y a ici comme ailleurs du suspense, quels sont les mots contenus dans la lettre volée n'est-ce pas ?, la lettre volée puis-je te rappeler que personne ne la lit, qu'elle finit au bûcher avant même qu'on ait pris la peine de la lire ?, je sais bien, et j'ai d'ailleurs évoqué l'éven-

tualité que ces cartons, ainsi que leur contenu finissent également brûlés au milieu d'un pré, me revient à ce sujet une anecdote, encore une vieille histoire, puis-je ?, par pitié !, je raconte quand même, c'était une nuit en montagne, la cabane de Cabrespine, juste en dessous des crêtes, un buron planté au milieu d'un pré à vaches, nous sommes en septembre, les nuits sont déjà froides, j'ai décidé de passer la nuit là-haut, cela m'arrive quelquefois, je prends le sac de couchage et vais dormir là-haut, sur un coup de tête la plupart du temps, une lune magnifique cette nuit-là, pleine, même au cœur de la nuit, assis avec mon chien sur une pierre devant l'entrée de la cabane, écoutant les vaches en contrebas, on y voyait clair, se balader avec le chien par une nuit de pleine lune en suivant la crête, à trois heures des premières habitations humaines, une nuit d'insomnie évidemment, on s'en voudrait de dormir, on s'en voudrait de ne pas en profiter, il n'y a rien de meilleur, si je fais le compte de mes expériences, cette expérience-là vient tout en haut de la liste, parfois je rentrais dans la cabane, j'essayais de dormir tout de même un peu, on s'installait avec le chien sur la grande planche en bois qui servait de literie, j'écrivais un peu à la lueur d'une bougie, un petit carnet, étrange petit carnet, je l'avais récupéré au fond d'un tiroir avant de partir, je cherchais fébrilement de quoi écrire pour la nuit, dans mes cahiers du moment ne restait plus une page de libre, j'ai trouvé ce vieux carnet en fouillant, rempli aux trois-quarts, restait suffisamment d'espace pour mes notes de la nuit à venir, dans ce carnet, dont j'examinais le contenu à la lueur de la bougie tout en m'efforçant de trouver le sommeil : des

listes d'adresses, des schémas, des plans, je faisais donc encore des projets en ce temps-là, une date : le 27 mars 1997, puis des notes en vue d'un article, ou d'un livre, deux pages d'une écriture nerveuse où je lâche mon fiel contre les politiques d'insertion des pauvres, des adresses encore, là je note l'heure d'un rendez-vous : hôtel de ville mardi 12h, voyons, 1997, quelle est cette ville ?, Angoulême sans doute ?, ou bien Nantes ?, un nouveau projet d'article, puis une autre date, 14/10/2003, ce carnet, qui se cache au fond d'un tiroir aujourd'hui, je l'ai traîné durant toutes ces années, il m'a servi de carnet de réserve quand je n'avais plus aucune feuille libre pour écrire, rien de littéraire là-dedans, ou alors : de la littérature grise comme on dit, des colonnes de chiffres, à gauche : le RMI, les allocations logement, à droite, le loyer, l'électricité, le téléphone, l'essence, et, déjà, la différence est nulle, on se nourrit comment, sans parler de boire, et le tabac ?, quelques pages plus loin, je lâche mon fiel une nouvelle fois, même écriture serrée, sale, énervée, contre un homme politique qui prétend remettre tous les assistés au travail, une société qui finance les fainéants est une société qui, qui quoi ?, le fainéant t'emmerde, j'ai envoyé la lettre sur internet et elle a fait le tour de plusieurs sites, déchaînant la haine, très bien, on peut encore la lire aujourd'hui, on peut trouver assez facilement ce genre de choses, alors que le reste, évidemment, je le garde pour moi, d'ailleurs, à l'exception de cette lettre, aucun des projets d'articles et de livres ébauchés dans ce carnet n'a vu le jour, je n'en ai mené aucun jusqu'au bout, pas plus ceux de 1997 que ceux de 2003, et je suppose qu'il en ira ainsi des idées qui me sont

venues cette nuit-là, à la cabane de Cabrespine, et que j'ai notées à la lueur d'une bougie sur la grande planche qui me servait de lit, là-haut, je n'ai plus aucune indignation, aucun motif de colère, je feuillette les traces de mes colères antérieures, en 1997 et en 2003, cette nuit-là je m'en fous, aucune colère ne saurait m'atteindre, je me contente de noter des impressions, des observations, mon chien ronfle, on entend le troupeau mugir en contrebas, quand on grimpe au sommet de la colline qui surplombe la crête, on aperçoit les lueurs d'une ville, cette ville s'étend à l'autre bout de la vallée, quarante kilomètres me séparent de cette ville, de ces lumières artificielles, moi je n'ai que la lune, la lune me suffit, et quelques bougies, pas besoin d'électricité, l'eau coule d'une source dissimulée dans le sous-bois à cent mètres d'ici, un toit solide, des murs de pierre, que demander de plus ?, je prends ces notes, le feu s'éteignait doucement, le froid pénétrait dans la cabane, il y faisait quasiment plus frais que dehors, la pleine lune, étrangement, diffuse de la chaleur, c'est l'impression que ça donne, je décidais de raviver le feu, j'ai pris le carnet, ce carnet que j'avais trimbalé depuis 1997 jusqu'à aujourd'hui en passant par 2003, dieu sait, si tant est qu'il existe et qu'il en sache autant qu'on lui prête, à quel endroit du monde j'ai pu me tenir pour remplir les pages de ce carnet, à mon bureau j'imagine, quand j'habitais encore avec elle, ou bien au bar qui se trouvait dans la rue du lycée où je travaillais, et peut-être au bord de la rivière en bas de chez moi, à l'époque, j'y passais mes journées oisives de fainéant, à la gare de Clermont-Ferrand, en attendant le train, ou bien une autre gare, ou un autre café,

et maintenant dans la cabane de Cabrespine, à 1800 mètres au-dessus du niveau des océans, loin de toute terre habitée, comme disait l'autre, quoiqu'il en soit, je l'ai pris ce carnet, et j'en ai arraché les pages pour rallumer le feu parce que j'avais froid, elles ont brûlé avec enthousiasme, les projets d'article de 1997, mes indignations de 2003, mes observations sur la pleine lune d'aujourd'hui, tout a brûlé et fut réduit en cendres en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, les chiffres aussi se sont consumés avec aisance, la lettre que j'avais écrite en faveur des fainéants, gracieusement, elle s'est abîmée avec le reste dans les flammes, et toutes ces pages, glissées entre des brindilles sèches, se sont enfin avérées utiles, les brindilles attisées ont embrasé des branches plus épaisses de leurs flammèches, et bientôt je me réchauffais les mains et les pieds devant le foyer crépitant, pourquoi n'en irait-il pas ainsi des cahiers entreposés dans ces cartons contre le mur ?, rien n'est plus facile que de brûler du papier, j'ai vu une fois les cendres d'un manuscrit que mon meilleur ami avait envoyé à une maison d'édition réputée, il avait travaillé jour et nuit sur ce manuscrit, j'en avais aperçu quelques feuilles quand je passais chez lui boire du café, il vivait dans une chambre minuscule, un taudis en vérité, après son service militaire, quand il en était revenu, brisé, haineux, ses parents l'avaient aussitôt jeté à la rue, sa mère s'était empressée de brûler au milieu du jardin sa collection de bandes dessinées, je n'invente pas, il survivait, il survivait grâce à la littérature, grâce à l'alcool aussi, mais surtout grâce à la littérature, je passais le prendre en début d'après-midi, et nous allions jouer à la pétanque sur la place d'un village pris au

hasard sur la carte, chaque village dispose d'un terrain de pétanque, parfois, le café, la boulangerie, et même l'église, ont fermé, mais il reste ce terrain de pétanque, on passait l'après-midi à jouer, il nous est même arrivé d'y jouer sur un terrain couvert de neige, et tout en jouant, nous partagions nos découvertes littéraires, il aimait Faulkner, *The Sound and the Fury* avait bouleversé sa vie je crois, on découvrait Dos Passos et DeLillo, je suppose qu'il essayait d'écrire à la manière de ces auteurs qu'il admirait, ce que j'avais entrevu de son manuscrit ressemblait à du Alfred Döblin sous acide, ou du Carlo Emilio Gadda halluciné, c'était un vrai manuscrit, pas un tapuscrit, il n'avait pas les moyens de se payer un ordinateur ou une machine à écrire, il écrivait à la main sur des feuilles volantes, visuellement c'était fantastique, violent, ça débordait de partout, le manuscrit s'approche tellement plus de la vérité, la fumée de nos cigarettes et l'odeur tenace du café dont on s'abrutissait emplissaient l'espace minuscule de sa chambre, il y avait à peine la place de poser son cul, un lit, un lavabo, et une tablette sur laquelle il mangeait, roulait des cigarettes, buvait son alcool, écrivait, un gros poste de radio trônait sur une chaise dans un coin de la pièce, un réchaud à gaz, des piles de livres s'entassaient sur le sol, une armoire intégrée au mur débordante de vêtements et de paires de chaussures, et partout, cet odeur insistante de tabac, le plafond noirci par la fumée, la porte-fenêtre qui donnait sur un balcon impraticable, on aurait à peine pu y glisser un pied, fenêtre toujours ouverte même en hiver, quand je lui rendais visite, je prenais place ou bien sur la chaise, on posait alors le poste de radio par terre, ou sur un

coin du lit, un jour j'ai vu les cendres dans le lavabo, j'ai deviné que c'était les cendres de son manuscrit, il a fini par me confier ce que l'éditeur lui avait écrit dans la lettre, ça avait quelque chose à voir avec le fait d'apprendre le français, d'apprendre à écrire en français, la langue maternelle donc, je lui ai parlé des écrivains à qui l'on a conseillé d'apprendre l'anglais ou l'allemand, il n'en manque pas, de grands écrivains en plus, je veux dire, des écrivains sérieux, des qui, justement entrent en guerre avec la langue maternelle, je lui ai dit que s'il était allemand par exemple, s'il écrivait en allemand, sa manière de tailler en pièces la langue maternelle, ça aurait plu à certains éditeurs, en France évidemment, il n'y en a que pour les bourgeois, les écritures bourgeoises, respectueuses de la langue maternelle, un type écrivant un livre dans sa chambre minuscule, il n'a aucune chance qu'on s'intéresse à lui, de son vivant au moins, et, combien d'entre eux, une fois morts, finiront dans les limbes ?, la France est un pays de merde bien entendu, là-dessus je n'ai jamais varié d'un iota, malgré Rabelais, Duras, Guyotat, Koltès et Claude Simon, mon opinion est faite depuis longtemps, depuis que je me suis mis à lire probablement, et à écrire, je lui ai dit tout cela, et d'autres trucs encore, mais il était trop tard, son manuscrit était à jamais perdu, un tas de cendres au fond d'un lavabo, qu'il s'empressa de nettoyer en ouvrant le robinet, si je fais la liste des histoires les plus affreuses dont j'ai été témoin, celle de mon meilleur ami évacuant les cendres de son manuscrit en faisant couler l'eau dans le lavabo en occupe probablement le sommet, c'est à vous déguster d'écrire, et du reste, peut-être mon meilleur ami a-t-il éprou-

vé ce dégoût, mais je l'ignore car voilà des années que j'ai perdu sa trace, j'ai perdu sa trace parce que je suis parti, bien évidemment, parce qu'il n'avait pas le téléphone, parce que je ne suis jamais retourné dans cette ville, parce que j'y ai vécu tellement de temps, cela suffit, mais lui, quand j'y repense, mon ventre se noue, je m'en veux de ne pas avoir pris de ses nouvelles, de l'avoir mis dans le même lot que tous ceux que j'ai quittés, c'était vraiment un ami précieux, il aimait jouer à la pétanque et lisait les livres dont il parlait, l'été, nous regardions le tour de France, ou bien nous allions marcher dans les montagnes, un marcheur infatigable, et un buveur infatigable, un type admirable, quelle trace laissera-t-il ?, ces quelques lignes qui parlent de lui dans ce livre ?, des dizaines de milliers de gens écrivent, et publient, si bien que les lecteurs sont saturés de livres, le monde est saturé d'écritures, un auteur s'est présenté à la librairie avec deux cartons l'autre après-midi, il a posé ses cartons à lui devant l'étagère de la littérature allemande, depuis la retraite, je me suis mis à écrire, expliquait-il, ça commence mal, ai-je pensé, avant je travaillais dans les assurances, autrefois je dirigeais un cabinet d'assureurs dans la rue d'à côté, je me suis passionné pour l'histoire, et l'histoire locale en particulier, venons-en au fait, dit-il en ouvrant les cartons, il avait vraiment l'air d'un ancien agent d'assurance tandis qu'il brandissait les deux volumes de son polar médiéval dont l'action se déroule, figurez-vous, ici-même, dans ces ruelles, à l'abri de ces remparts, le premier, à ma grande surprise, s'est bien vendu, le second vient de sortir, maintenant, parlons affaires, faisait-il autre chose depuis le début que de

parler affaires ?, et surgit de la poche intérieure de son veston côtelé un contrat de dépôt-vente, et : combien m'en prenez-vous ? ça se vend bien, les gens aiment ça, j'en suis le premier surpris, répète-t-il, le manuscrit de mon ami, ai-je pensé, les gens ne l'auraient sans doute pas aimé, pas les gens dont l'agent d'assurance me parle en tous cas, la mienne, de littérature, on ne peut pas dire qu'elle soit aimable non plus, les cendres du manuscrit de mon ami se sont désintégréées dans les conduits de la plomberie sous le lavabo, mes cahiers reposent dans des cartons que je n'ose pas ouvrir, nous n'avons rien à donner en pâture aux lecteurs, encore moins à leur vendre, à supposer que personne ne me lise jamais, continuerais-je à écrire ?, voilà le genre de question que je me pose, et, dans sa variante eschatologique : à supposer qu'il n'y ait plus personne pour lire, prendrais-je encore la peine d'écrire ?, dans *Schwarze Spiegel*, il continue, et même il s'indigne, rédige des courriers incendiaires, m'indignerais-je encore ?, j'ai écrit une nouvelle à ce sujet l'autre jour : tout le monde, absolument tout le monde, s'est pris d'écriture, c'est devenu pour ainsi dire une mode, ou pire, une manière de vivre, la nouvelle est mauvaise, la résumer suffira, la conséquence en est que plus personne ne lit plus personne excepté soi-même, de l'anticipation ?, à peine !, tout le monde y va de sa petite fiction, négocie avec la langue de l'école élémentaire, la langue de bois, sa petite histoire, les phrases sont correctes, la syntaxe prouve qu'on a bien suivi les cours à l'école, la ponctuation vient à propos, les points tombent à l'instant adéquat, la description des personnages, du paysage, les dialogues, tout y est, la tension

dramatique, le suspense, ça se lit bien, dit-il, moi, ce genre de livre me tombe des mains après deux paragraphes, pensé-je, mais ça se lit bien, assure-t-il, Arno Schmidt, j' imagine, se lit beaucoup moins bien, qui, l'autre jour, se plaignait de Saramago, jamais de point, on ne sait plus qui parle, même les majuscules, il s'en passe, on écrit comme à l'école élémentaire, on lit comme à l'école élémentaire, des phrases bien tournées, les pages du dictionnaire des synonymes se décollent à force de sollicitations, il suffit d'être bon en orthographe, d'avoir été, enfant, le roi de la dictée, pour ces écrivains-là, l'orthographe est le fondement de la littérature, c'est à vous dégoûter d'écrire, mais tu n'écris pas pour ces gens-là, non, je n'écris pas pour ces gens-là, j'écris peut-être pour venger cet ami, ou bien pour me venger tout court, à supposer que personne ne me lise jamais, continuerais-je à écrire ?, voilà finalement une bonne question, car après tout, parti comme je suis, je pourrais passer le reste de ma vie à écrire devant ces cartons clos, sans jamais être lu, qu'est-ce que ça changerait ?, qu'est-ce qui changerait quoi ?, être lu ou pas, existe-t-il une raison de mettre un point final à ce livre, un point tout court déjà, une bonne raison ?, j'ai songé à quelques fins possibles, l'auteur ouvre un des cartons, point final, l'auteur brûle les cartons, point final, l'auteur recopie des passages des cahiers après qu'il a ouvert les cartons, le livre repart alors sur de nouvelles bases, quand il a fini de recopier : point final, l'auteur ne fait rien de tout cela, l'histoire, si l'on peut parler ainsi, se termine en queue de poisson, point final, tu pourrais alors aussi bien finir là, maintenant, en queue de poisson, plutôt que de tourner le

couteau dans la plaie, tu sais que je n'aime pas ces expressions toutes faites, remuer le couteau dans la plaie, finir en queue de poisson, noyer le poisson, tourner en bourrique, c'est ta langue après tout, la langue maternelle, je sais, ou bien : la peur de finir, de me retrouver avec un autre cahier sous le bras, qui commencerait ainsi : autrefois, c'était il y a disons, j'ai du mal avec les dates, qui commencerait comme ça, c'est-à-dire pas très bien, je n'imagine pas un lecteur allant au-delà de ces lambeaux de phrases, un autre cahier que j'irais déposer dans un de ces cartons, il doit rester un peu de place j'imagine, je ne serais pas le premier dont on retrouvera les cartons après sa mort, avec des cahiers dedans, sans compter ceux dont on ne retrouve rien, parce qu'ils ont eu la présence d'esprit de se débarrasser, ils ont su détruire avant que d'être mort, et ceux dont on a jeté les cartons sans prendre la peine de les ouvrir, sans oublier les innombrables qui n'avaient rien à détruire du tout, aucun manuscrit je veux dire, et parmi ceux-là, combien regrettent de n'avoir pas couché sur du papier ne serait-ce qu'une seule des pensées qui leur sont venues, moi j'ai attendu d'être à la retraite, dit l'ancien assureur, j'ai traficoté avec les économies des gens, et même avec l'argent qu'ils n'avaient pas, et aujourd'hui, je leur vends mon livre, et ils aiment ça, enfin, dans un rayon de trente kilomètres autour du village, ils apprécient, mes descriptions de la ville à l'époque médiévale, ça plaît aux gens, il y a un meurtre, suivi d'une enquête, et bien entendu une histoire d'amour, la vérité finit par triompher, l'amour aussi, malgré les embûches, un historien m'a confié avoir été impressionné par mes descriptions, leur vé-

racité, le caractère authentique des lieux que je décris, l'auberge vous savez en bas de la rue des planches, c'est à deux pas d'ici, j'y situe le meurtre, ce par quoi tout commence, elle a réellement existé, il n'en reste rien, à l'emplacement de l'ancienne auberge un jeune couple a restauré un immeuble, c'est moi qui ai assuré leur maison, j'assure également leur vie à tous deux, un de mes derniers contrats, avant la retraite, il y a là quelque chose d'émouvant n'est-ce pas ?, précisément là où commence pour ainsi dire mon roman, et ma vie d'écrivain, ma vie précédente s'achève, en ma fin est mon commencement comme dirait l'autre, faites-le taire, j'en prendrai huit, dit le libraire, on verra bien, on verra bien ce qu'il adviendra de ces huit-là, qu'il dégage mon dieu qu'il dégage, ces types-là, non-contents de pourrir la littérature, viennent pourrir mon récit, et il y en a plein d'autres, dans la rue de la petite ville que j'habitais avant de m'installer carrément en pleine cambrousse, on en trouvait à tous les coins des écrivains, romans de terroir, polar de terroir, poésie de terroir, et même, j'en ai lu quelques pages, effaré, science-fiction de terroir, un affreux brouet post-apocalyptique se déployant là, juste sous mes fenêtres, catastrophe environnementale entre la Lozère Nord et l'Est du Cantal, avec invasion de zombies locaux, ce foutu terroir, cette religion du terroir, le terroir : contraction obscène du territoire, revendication pathétique de la tradition, de la répétition, de l'éternel recommencement, que voulez-vous : je suis héraclitéen, le passé ne recèle aucune sagesse du seul fait qu'il soit passé, l'avenir non plus bien entendu, tandis qu'eux, ces militants de la conservation, ces soldats de la

nostalgie, ces réfractaires au désordre, réactionnaires, re-
pliés, dans l'admiration catatonique des chevaux de trait et
des linteaux aux portes des fermes, notre folklore, nos dan-
ses et nos musiques, notre gastronomie, nos peintres pom-
pieri, nos curés, notre identité, l'avenir et l'étranger, c'est
tout un, hantent leurs cauchemars, ils vivent dans la peur et
ne quittent pas leur lopin de terre, leur culture comme ils
disent, on y fait l'éloge du paysan, on lui consacre des foires,
l'expose et le montre, cela coûte une fortune, et pendant ce
temps-là, le paysan crève, encore une qui s'est pendue dans
la grange, encore un qui, contre sa tempe, a pointé le canon
du fusil, le terroir hein !, le long des rayons de maisons de
presse, ces sempiternels ragots de vieilles désœuvrées rô-
dant sur la place du village qu'écrase le clocher de l'inévita-
ble église, écrasé d'ennui, de débilité, ragots élevés au rang
de roman, réalisme moral et rural ponctué d'interminables
descriptions sculptées dans la poésie la plus lasse, la plus
éculée, le soleil darde ses rayons sur la montagne et toute
cette avalanche de clichés, le père Marcel naquit dans la
grange du presbytère, ayez pitié de nous pauvres lecteurs,
donnez-nous des Charles-Ferdinand Ramuz, des Josef
Winkler, des Maurice Pons, des Franz Innerhofer, un peu de
style que diable !, quand je les écoute me reviennent en mé-
moire les gens bien de la grand-mère de ma femme, la
cruauté recouverte d'une couche gélatineuse de bienfaisan-
ce, je donne d'une main, assassine de l'autre, voilà leur iden-
tité, le refus de la complexité, le refus de la contradiction,
j'en croise chaque jour, s'ils savaient d'où je viens, où je vais,
s'ils devinaient le désordre de mes pensées, les poètes du

terroir, les historiens du terroir, s'ils étaient assez malins pour me deviner, ne suis-je pas leur pire ennemi après tout ?, ils ont de la chance que j'aime ce pays, même si je l'aimerais mieux sans eux, par bonheur les paysans que je croise là-haut jamais ne parlent d'identité, de terroir, de poésie, c'est : le froid va bientôt tomber, le chien n'a pas peur des vaches ?, vous montez où comme ça ?, à la cabane de Cabrespine, vous s'rez tranquille là-haut, il doit rester du bois sec dans la réserve, bonne nuit, et : salut le chien !, voilà tout, pas besoin d'en faire un roman, on se rencontre, on se cause un peu puis chacun passe son chemin, et cet après-midi, on est en décembre : la neige a déjà fondu, le réchauffement climatique comme ils disent, n'est-ce pas ?, les gens d'ici sans la neige que deviendront-ils ?, on va tous migrer sous le cercle polaire, rejoindre ceux de Fairbanks, Rovaniemi, Tromsø, Iakoutsk, Winnipeg, sans la neige on perdrait notre fierté, je dis nous, c'est beaucoup dire, des gens taillés pour la rudesse des hivers, moi, avec mes ossements sous la peau, à cause de la maladie, je suis devenu frileux, j'accumule les couches de vêtements entre ma peau et le vent, je me couvre d'un bonnet de laine dès la fin de l'automne, je m'invente une rudesse que je n'ai plus, comme je m'invente un pays pour lequel je demeure un étranger, un pays où je ne suis pas né, si je regarde en arrière, il me semble avoir toujours cherché un point d'ancrage, un terreau où se planter un peu, besoin d'un pays pour la croissance, la littérature, hé bien quoi !, ça ne suffit pas, je ne suis pas du genre à passer ma vie dans une bibliothèque, me faut de l'espace, désert de préférence, j'en connais : une piaule minable sous les combles en centre-

ville leur suffit, du moment qu'ils sont entourés de livres, leur bureau tout au bord du lit, se nourrissent de la lumière qu'une fenêtre mansardée dispense avec parcimonie, ça leur va bien, ils peuvent écrire, ils sont comme des plantes en pot, des plantes d'appartement, un peu de lumière, l'eau courante, leur œuvre trouve là le terreau fertile pour grandir, je les envie, et je ne les envie pas, je jette un œil par la fenêtre, tout est blanc, faut que je sorte y laisser mes traces, ou bien c'est le début du printemps, je suis comme les bêtes, faut que j'aïlle renifler absolument, que je m'étourdisse, la Margeride à l'est, les volcans à l'ouest, le Cézallier au nord et l'Aubrac plein sud, des milliers d'hectares vierges, cette salleté de pays merveilleux m'attend, m'appelle comme le chien-loup de Jack London, et l'automne hein !, les mots pour décrire l'automne sont d'une banalité affligeante, l'odeur de l'automne, ses couleurs, je n'ai jamais su y résister, alors, au lieu de demeurer sagement à mon bureau, au lieu de me contenter d'aligner avec patience mes petits bouts de phrase, j'abandonne mon œuvre pour aller marcher, et, à mon retour, fourbu, nourri, saturé d'odeurs et de couleurs, quand je m'installe de nouveau à mon bureau, les mots que j'ai écrits la veille, et ceux que j'écrirai ce soir, ils ne font pas le poids, ils ne pèsent rien comparés à l'expérience, l'intensité de l'expérience, je suis accablé par l'intensité de l'expérience, c'est pour cette raison que devenir écrivain me semble une perspective irréalisable, il y en a qui vont de temps en temps grimper sur les crêtes de la Margeride, ils s'exclament : tant de beauté !, mais ils s'en remettent, et ça ne les peine pas tant que ça de redescendre,

alors que moi, je ne m'en remets pas, c'est comme une déchirure, combien de fois j'ai failli rester là-haut bien que, pour une raison ou pour une autre, j'avais tout intérêt à redescendre, et combien de fois je suis effectivement resté là-haut, allongé sur l'herbe ou dans la neige, contemplant les nuages, mon chien somnolant à mes côtés, attendant la tombée de la nuit, la chute des températures, jusqu'à l'engourdissement, jusqu'à ce que le froid mordille l'extrémité de mes doigts, combien de fois j'ai pleuré pendant la descente, parce que c'était trop de douleur quitter cet endroit-là, j'ai entendu l'histoire d'un type à Murat, on l'a retrouvé dans la montagne allongé paisiblement, tout à fait gelé, il était monté après avoir écumé toute la soirée les bars du village, les gens : dans son état, comment a-t-il fait pour grimper là-haut ?, moi : a-t-il songé à redescendre ?, et, quand il a senti les premières morsures du froid, allongé qu'il était dans la neige, en plein milieu du chemin qui part du col de la Molède vers les crêtes, a-t-il pensé qu'il était en train de se laisser mourir, s'est-il laissé emporter par l'intensité de l'expérience, faisait-il partie de ceux que l'intensité de l'expérience destine à refuser une vie normale, une fois, la neige tombait, c'était au Puy de l'Ourse, j'ai creusé un trou et m'y suis enfoui, j'ai attendu que la neige me recouvre, je voyais les cristaux tournoyer au-dessus de mon visage, c'était infiniment beau, elle tombait légèrement comme dans la nouvelle de Joyce, comme sur la pierre tombale de Michael Furey, *falling faintly through the universe and faintly falling*, cette douceur est familière et pourtant, elle ne me rappelle rien exceptée cette phrase de Joyce, je suis incapable de rat-

tacher ce sentiment familial à quelque expérience antérieure, je lis ces écrivains qui regrettent à longueur de pages leur enfance, moi je ne regrette pas les immeubles gris et les plaques de gazon défraîchi en bas de chez nous, je ne regrette pas les insultes des gosses, la cruauté, la violence gratuite, couché dans la neige, j'éprouve la nostalgie d'un état enfui depuis des lustres, bien que je n'aie jamais rien vécu de tel auparavant, comment pourrait manquer ce dont on n'a pas été privé, ne l'ayant jamais possédé, là se déploie le mystère, le seul finalement qui vaille la peine qu'on s'y penche sérieusement, le point aveugle de l'existence humaine et de la mienne en particulier, car pour tant d'autres, ils s'en remettent fort bien, la plupart, il ne leur viendrait pas à l'idée d'attendre que la neige les recouvre, il leur tarderait de redescendre, une fois l'expérience consommée, se présenter au bureau le lendemain matin ne leur pose aucun problème, ils reviendront peut-être aux prochaines vacances, ils disent : peut-être un jour ce serait bien d'habiter ici, s'installer à la campagne, pourquoi pas ?, ils pensent : un jour viendra peut-être où la ville ne nous excitera plus comme elle nous excite encore, on se lassera plus tard de cette agitation dans les remous de laquelle on aime à se plonger maintenant, moi, je m'en suis lassé dès le premier jour, j'ai mis le nez à la fenêtre, j'ai constaté tout ce bordel, ça ne m'a pas donné envie, puis, un été, nous sommes allés à la montagne et j'ai éprouvé ce sentiment de familiarité, je me suis dit : je connais cet endroit, il ressemble à l'intérieur de ma tête, j'ai vu les prairies infinies, les troupeaux, les rochers, le Pic du Midi d'Ossau répandant son ombre sur les vivants et les

morts en contrebas, j'ai pensé, c'est là que j'aimerais être un jour, et maintenant que j'y suis, que je vis à proximité d'une autre montagne, il m'est extraordinairement difficile d'en redescendre, l'autre jour, je revenais de Paris en voiture, et en franchissant le col de la Fageole, en rentrant dans ce pays que j'imagine être désormais le mien, je me suis mis à pleurer, il y avait de la neige sur les prairies bordant l'autoroute, les arbres étaient gelés, étincelaient, et j'ai aperçu les masses blanches des montagnes, je venais de passer trois jours à Paris, trois jours et trois nuits, j'ai pensé : dieu merci, la comédie est finie, rien ne m'oblige plus à jouer, je rentre chez moi, chez moi, ce n'est pas une mansarde sous les combles, mais la pleine lumière de la lune baignant les hauts plateaux, et qu'importe si mon bureau ici se cache aussi sous des combles, l'infini est à ma disposition, il me suffit d'aller dehors, et rien que de le savoir, je suis rassuré, l'intensité de l'expérience pour tout dire a délabré ma vie sociale, condamné ma vie professionnelle, et ruine encore mon écriture, je ferais mieux de renoncer, quand on s'installe à son bureau au retour d'une longue marche, quand on s'installe pour écrire, accablé d'intensité, saturé par l'infini, comment les mots pourraient-ils se montrer à la hauteur ?, perdu d'avance, je relis les dernières lignes, perdu d'avance, se sentir nul à ce point, c'est pas permis, j'ouvre fébrilement un par un les fichiers de mes travaux en cours, zone blanche, le changement catastrophique, limites, ces textes qui, lorsqu'ils ont germé dans mon esprit, étaient nimbés de promesses, quelle brillante idée j'avais là, j'en rêvais la nuit, j'y pensais en me promenant dans les montagnes, des images me venaient, les

personnages se pressaient dans mon imagination, attendant qu'on leur donne vie, quelle exaltation, je jouissais à l'avance en considérant l'œuvre achevée, j'en feuilletais les pages avec délice, une si bonne idée, ce serait un crime de l'abandonner dans les limbes de ma vie intérieure, parmi les innombrables cartons entassés dans mon entrepôt intérieur, alors bien sûr, après en avoir longtemps repoussé le moment, je me suis mis à écrire, j'ai ouvert un fichier et j'ai inscrit quelques mots, des mots, des mots, au début ils viennent aisément, l'inspiration n'est-ce pas ?, l'exaltation, une pensée surgit et insiste pour qu'on la réalise, mais réaliser, voilà tout mon problème, les pensées j'en ai pléthore, ma vie intérieure, un volcan en fusion, certainement, tant que ça déborde, on peut croire que ça se réalise, mais c'est faux, ça déborde voilà tout, ça ne se réalise pas, la réalité n'a rien à faire là-dedans, la réalité demeure l'obstacle, le mur infranchissable, il faudrait pour mener ces pensées tout à fait au-dehors, dans la clarté du jour, croire à la réalité plus que je n'y crois, il faudrait que la réalité m'intéresse plus que ma vie intérieure, malheureusement mes pensées, et surtout mes idées les plus géniales demeurent pour la plupart à l'état de rêves, de rêvasseries et, quand les mots commencent à s'accumuler, je perds le goût de ces pensées qui les avaient inspirés, ces mots !, les phrases que j'écris me semblent pitoyables comparées aux visions que j'ai eues avant d'écrire, les laves sont refroidies, les sources taries, toute tentative de réalisation se révèle bientôt pour ce qu'elle est : une trahison, j'envie ceux qui, ayant contemplé l'idée, ne l'abandonnent pas avant d'avoir assuré sa survie, lui bâtissant un na-

vire solide et fiable sur le dos duquel elle pourra voguer par la suite, au-dehors, dans le vaste monde, j'envie les écrivains, qu'ils aient ou non un plan, ils ne lâchent pas l'affaire comme je lâche toujours l'affaire, n'est-ce pas le trait de caractère qui détermine mon rapport au monde ?, le manque de persévérance, le ressentiment et l'envie, je mesure combien je suis éloigné de la possession des qualités nécessaires à l'écriture d'un livre, la ténacité, la concentration, la discipline qu'on s'impose à soi-même, la tolérance aux contraintes du travail, j'en connais un, il écrit à l'heure du repas dans un bureau à côté de la salle des professeurs du lycée où il enseigne, comment peut-on écrire quoi que ce soit à côté d'une salle de professeurs, et au moment des repas qui plus est, qu'il saute forcément, comment écrire dans les murs de l'institution vouée à déguster de la littérature ?, ou bien : quel genre de texte peut surgir entre ces murs ?, je me souviens d'une autre, elle prenait le train tous les matins et tous les soirs pour son travail, deux heures aller et deux heures retour, et c'est dans le train qu'elle s'était mise à écrire, elle ne regrettait pas ces heures passées dans les trains, chaque jour de la semaine excepté le week-end, quel genre d'existence est-ce là ?, ce train de vie me rendrait dingue, j'ai un problème avec la régularité, tous les matins, tous les soirs, la répétition m'épuise et me tue, c'est pourquoi je ne fais jamais long feu dans une entreprise, je me suis toujours efforcé de mener une existence suffisamment dérégulée, tout à l'heure, je me faisais la réflexion comme quoi je n'avais jamais occupé un emploi à plein temps, ni 39 heures, ni même 35, et pas plus de 30 à vrai dire, mon avis est que 20 heures

suffisent amplement, devraient suffire, dans un monde bien organisé, chacun travaillerait 20 heures pas plus, il y aurait du travail pour tout le monde, et chacun devrait se coltiner avec ce temps libre effarant, un nombre considérable de gens éprouveraient une sorte de panique évidemment, mais ils s'en remettraient, ils s'y feraient, on me demanderait conseil probablement, et comment occupez-vous tout ce temps libre, vous dont la profession a consisté jusqu'ici à en faire le moins possible ?, la profession de foi oui !, la vérité, c'est que je n'ai pas choisi, je n'ai fait que me défendre et me protéger, la liberté oui, vous m'admirez pour mon soi-disant amour obstiné de la liberté, envers et contre tout, cet homme qui se prive d'un salaire correct à la fin de chaque mois au nom de la liberté, hein !, alors qu'à la vérité je n'ai pas le choix, je n'ai jamais eu vraiment le choix, je souffre d'une allergie, une allergie au travail salarié, une allergie aux autorités, une allergie à la réalité, le professeur Henri Wetzel, considérant ma première dissertation de philosophie, me prend à part à la fin du cours et : mon brave, j'ai bien peur que vous preniez les choses de trop haut, chaque mot du sujet semble vous poser problème, vous passez tout votre temps à décortiquer chacun de ces mots, si bien qu'il ne vous reste plus une minute pour traiter le sujet, ce à quoi j'ajoute un quart de siècle plus tard : plutôt que de traiter le sujet, il le récuse, il le détruit, il fait semblant de ne pas savoir ce que tout le monde a compris, là où le sujet est censé vous mener, le genre de pensées qu'on attend à la suite d'un sujet pareil, l'intention implicite de l'auteur du sujet, c'est cela même qui l'insupporte, qu'on attende de lui qu'il devi-

ne l'intention implicite de l'auteur du sujet, je ne suis pas entré en philosophie pour ça, je ne suis pas entré en philosophie pour penser les pensées des autres, pour me répandre en genuflexions devant le génie de l'humanité philosophique, je suis venu pour, premièrement : briser en petits morceaux l'exercice de la dissertation, plutôt que d'embrasser respectueusement je ne sais quelle intention implicite, je réduis le sujet à un amas d'unités de sens hautement problématiques, lesquelles je creuse une par une jusqu'à ce que se dévoile le point aveugle et impensé d'où, péniblement, éventuellement, elle émerge, et, deuxièmement : manifester le caractère abrutissant de la réalité, ou, c'est la même chose, mon incapacité congénitale à faire confiance à ce genre d'énoncé, fut-il inspiré par la fine fleur de la sagesse humaine, après quoi ma participation aux activités universitaires se réduisit comme peau de chagrin, j'allais à quelques cours, et même, l'année de licence, on ne me vit qu'au début de l'année, et à la fin, au moment des examens, voilà ce que c'est : n'en faire qu'à sa tête, j'allais à la bibliothèque municipale, je l'ai déjà dit, je sais bien, je me répète, de vieux chercheurs en histoire locale qui compulsaient les actes administratifs de communes rurales me tenaient compagnie, et j'ai déjà raconté comment à la bibliothèque municipale, en passant d'un livre à l'autre à ma guise et sans me soucier d'aucun programme, je me suis donné une culture, moi qui n'avais eu accès qu'à des bribes sans lien, je me suis bricolé un atelier pour les pensées, un authentique autodidacte en somme, du bric et du broc, ça tenait comme ça tenait, ça tient encore du reste, avec de la colle, du scotch, du fil de

pêche, tant bien que mal, l'édifice s'est écroulé plus d'une fois, quand j'étais gosse, ma mère m'emmenait avec elle faire les courses au supermarché, pendant qu'elle remplissait le caddie, je filais au rayon livres, j'en choisisais un et le lisais assis sur le carrelage, les courses, c'était trois fois par semaine, famille nombreuse oblige, chaque année je dévorais un rayon entier, ceux du bas d'abord, pour les gamins de mon âge, puis, l'année suivante, je montais d'un cran, jusqu'au jour où, vers l'âge de dix ans, j'atteignis le rayon adulte, il y avait là une collection disparate, des auteurs classiques, mais aussi des romans de gare comme on dit, beaucoup de polars, et une bonne dizaine de romans de H.G. Konsalik, des histoires de soldats allemands égarés sur le front russe et tombant amoureux d'une infirmière ukrainienne, des choses dans ce genre, des scènes de cruauté, des scènes de sexe, la mort rodait à toutes les pages, l'amour tentait de conjurer la mort, y parvenait finalement, une partie de moi vivait dans la taïga, était menacée par la tourmente, des personnages affolés se perdaient dans des tempêtes de neige, on les retrouvait gelés au printemps suivant, j'étais en partie un enfant du Caucase, de la Sibérie, un enfant du front russe, je contemplais le rayon entier occupé par les romans de H. G. Konsalik et me disais : ça doit être ça la littérature, ça doit être ça un écrivain, H. G. Konsalik devint mon héros, je rêvais de devenir un auteur aussi puissant, aussi inspiré et aussi généreux que H. G. Konsalik, je me demandais pourquoi on n'étudiait pas ce genre de romans au collège, j'ignorais alors que l'école est une vaste machinerie à prévenir l'irruption d'un goût vital pour la littérature, destiné à tuer

dans l'œuf les pensées, l'imagination, à expulser toute fantaisie qui pourrait surgir en son enceinte, si bien que, dès l'entrée au collège, j'appris bien vite à n'en faire qu'à ma tête, menant déjà une double vie, une vie sociale doublée d'une vie intérieure, je n'ai jamais cessé de mener cette double vie, j'en ai connu un qui menait une double vie, comme on dit, il rentrait le week-end auprès de sa femme et de ses enfants, et partageait la semaine la vie d'une autre femme, mais moi c'est pire, ma double vie est beaucoup plus radicale, je parle une langue au bureau, à l'école, et dans ma tête, parallèlement, se parle une autre langue, qui s'efforce de ruiner la première, à moins que ce ne soit le contraire, la langue du dehors s'efforçant de ruiner la langue de l'intérieur, achever un livre, devenir écrivain, ce serait réunir ces deux langues, rendre lisible la langue intérieure, la déployer au-dehors, j'essaye, on ne peut pas dire que je rechigne à la tâche, chaque jour, deux heures durant, je m'assois à mon bureau, devant ces cartons et j'écris, j'écris ce que vous êtes éventuellement en train de lire, bien qu'il soit peu probable que quiconque ait pris la peine de lire jusqu'ici, page 162, mais réunir ces deux langues, réconcilier ces deux langues, après tant d'années de lutte, de temps passé à se ruiner mutuellement, c'est impossible, il serait plus facile de réaliser ce qui m'est passé par la tête l'autre matin, débout sur une crête en Margeride, du côté de la croix de la Paille, sur chaque versant du chemin qui suit la crête, un ruisseau prend source, au nord c'est le ruisseau de Prat Benet, au sud celui de Machot, Prat Benet se jette dans le ruisseau de Rachasseire, puis Retroussayre, et ainsi de suite, s'abîme dans la rivière

de la Cronce, plus longue qu'on ne le croit, puis dans l'impétueux fleuve Allier, dont les eaux nourrissent la Loire, celui du sud, le ruisseau de Machot, se confond avec le ruisseau de la Roche, et là, déjà, c'est la Truyère, pas moins qu'un fleuve, lequel en rejoint un autre, le Lot, qui finit sa course en Garonne, il m'est venu l'idée de réunir ces deux sources, de créer un canal qui joigne ces deux ruisseaux, ainsi, les mêmes eaux couleraient d'un versant et de l'autre de la montagne, ces minces filets d'eau qui deviennent des fleuves, quoi de plus admirable ?, voilà le genre de choses qui me fait tomber en pâmoison, il n'y a pas cinquante pas entre les deux sources, debout sur la crête, je vois ces arbustes verdoyants dressés fièrement dans la prairie, ils marquent l'émergence de la source, un paysan a capté l'eau de la source de Machot pour abreuver ses bêtes, les deux lignes d'eau claire serpentent chacune de son côté, si l'on fait abstraction des obstacles, je pourrais laisser flotter une bouteille en verre à l'intérieur de laquelle j'aurais glissé un message important à destination de l'humanité, et elle s'en irait rejoindre l'océan, une bouteille de chaque côté dévalant la montagne, direction l'océan, une bouteille à la rivière, une bouteille à la mer ?, voilà le genre d'idée qui me fait jouir, mais l'eau n'est pas la langue, la langue est discontinue, hachée, découpée, segmentée, d'un mot à l'autre, ce vide à franchir, lier deux cours d'eau, mettre un pied devant l'autre, ça je sais faire, mais cet espace entre deux mots, ce mot : vide et puis ces mots : ruisseau, fleuve, mer, le mot neige aussi, je les ai écrits un nombre incalculable de fois, plutôt que d'écrire ces 163 pages, j'aurais plutôt dû me contenter d'énumérer quel-

ques mots : neige, ruisseau, vide, mots, mémoire, cahiers, cartons, discontinuité, morceaux, lambeaux, et signaler les mots absents, amour, espérance, famille, les mots importants et les mots absents, en quelques lignes, le tour était joué, j'aurais pu m'abstenir de toute cette logorrhée, mon livre aurait tenu sur une demi-page griffonnée à la hâte, pliée en quatre, glissée dans un portefeuille, le tour était joué, pas besoin d'en faire tant, une liste suffit, aérée, se déployant à son aise dans l'espace d'une demi-page au plus, quelques mots disposés au milieu de la page et plein de vide autour, plein de vide, ou bien une épigramme, deux distiques pas plus, Cyrillos, premier siècle ap. J.C., dit : passé le troisième vers, on quitte l'épigramme pour, se vautrer dans, l'épopée, au lieu de ça, cette liasse insipide, cet entassement, cette pile, un résumé aurait suffi : le narrateur contemple les cartons entassés contre le mur tout en s'efforçant de se rappeler des choses de son passé, les choses dont il prétend se souvenir, si mal, ne sont probablement pas les choses qui sont enfermées dans ces cartons, peut-être même, doit-on supposer, les choses enfermées dans les cartons constituent précisément l'envers des choses dont il prétend se souvenir, peut-être, réciproquement, les choses dont il prétend se souvenir constituent la face désormais tolérable d'un ensemble dont les choses qui sont enfermées dans les cartons figurent la face intolérable, honteuse, insupportable, la part de sa vie qu'il, le narrateur, préférerait qu'on oublie, il est frappant de constater que les éléments familiaux de la vie du narrateur sont absents de son récit, à l'en croire, il n'aurait ni père ni mère, il les passe sous silence ou presque, quand il

mentionne un autre être humain, le portrait sombre dans la caricature, il n'a aucune consistance, à le suivre, le monde humain n'aurait aucune épaisseur, ne susciterait de sa part aucune adhésion, ne serait qu'illusion, ou bien, exceptionnellement, c'est un ami, qui lui ressemble étrangement, sans doute la raison pour laquelle il s'appesantit sur son cas, ou bien une fille au prénom bizarre, Aparecida, qu'il a sans doute aimée, on peut le supposer, mais on n'en est pas sûr, on n'est pas sûr qu'un esprit pareillement disposé puisse aimer quiconque, mais si nous avons la possibilité d'ouvrir à pleines pages ces fameux cahiers, l'arlésienne du livre, sans doute découvririons-nous une autre facette, comme on dit, de sa personnalité, mais alors ce n'est plus un résumé, c'est la continuation du texte, ça continue, et s'il faut avouer, avouons, ces cahiers devant lesquels je demeure comme hébété, bien sûr qu'on y trouvera la preuve de mon humanisme, de mon déplorable humanisme, je le sais, je les ai écrits, je ne suis tout de même pas si oublieux, à force d'y penser, je me doute bien de la nature des choses consignées dans mes cahiers, je suis certain par exemple que mes cahiers débordent de cette sensiblerie qui me fait horreur, comment ai-je pu noter des choses pareilles ?, je suis persuadé qu'il est question là-dedans de mon père, de ma mère, et d'autres gens encore, doivent s'y trouver bon nombre d'histoires d'amour, des projets ambitieux, de l'espérance, des preuves d'attachement, et pas seulement aux arbres et aux petits oiseaux, mais également l'inévitable litanie des désillusions et des déceptions, le débordement de la douleur aux marges de chaque page, ça doit dégouliner là-dedans, rien que d'y

penser, je soupire, pourquoi ne suis-je pas né mieux armé, plus dur, plus froid, plus cynique, le cynisme chevillé au corps, voilà comment j'aurais aimé être né, il y a dix ans je me suis laissé pousser la barbe, jamais rasé depuis, je la taille régulièrement, tous les mois environ, mais ne la rase pas, je ne sais plus à quoi ressemblent mon menton et mes joues imberbes, je préfère ne pas le savoir, j'y verrais probablement le même jeune homme dont les cahiers narrent les aventures, je n'y tiens pas, le narrateur se cache derrière son texte comme il se cache derrière sa barbe, c'est entendu, quant à l'auteur où se trouve-t-il ?, peu importe, peu importe qu'il soit barbu ou pas, que les histoires qu'il prête au narrateur soient issues de son imagination ou de ses propres souvenirs, peu importe que l'auteur soit cynique ou bien au contraire déborde d'affection pour ses semblables, qu'il soit distinct du narrateur ou pas, qu'il ressemble plutôt à cet envers du narrateur enfoui dans ces boîtes en carton, ou plutôt à celui qui les contemple, ces boîtes, peut-être, ces boîtes, l'auteur, lui, les a ouvertes depuis longtemps, a pris connaissance de leur contenu, peut-être, et même, il vaudrait mieux, possède-t-il au contraire du narrateur une vision d'ensemble, peut-être fait-il des liens là où le narrateur semble égaré, ce que le narrateur stigmatise comme lambeau, peut-être l'auteur le considère-t-il paisiblement comme le morceau d'un puzzle dont il garderait fermement à l'esprit le motif général, après tout, n'est-ce pas ce qu'on attend d'un auteur ?, on n'attend pas d'un auteur qu'il compose son œuvre au hasard, à la limite, que son personnage soit condamné à errer au hasard de ses pensées, que ses actes se succèdent sans

ordre ni raison apparente, c'est une chose, que l'auteur procède également de la sorte, c'en est une autre, il est probablement correct de supposer que l'auteur dispose à tout le moins d'une idée derrière la tête, et qu'à défaut d'être aussi machiavélique que le démiurge de Valentin, machiavélique et, malgré tout, dupe, il suive un fil directeur, aussi fragile soit ce dernier, bref, qu'il ait sur son personnage un avantage, celui d'en être le créateur, en conséquence de quoi on s'attend, on s'attend toujours à bien des choses, ces attentes sont épuisantes, il faudrait pouvoir simplement ignorer la pression des attentes, mais peut-être est-ce l'objet secret de ce livre après tout ?, on s'attend à ce que l'auteur profite d'une certaine paix intérieure quand son personnage se découvre en proie aux doutes les plus persistants, qu'il se tienne à distance et ne s'implique pas, ni par ses actes, ni émotionnellement, là où le personnage, le narrateur, s'affecte, se débat, et se noie, se noie !, n'est-il pas évident, à la page 167 de ce livre, que le narrateur s'est noyé corps et biens, la preuve en est qu'il a tout à fait cessé de parler, qu'il est par ailleurs de plus en plus difficile d'identifier celui qui parle ou écrit en ce moment, le narrateur certainement pas, l'auteur, on en vient à douter que l'auteur lui-même n'ait pas été démis de son privilège, selon lequel, en général, il figure le *terminus ante quem* de tout dispositif littéraire, sinon qui ?, le démiurge des gnostiques n'était-il pas en définitive une marionnette ?, croyant maîtriser sa création, il travaillait en réalité à partir d'informations dévoyées, ses plans n'étaient que des copies falsifiées du modèle qu'il pensait suivre, croyant faire au mieux, il réalisait le pire, l'auteur donc, à

son tour, n'est-il pas envisageable qu'il ne soit que le jouet d'un dispositif littéraire, il se voyait bien, l'auteur, comme maître incontestable des effets, avant que le doute s'insinue dans ce texte, quelques lignes plus haut, et que l'hypothèse terrible émerge de ce chantier verbal chaotique, l'auteur, selon cette hypothèse, risquant bien d'apparaître non plus comme le maître des effets, mais comme un effet lui-même, un vulgaire effet littéraire, quelle blessure narcissique !, quelle atteinte à sa puissance !, mais, si tel est le cas, allons au bout de notre raisonnement, bien qu'il soit fort probable que le bout soit infini, qui donc alors écrit les dernières lignes du texte établissant tour à tour la déchéance du narrateur, puis celle de l'auteur ?, y aurait-il en arrière plan, comme chez les gnostiques, quelque puissance supérieure dissimulée au-delà des mots, qui tire les ficelles, tirant sa force de l'amplitude de sa vision, disposant d'informations plus fiables, ou du moins son équivalent littéraire, l'auteur de l'auteur si je puis dire, et, disant je, je crains de ne pas savoir ce que je dis, alors ne le dis pas, alors contente-toi de faire le job qu'on attend de toi, raconte jusqu'au dénouement, soumets-toi à la finitude, nous pouvons t'aider, il suffirait d'un rebondissement, d'un acte, il ne se passe finalement pas grand-chose dans ce livre, on aimerait un peu d'action, un événement eut été bienvenu qui vienne interrompre ce monologue interminable, on ne voit d'ailleurs pas bien comment un être réel pourrait monologuer de la sorte durant plus de cent pages, sans manger, ni boire, ni dormir, le temps nécessaire pour penser toutes les pensées exposées dans ce livre dépasse certainement les capacités

d'intériorisation d'un être humain normal, à moins que le narrateur s'avère passablement anormal, à vrai dire, si on reprend le texte depuis le début, force est de reconnaître qu'il ne se passe rien, on aurait aimé, j'aurais aimé, que la porte du bureau dans lequel le narrateur est censé se trouver, contemplant lâchement ces fichus cartons, obstinément, stupidement, que cette porte s'ouvre, qu'un autre personnage fasse irruption sur la scène, une autre voix, il suffirait même qu'il se glisse, même sur la pointe des pieds, dans un coin de l'espace occupé par le personnage principal pour qu'une modification se produise, c'est en général un événement tout à fait banal dans la majorité des récits, des personnages entrent dans une pièce à plusieurs reprises dans la plupart des récits, ils entrent et ils sortent, rien de plus banal, ici, au contraire, un tel événement constituerait un véritable coup de théâtre, l'irruption inopinée d'un autre aurait des conséquences catastrophiques, sans doute tout aussi catastrophiques que si le narrateur décidait, mais on ne voit pas, ou plutôt on n'imagine plus, pour quelles raisons sa volonté jusqu'à présent défaillante se raffermirait soudain, d'ouvrir un carton, ne serait-ce qu'un seul, on ne lui demande même pas de lire un des fichus cahiers soi-disant entreposés dans ce carton, juste d'ouvrir le contenant, de découper avec un cutter le ruban adhésif qui le clôt, ou bien qu'il s'en aille brûler le tout et en finisse avec cette histoire dans laquelle il ne se passe rien, si quelqu'un entrait, évidemment, disons, si quelqu'un déjà frappait à la porte, interrompu dans le cours de ses pensées, le narrateur fit un geste brusque, non dénué de violence, manquant de renverser sa tasse de café

encore fumant, il tourna la tête en direction de la porte de son bureau et marmonna pour lui-même, comme s'il lui fallait d'abord répéter pour lui-même les mots devant être prononcés en pareilles circonstances, en vue d'accueillir un intrus, puis, se reprenant, revenant au monde, d'une voix plus intelligible : entre !, ou entrez !, ou attendez !, je vous ouvre !, voilà quel genre d'événement pourrait se produire, l'écrire déjà me procure une peine infinie : l'impression sans doute d'avoir lu ces phrases plus de mille fois, la narration d'un événement de ce genre est d'un ennui, ennuyeux à lire tout autant qu'à écrire, ne croyez pas que l'auteur de ces phrases jouit de les produire, marmonna d'abord pour lui-même, manquant de renverser sa tasse de café, et pourquoi donc : encore fumante, pourquoi pas : immanquablement froide, ou, carrément : vide, qu'est-ce que ça changerait après tout, que le café soit encore fumant, ou bien déjà froid, ou désormais inexistant, ayant été bu, le nombre de livres qui s'embarrassent avec des descriptions de ce genre, la neige se faisait attendre, le ciel était bas et sombre, j'ai lu ces phrases tantôt à la librairie d'occasion, le ciel était bas et sombre, au début d'un chapitre, un roman de terroir bien entendu, le genre de phrase qui, quand elle me vient, et il arrive qu'une phrase de ce genre me vienne, et ce livre n'en est évidemment pas exempt, me donne envie d'arrêter d'écrire immédiatement, mais n'en va-t-il pas ainsi pour la plupart des phrases rendues publiques dans ces livres innombrables, c'est là ce que les gens aiment paraît-il, disait l'écrivain de polar médiéval local l'autre jour, quand ça se lit bien, sans effort, hé bien, moi, je suis incapable de les écrire ces livres

qui se lisent bien, pour la raison que je m'ennuie en les écrivant, que j'ai l'impression d'accomplir une tâche pénible et contrainte, le style est fluide et le livre se lit sans effort, l'intrigue équilibrée, la psychologie des personnages suffisamment approfondie, ça se lit d'un trait comme un cocktail qui se boit d'un trait, les ingrédients sont bien dosés, l'auteur se montre sensible, l'auteur a du cœur, comme dirait la lectrice de Caen, Calvados, il nous entraîne, il nous plonge, il nous immerge, pendant qu'on lit, on n'est pas contraint de penser, et qu'est ce qu'elle en sait du cœur ou de l'absence de cœur de l'auteur, qu'est-ce qu'elle sait de l'auteur, va-t-on lire un auteur ou va-t-on lire un livre ?, donc !, un nouveau personnage entre dans la pièce, et après ?, l'auteur ne peut réprimer un bâillement, le narrateur s'est déjà retourné de trois quarts, puisqu'il se trouve dos à la porte, le nouveau personnage pousse la porte et fait son entrée dans le livre, et après ?, non, il ne se passera rien de tel, se dit l'auteur, il lui faut résister à la tentation malsaine et paradoxale d'édulcorer son récit avec ce genre d'expédient, rajouter un personnage, c'est d'une banalité, et à quoi servirait-il sinon à déranger le texte, on dirait : voilà l'auteur n'a pas su tenir jusqu'au bout l'objectif qu'il s'était fixé, si l'on veut bien lui accorder qu'il s'était donné un objectif, qu'il avait instauré des règles, arrivé à la page 171, à ce moment précis où le texte subit ce qu'il faut bien appeler une crise, il cède à la banalité, déroge à ces règles, et retourne sa veste, un autre personnage entre dans la pièce, et bientôt, quelle horreur !, nous aurons sans doute droit à un dialogue en bonne et due forme, il se pourrait même qu'il consente à passer à la ligne,

la voilà qui avance, c'est une autre femme, pas celle que le narrateur avait quittée naguère, celle qui l'avait conduit chez l'exorciste, mais une autre, plus jeune, sa nouvelle compagne on suppose, je suppose, rien que le supposer m'ennuie, elle jette un œil furtif, et pourquoi furtif, pourquoi pas un regard insistant, sur le tas de cartons posés le long du mur, c'est son bureau après tout, il fait bien ce qu'il veut de ses affaires, et dit, d'une voix chantante, d'une voix qui se voudrait enjouée, d'une voix que voile un peu de tristesse, d'un ton acerbe comme, comme la lame d'un cutter découpant le ruban adhésif qui protège l'accès au contenu des cartons ?, elle dit : je sors, je sors maintenant, je vais bientôt sortir, ils annoncent de la neige pour la fin de l'après-midi, pour la fin de soirée, il vaudrait mieux que je sorte maintenant, je ne suis pas trop à l'aise pour conduire quand il neige, oui, bien, très bien, tu fais bien de sortir maintenant, je ferai réchauffer le riz de midi, d'accord, j'emmène le chien, ça lui fera une promenade, oui bonne idée, merci, répond-il en souriant, d'une voix au bord de laquelle la tendresse affleure, d'une voix sourde, comme pour lui-même, comme s'il ne s'était pas encore vraiment extirpé de la gangue de ses pensées funestes tandis qu'ils dialoguaient, ou faisaient mine de dialoguer, d'une voix contenue recelant quelque reproche, tout comme à l'instant son geste quand elle frappait à la porte n'était pas dépourvu d'une violence dépassant de loin le stade de l'agacement circonstanciel, bien qu'il eût par miracle évité de renverser sa tasse de café, encore brûlant, déjà froid, presque vide, la tasse, peut-être était-il précisément en train de penser qu'elle était en train de penser : quand

va-t-il se décider à les ouvrir ces foutus cartons ?, on y revient toujours, peut-être cette femme faisant irruption dans son bureau, son bureau à lui, son antre, la caverne dans laquelle il passe son temps à contempler les copies des images surgies de son esprit, croyant contempler la plaine de vérité, peut-être ne représente-t-elle cette femme, dans l'économie du récit, que l'impatience du lecteur, elle incarne l'agacement du lecteur, peut-être non dénué d'agressivité, envers le personnage principal, et par voie de conséquence, envers l'auteur censé lui donner vie, va-t-il enfin les ouvrir oui ou non ?, ces foutus cartons, ou les réduire en cendres, et s'immoler avec tant qu'il y est !, tant est grande l'impatience du lecteur, si tant est qu'un lecteur se soit trouvé suffisamment de patience pour tenir jusqu'à la page 173, finissons-en mon dieu !, dit le lecteur, et l'auteur : finissons-en !, le narrateur lui, déchiré, écartelé, entre le lecteur et l'auteur, nous l'avons laissé s'interrogeant sur le contenu de ces boîtes en carton, supposant, supposition fondée sur ses soi-disant souvenirs, après tout ne prétend-il pas les avoir écrits ces cahiers ?, qu'une partie désagréable de sa personnalité s'y trouve enfermée, la partie sensible dont parle la lectrice de Caen, Calvados, l'homme doté d'un cœur, la partie refoulée déclare doctement l'étudiant en psychanalyse, le narrateur, quel personnage caricatural, une moitié d'homme, déprimant pour tout dire, répondons à la lectrice de Caen, Calvados, bien qu'elle n'ait pas lu mon livre mais celui d'un autre, j'écris précisément pour déprimer des lecteurs comme vous, j'écris pour emmerder le bourgeois, lui pourrir ses nuits, mettre à l'épreuve sa bonne conscience, lui asséner cette

partie de l'humanité qu'il refoule, l'empêcher de jouir en paix de sa bonne fortune, voilà une des raisons pour lesquelles j'écris des choses si déprimantes, si dénuées d'espérance, voilà la raison pour laquelle le personnage central de mon livre, le seul personnage d'ailleurs, apparaît exagérément déprimé, pourquoi l'amertume et la mélancolie semblent collées aux semelles de ses pensées, pourquoi il se complaît dans des colères vaines, on ne peut certes pas reprocher au personnage principal d'exagérer, mais à l'auteur oui, mais peut-on reprocher vraiment à l'auteur d'exagérer ?, la littérature ne constitue-t-elle pas de manière générale une entreprise fondée sur l'exagération ?, ne repose-t-elle pas entièrement sur le recours à l'hyperbole ?, le travail de la littérature ne consiste-t-il pas à souligner et surligner certains aspects de l'expérience au détriment des autres ?, à faire le tri parmi les petites perceptions, en laissant le plus grand nombre dans l'ombre au profit de quelques faits soi-disant significatifs ?, l'œuvre éhontée du mensonge érigé au rang de méthode, ou bien n'existe-t-il simplement aucun autre moyen de faire émerger une vérité quelconque ?, reprocher à un auteur d'exagérer, c'est comme reprocher à un ministre de mentir, c'est l'indice d'un malentendu, à quoi vous attendiez-vous, madame la lectrice de Caen, Calvados ?, à rencontrer un auteur en lisant son livre ?, vous faire un nouvel ami avec qui, dans les moments de solitude quand, assise à la terrasse, vous contemplez le jardin en fleurs, vous boirez le thé en dissertant sur l'accessibilité du bonheur ici-bas ?, je boirais volontiers le thé avec vous, j'aime les jardins, j'aime le thé préparé avec soin, je n'aime-

rais rien tant que boire le thé en votre compagnie en vous évoquant des choses affreuses, la misère du monde, vous me diriez : mais à quoi bon réveiller ces démons, ne sommes-nous pas ici, buvant le thé aux abords du jardin, tout à fait heureux ?, j'aurais tellement aimé vous raconter autre chose, mes dernières vacances au Vietnam, mon séjour cet hiver à Berlin, mes nombreuses expéditions dans les terres sub-arctiques, le Groenland, le Spitzberg, comment j'ai traversé l'éternelle Russie dans le Transsibérien, comment j'ai passé, non pas quelques nuits à la cabane de Cabrespine, mais dans une autre cabane, dans la taïga, toute une saison, mais, j'en suis désolé autant que vous, plus cruellement que vous sans doute, car vous allez vous en remettre, je prendrais volontiers une tasse de thé au jasmin, il est délicieux, je n'ai à vous offrir que des voyages de prolétaires sans le sou, comment j'ai dormi trois semaines dans le coffre de ma voiture à Santander, en faisant la manche sur les quais de l'embarcadère du ferry pour Plymouth, comment je me suis perdu sur le plateau de la Peyre Rouge dans le Vercors et comment j'ai failli être emporté par un torrent au fond d'une vallée sombre dont le nom ne me revient pas, d'extraordinaires hôtels, des restaurants formidables, il n'y en a pas dans ma besace à histoires, et les gens que j'ai croisés ne laisseront aucune trace dans la culture, et si peu dans la mémoire, j'ai pris une seule fois l'avion, c'était il y a bien longtemps, avec mon père, un avion minuscule dans lequel logeait péniblement une poignée d'hommes d'affaires, quand j'en suis descendu, j'étais absolument sourd, et le séjour de trois jours avec mon père dans le sud s'est abîmé

dans le silence, je regrette parfois ces trois jours de silence, je voyais la bouche des gens émettant des sons que je n'entendais pas, mon père essayait de communiquer, nous marchions dans le massif de la Sainte Baume, sa bouche s'approchait de mon oreille, il essayait de me dire quelque chose, je ne sais pas ce qu'il essayait de me dire, était-ce quelque chose d'important ?, ce quelque chose que je n'entendais pas aurait-il changé ma perception du monde ?, je l'ignore, ensuite, je parlais devant, je marchais tellement vite à l'époque, j'avais des kilomètres d'avance sur lui et je devais l'attendre au prochain croisement, je prenais mon cahier et j'écrivais en l'attendant, enveloppé du parfum des lavandes, cela vous plaît le parfum des lavandes ?, ce parfum vous rappelle à vous aussi quelque chose ?, mon père ne vous rappelle rien bien sûr, c'est normal, j'aimerais, à défaut d'aventures, vous décrire une enfance heureuse à la campagne, comment j'accompagnais ma grand-mère au jardin, comment j'aidais mon grand-père à soigner les bêtes, au lieu de ça, vous savez bien, je l'ai déjà dit, un nombre accablant de fois, le sixième étage de la tour Aunis, la cité américaine, et la cité Pierre Loti, toute cette misère vous déprime ?, je suis désolé, je suis désolé, votre thé est le meilleur thé que j'ai jamais bu et votre jardin ruisselant de couleurs, nous serions au printemps n'est-ce pas ?, dans le Calvados j'imagine, votre printemps vient plus tôt que le mien, chez moi, il faut parfois attendre le mois de mai, la route du Puy Mary, il arrive que les congères la recouvrent jusqu'au début de juin, j'aurais aimé discuter avec vous de mon œuvre, des nombreux livres que j'ai publiés, depuis l'âge de dix-sept ans, les

romans bien sûr, les nouvelles, les récits comme on dit quand on ne sait pas bien où ranger, comment je me suis détourné de la poésie après la fin de mes études à l'Ecole Normale Supérieure rue d'Ulm, les carnets de voyage, mon journal, dont la publication volume par volume, année après année, m'occupe désormais, au lieu de ça, au lieu de ça, rien, ou, pire que rien : ces cahiers rangés dans les cartons contre le mur de la chambre, je ne vais pas vous refaire le coup des cahiers rangés dans les cartons contre le mur de la chambre, je sais que ça vous déprime, pas autant que ça me déprime bien sûr, mais je m'en voudrais de gâcher ce moment de grâce, vos pâtisseries sont divines, on trouve donc de bons pâtisseries dans le Calvados ?, il m'est arrivé plus d'une fois de considérer un morceau de pain rassis recouvert d'un peu de beurre salé comme un don du ciel, et un verre d'eau potable, vous n'imaginez pas quelle valeur on peut accorder à un simple verre d'eau et une tartine beurrée quand on vient de marcher une journée entière le ventre vide et la gorge sèche, ce que vous désirez parfois, mélancoliquement, surtout depuis que votre mari a mis les voiles, c'est vous qui l'avez mis dehors, je ne l'oublie pas, vous avez dit : je garde la maison et le jardin, et : je peux très bien me passer de toi, une vie plus simple, une existence plus humble, le vœu de pauvreté, moins de faux-semblants, moins de mensonges, revenir à l'essentiel, vous débarrasser du superflu, faire don de votre fortune aux plus démunis, vous priver volontairement de ce confort, de ce luxe, ce qui vous vient parfois à l'esprit, une pensée bizarrement teintée de nostalgie, comme si vous l'aviez vécue auparavant, peut-être dans une vie

antérieure, croyez-vous aux vies antérieures ?, cet élan vers la privation délibérée, assumée, les pauvres de naissance, et ceux qui parmi eux le sont restés, c'est-à-dire la plupart, en jouissent déjà, voyez-vous, raison pour laquelle ils iront tout droit au paradis, ce qui, en attendant, leur procure une bien maigre consolation, cet oiseau-là, c'est une mésange charbonnière n'est-ce pas ?, ils n'ont pas bénéficié d'options eux, c'est tellement plus excitant d'avoir des options, ferais-je don de ma fortune aux pauvres ou partirais-je en croisière jusqu'à Istanbul ?, peut-être les gens riches ne se présentent-ils jamais les choses sous cet angle, excepté Ludwig Wittgenstein et quelques autres sans doute, je ne connais à vrai dire que fort peu de gens riches, pour ne pas dire aucun, sinon par les livres, ce pourquoi je suis condamné à ne produire que de la littérature prolétarienne, j'aurais tellement aimé vous raconter les longues heures passées à fureter dans la bibliothèque de la maison de mon oncle, les rayonnages montaient jusqu'au plafond, il fallait un escabeau pour atteindre les rangées les plus hautes, puis ouvrir délicatement la vitre qui protégeait les livres de la corruption de l'air extérieur, ça sentait le tabac à pipe, l'hiver, bien que la pièce ne fût chauffée que par intermittence, je pouvais y passer la journée entière, et c'est ainsi qu'à l'âge de dix ans, je découvrais Baudelaire, et qu'à douze, j'avais lu tout Flaubert, et l'année d'après, c'était Mallarmé et Lautréamont, au lieu de ça, combien de fois j'ai employé cette formule, au lieu de ça, une bonne dizaine de fois en comptant celle-ci, c'est la formule du ressentiment n'est-ce pas ?, les hauts lieux du ça, au-lieu-de-ça, Konsalik, les infirmières et les soldats sur le

front russe, de la littérature de gare vraiment, je dis ça avec une infinie tendresse pour Heinz G., Gustav ?, Günther ?, bien sûr, qui sait ?, qu'importe, ne suis-je pas entré en littérature avec *Ninotschka*, *Die Herrin der Taiga* ?, j'aurais préféré entrer en littérature avec *Malina* ou *Franza*, mais voilà, comme je l'ai déjà dit, on ne choisit pas toujours, dans la bibliothèque de mes parents, trois étagères en tout et pour tout, coincée entre le buffet hérité de l'arrière-grand-père, le buffet à paperasses, et la porte du salon, les vingt volumes de l'encyclopédie France Loisirs, et quelques volumes du Reader's Digest, des résumés de livres, quatre livres par volume, le moyen de se faire malgré tout, malgré la misère, une culture à peu de frais, oui j'aurais préféré commencer avec Ingeborg Bachmann, si j'avais commencé en lisant les poésies et les romans d'Ingeborg Bachmann, ma vie littéraire et, par voie de conséquence, ma vie tout court, aurait été changée, mes pensées auraient suivi un cours différent, si, plutôt que Konsalik, j'avais lu Flaubert, sans doute écrirais-je un français plus sophistiqué, et si je m'étais plongé dans Proust, j'imagine que vous avez lu Proust, moi j'ai essayé bien des fois, en vain, le monde de Proust ne me rappelle rien, Swann me demeure tout à fait étranger, si j'avais dépassé les cent premières pages de *la recherche du temps perdu*, sans doute écrirais-je des phrases plus conséquentes, mon lexique serait plus riche, ma syntaxe plus alambiquée, alors qu'à l'évidence, ma manière d'écrire est un exemple flagrant de littérature prolétarienne, ou plutôt de cette monstruosité : l'hybridation entre l'inspiration prolétarienne pour le contenu, et, pour la forme, de l'expérimentation et de la

déconstruction narrative tous azimuts, quoiqu'on ait fait bien pire, ça ne se lit pas très bien d'accord, quelques points ici et là auraient facilité la lecture, quelques points-virgules, plutôt que cette litanie de,, de :, de ?, quelques paragraphes n'auraient pas été superflus, des passages à la ligne, des passages à la limite, comme vous dites : peut-être préférerais-je me tenir justement à la limite, demeurer à la limite, au bord de, retardant l'imminence d'un passage à la ligne, d'un point final, en attendant ce point, vous félicitez le pâtissier de ma part, c'était pour tout dire un moment agréable, je suis peiné de l'admettre, mais sur la terrasse au milieu de ce jardin en fleurs, dégustant les pâtisseries en sirotant ce thé au jasmin, il m'a semblé, en tant que personnage, passer le moment le plus agréable de ce récit, comme si, discutant paisiblement en votre compagnie, sous le regard espiègle des mésanges charbonnières, je me rappelais les moments du passé, je vivais une expérience familière, croyez-vous aux vies antérieures ?, est-il possible qu'en tout prolétarien un bourgeois sommeille ?, le souvenir jamais vécu des petites jouissances bourgeoises ?, la petite cuillère en argent soigneusement disposée à côté de la tasse en porcelaine, le parfum délicat du jasmin, la petite assiette ronde pour les pâtisseries, les massifs de fleurs dont j'ignore le nom en bordure de la pelouse de gazon parfaitement taillée, ou bien est-ce un souvenir induit par la littérature ?, suis-je encore capable de distinguer entre ce que j'ai vécu et ce que j'ai lu ?, le grand-père de ma femme, la femme par la volonté de laquelle j'avais été exorcisé, était employé comme jardinier chez le châtelain dont la propriété surplombait le village, un châ-

teau renaissance environné d'une propriété immense, on l'aimait bien au château, on vantait ses compétences, et le jardinier de son côté ne tarissait point d'éloges sur ses maîtres, parfois, le dimanche, nous étions conviés à visiter le jardin, on nous autorisait à visiter le jardin, hors de question de pénétrer dans les parties habitées, bien entendu, le maître conserve avec soin ses privautés, derrière une haie fleurie, haute de douze pieds, on devinait le mobilier du salon d'été, et parfois même on apercevait quelques invités, d'autres invités que nous, des invités qui avaient le droit de pénétrer à l'intérieur du château et de se prélasser dans le salon d'été, en vue du jour de mon mariage, il fut question de prendre les photographies dans le jardin du châtelain, parce que c'était aussi, d'une certaine façon, le jardin du grand-père, mais j'ai refusé, j'imagine très bien les mariés habillés de blanc, j'ai encore ce costume dans un autre carton, taillé sur mesure, un costume de flanelle je suppose, mais je n'en sais rien au juste, il faudrait que je retrouve le carton où repose ce costume plié, et je n'ai la force d'ouvrir aucun carton, je nous imagine très bien, quand bien même ce nous me déchire la langue, paradant dans des poses amoureuses devant la haie fleurie, la tour la plus haute du château dépassant, et, à travers le framboisier un œil avisé aurait pu deviner les meubles du salon d'été, même le jour de notre mariage, l'autorisation ne nous aurait pas été donnée de franchir la haie fleurie, cette haie fleurie, entretenue avec tant de soin, d'obéissance et d'amour, par le jardinier, le grand-père de ma femme, signifiait : chacun à sa place, signifiait d'un côté : la générosité, la bienveillance, la puis-

sance, et de l'autre : se confondre en remerciements, le sentiment de reconnaissance, l'obéissance, les génuflexions, au bas de la tour inaccessible rayonnait notre amour, il ne rayonnait déjà plus beaucoup en ce temps-là, ce rayonnement, bien que factice, risquait-il de corrompre la perfection du salon d'été ?, et de toutes façons, j'ai dit non, pas de photographies dans le jardin du châtelain, oui mais : le jardin du grand-père ?, tout de même ?, le jardin des esclaves, le jardin d'Eden, très peu pour moi, le mariage commençait mal, derrière la haie fleurie de quelle situation fallait-il nous soustraire ?, de quels mots devons-nous être privés, de quel agencement de mots ?, le récit de leurs dernières vacances aux Seychelles ?, ou bien ne s'agissait-il que de petits fours, de tasses encore fumantes, de thé au jasmin ?, sans nul doute on nous voulait du bien, mais dans une certaine limite seulement, pas au-delà de la haie fleurie cependant, alors j'ai refusé bien évidemment, on m'a lancé un regard de braise, mais après tout c'était aussi mon mariage, pas celui du grand-père, même si, tu comprends, il aimerait tellement, il serait tellement heureux à l'idée de voir sa petite fille mariée, tu comprends, vu son âge, on ne peut pas lui refuser cela, donc, je n'ai pas refusé cela, mais j'ai refusé la photographie dans le jardin du châtelain, un escroc à mon avis, vu qu'il avait bâti sa fortune dans la publicité, donc, forcément, un escroc, il n'existe pas à mon avis d'exemplaire plus détestable de l'être humain que les types qui ont fait fortune dans la publicité, le monde se porterait infiniment mieux sans réclame publicitaire et sans créateur de réclames publicitaires, le créateur de réclames est même pire à mon avis que les

écrivains, tous des manipulateurs, mais les premiers, les annonceurs, les créateurs de messages publicitaires, sont les pires, Platon les aurait certainement placés tout en bas de sa liste, au-dessous même des poètes s'il avait eu connaissance d'une perversion de ce genre, bien au-dessous des paysans, je n'arrive toujours pas à me faire à l'idée d'un monde où les marchands et les créateurs de réclames publicitaires font fortune, après quarante années passées à essayer de m'y faire, je ne m'y habitue toujours pas, un escroc ce châtelain, des gens biens, disait la grand-mère, des bienfaiteurs semblait penser le reste de la famille, moi, évidemment, j'ai refusé, passe encore le mariage et tout ce tintouin pathétique, cet interminable cauchemar, durant deux jours j'ai vécu à côté de mon corps, mon corps se mariait, mon visage n'était plus qu'un sourire figé, ce sourire se mariait, ma main droite serrait des centaines de mains, ma main droite se mariait, mes pieds, jamais mes pieds ne s'étaient glissés dans des chaussures pareilles, mes pieds n'ont jamais épousé que de grosses chaussures à semelle renforcée, *these boots are made for walking*, comme dit la chanson, des chaussures faites pour la fugue et l'errance, au lieu de ça, des espèces de machins noirs et cirés, étroits comme le nœud d'une corde sur le cou d'un pendu, à bouts pointus, je leur donne pas une chance dans la rocaïlle, des instruments de torture oui !, je souffrais d'ampoules au talon dès la fin de l'après-midi, à quoi servent des godillots pareils je vous le demande ?, mes pieds ne se sont pas mariés, ces chaussures, si on peut les appeler ainsi, se sont mariées, les sons sortis de ma bouche, ah quelle joie de vous voir en cette occasion pour le mo-

ment non agrandir la famille ce n'est pas pour tout de suite mais ça viendra sûrement ah oui ça fait plaisir au grand-père il a les yeux qui brillent oui je le veux, les rires, les larmes, les émotions, tout cette mascarade s'est mariée, mais pas moi, moi je n'étais pas là, mes pensées s'étaient réfugiées au-delà du fleuve, avaient pris leur envol des semaines auparavant, dépassé les collines à l'est en direction des contreforts des montagnes qu'on ne voyait pas d'ici, j'étais déjà parti, ça ne fait aucun doute, au moment même où quelque chose se mariait, j'avais déjà mis les bouts, il en a toujours été ainsi, au premier jour d'un nouvel emploi, je démissionnais déjà, intérieurement au moins, je démissionnais, je me licenciais moi-même bien avant qu'on finisse par me licencier, extérieurement le même sourire débile, la main droite s'activant comme celle d'un automate, les mots de l'ennemi sortant de ma bouche, mais dénués de pensées, des mots sans pensée, sans épaisseur, des enveloppes vides, comme s'il fallait avant tout penser à protéger mes pensées, les mettre à l'abri le temps que ça passe, toute cette mascarade, bonjour on peut se tutoyer avez-vous reçu votre emploi du temps la cantine ouvre à midi et demie et la secrétaire conduira la visite bienvenue dans notre équipe, va te faire foutre pensait ma pensée, je suis là parce que la misère m'a conduit à accepter cet emploi, et si j'avais été rentier, ma main droite n'aurait jamais été forcée de serrer votre main gauche, si j'en suis réduit à vous remercier, faire mine de vous remercier, monsieur le directeur, de votre bienveillance, de la confiance que vous m'accordez, de l'aumône que vous me faites en m'offrant cet emploi, c'est parce que je suis né au sixième étage

de la tour Aunis, entre la cité américaine et la cité Pierre Loti, au milieu des crottes de chien et des mange tes morts tagués sur les murs, c'est parce que je suis de cette génération, ma génération, ceux du moins à qui, bien que nés prolétaires, on fit l'aumône d'un accès à la culture, le grand projet qu'on avait pensé pour nous autres, le bien qu'on nous souhaitait, l'assommante bienveillance des despotes à l'égard du peuple, qui pourrait aller contre un tel projet ?, ouvrir les portes de l'université aux prolétaires, cette génération, celle qui volait non seulement la charcuterie au supermarché, mais aussi les livres, on s'organisait en bande, des bandes de voleurs cultivés, une meute de chapeards, à toi le rayon philosophie, à moi la littérature allemande, qui se charge de la poésie ?, on se retrouvait sur la terrasse du café d'en face, voleurs et receleurs à deux pas du palais de justice, on sortait de la librairie un par un, les vestes bourrées de livres, on posait les fruits du larcin sur la table, on commandait une bière, puis on se répartissait le butin, la culture pour tous ?, des hordes de brigands oui !, l'enrichissement intérieur, sans nul doute, mais, conjugué à l'inaltérable pauvreté extérieure, l'accroissement du ressentiment, ma génération, cette génération de brigands cultivés, lancée dans le vaste monde, saturée d'espérances, nous plaçons notre espoir en vous !, on mise sur vous, on investit sur votre tête, le monde devenu si vaste en même temps que ses fondations s'écroulaient, et, finalement, cette génération, arrêtée en plein élan, propulsée contre un mur, la langue elle, toujours la même, celle que parlaient nos aïeux, nous étouffant, langue détenue jalousement par de vieux

croulants, despotes de moins en moins bienveillants quand ils sentirent souffler le vent d'une crise à venir susceptible d'attenter à leurs biens, ma génération, condamnée à survivre plutôt qu'à vivre, pas moins précaire d'être cultivée, condamnée à lutter contre la langue et ceux qui la détiennent, ceux de ma génération voués ou bien à s'aliéner, espérant ainsi tirer les marrons du feu, ou bien à résister, toujours dès lors au bord de l'effondrement, survivant dans l'imminence d'une catastrophe, ce que j'ai fait jusqu'à présent, pas de point, pas de passage à la ligne, du bricolage pour ne pas devenir fou, pas de point virgule, une interminable succession de compromis, une litanie d'arrangements, alternant les ruses les plus minables, pas de paragraphes non plus, les faux-semblants, les concessions, et les fuites désespérées, les renoncements, les régressions, un personnage dites-vous ?, bien sûr, qu'espérer d'autre, sinon composer un personnage ?, la vie sociale, pour ceux de ma génération, n'aura été en définitive qu'une fiction, une mauvaise fiction qui plus est, ennuyeuse, morose, une mascarade, je ne m'y suis jamais suffisamment tenu, l'école, l'université, le travail, une mascarade, la vraie vie, disait-on, on disait : la vraie vie, on avait vingt ans, la vraie vie, tout sauf ça, la vraie vie, finalement, tragiquement, se trouvait dans les livres, aujourd'hui encore, j'attends un courrier de l'administration, il me semble que la moitié de ma vie s'est abîmée dans cette attente d'un courrier de l'administration, d'un côté le banquier et la cohorte de créanciers qui fidèlement l'accompagne, de l'autre, l'administration, de partout les dettes s'accumulent, vous êtes coincé au beau milieu de ces attentes, un agoni-

sant couché dans le désert que les vautours guettent et que les serpents frôlent, attendant chacun leur tour pour la curée, au bout du compte, ma vie sociale se résume à cela, un futur cadavre pourrissant dans le désert, que n'ai-je pas relâché mes efforts cet après-midi-là, sur le plateau de la Peyre Rouge, quand, accablé de chaleur, déshydraté jusqu'à l'os, j'aurais dû m'allonger entre deux cailloux sous le soleil et fermer les yeux, pourquoï, ce soir-là, ai-je résisté à l'engourdissement dans la tourmente à Peyre Arse, alors qu'il aurait suffi de s'enfouir doucement dans la neige et fermer les yeux, la douleur aurait été moins vive par la suite, l'agonie plus douce et plus rapide, à vrai dire, ça aurait été la fin de la douleur, quand j'étais gamin je rêvais souvent, la plupart du temps, je rêvais, d'être un super-héros, en m'endormant je récupérais mes pouvoirs, malheureusement éteints durant le jour, je réglais mes comptes, rendais la justice à ma manière, selon mes méthodes, des méthodes violentes, sournoises, des méthodes de tueur, quand j'étais gosse, il y avait un tueur en moi, un vengeur masqué, ce tueur, je l'avais gardé secret jusqu'à présent, aujourd'hui, la cape et l'épée qui transperçaient la nuit sont au rebut, inutiles, le héros des nuits d'hier croule sous les dettes, de vulgaires morceaux de papiers suffisent à lui rendre la vie impossible, aujourd'hui je m'endors plus facilement le jour que la nuit, le jour, je m'endors ou fuis dans les montagnes pour échapper aux hommes et aux courriers de l'administration, la nuit, je tiens à profiter autant que possible du sommeil des autres, travailler, exercer un emploi, l'expression me déplaît, mais je n'en ai pas d'autre, signifie : lutter contre le sommeil, au bu-

reau je regarde la prairie par la fenêtre et résiste à l'envie de m'allonger dans l'herbe et faire un somme, et si quelqu'un fait mine de s'adresser à moi, il me faut toujours un moment pour me ressaisir, de surprise, je renverse mon café, ou je manque de le renverser, le travail d'équipe me donne envie de dormir, la vie sociale me donne envie de dormir, c'est pourquoi j'aurais mieux fait de m'endormir une bonne fois pour toutes quand j'en avais l'occasion, au travail je rêvais comme je rêvais sur les bancs de l'école, à cause des romans de gare dévorés sur le carrelage du supermarché quand ma mère faisait les courses, je rêvais de Sibérie, je n'y ai jamais mis les pieds, le Transsibérien moi, je ne suis jamais monté dedans, au train, si j'ose dire, où vont les choses, il est improbable que j'y mette les pieds un jour, à la manière dont les choses tournent, le futur n'est pas aux voyages et aux aventures, le futur ressemble à un emploi minable je ne sais où, ici ou ailleurs, ou bien à cette sorte de procrastination à laquelle je résiste de moins en moins, vautré sur ce matelas, contemplant le plafond, au milieu des cartons, ou bien encore à des hivers sans neige, on est en décembre, toujours pas de neige, je me sens comme un ours déboussolé, mes pensées tournent en rond, c'est pour la neige que je suis venu ici, là d'où je viens, il ne neige jamais, ou alors, deux jours par an, une pellicule risible qui blanchit à peine les trottoirs, les terrains vagues, j'aurais aimé que la neige tombe et recouvre tout, après quoi sans doute, du moins c'est la pensée qui vient de surgir dans mon esprit à l'instant, dans ces circonstances nouvelles j'aurais trouvé le moyen d'en finir avec ce texte, foutu réchauffement climatique, les trou-

peaux paissent encore au-dehors, sur les collines, les prés sont verdoyants, on se croirait au printemps, mais ce n'est pas le printemps, je me sens épuisé comme à l'approche de l'hiver, clore ce texte, fermer les portes et les fenêtres, m'enfouir dans la neige, ralentir les battements de mon cœur, me blottir dans un trou, voilà ce dont j'ai envie, il faudrait apposer un point et refermer le tapuscrit, tracer les lettres d'un titre en couverture, les cartons ?, l'histoire d'un type qui passe son temps à ressasser des souvenirs en contemplant des boîtes en carton, remplies, suppose-t-on, de cahiers manuscrits, les cartons, et, à la manière de l'autre, ajouter, entre parenthèses, un commentaire, les cartons (un échec), ou les cartons (une déception), et puis quoi ?, relire, corriger, imprimer le tout, le ranger dans un nouveau carton, ou bien quoi ?, envoyer ces feuilles à un éditeur ?, lequel ?, qui pourrait publier un truc pareil ?, moi-même, si j'étais éditeur, il ne me viendrait pas à l'idée de publier un truc pareil, je me dirais : encore un machin post-moderne, on en a soupé de ce genre de texte, vous proclamez la fin de la fiction ?, alors proclamez-là une bonne fois pour toutes et allez faire du découpage et du collage comme Hildesheimer, passez réellement à autre chose, ou, comme vous le dites si bien : contentez-vous de cultiver votre jardin, ça vous rapportera plus que la littérature post-moderne, ou encore, ouvrez-les donc ces foutus cartons, ils recèlent peut-être des textes qui, eux, vaudraient la peine, la peine qu'on les imprime et qu'on les lise, si tant est que ces cartons recèlent quoi que ce soit, si tant est que ces cartons existent, si tant est que votre personnage ne soit pas de pure invention, si tant est que vous,

l'auteur, ne nous ayez pas menés en bateau depuis le début, en empruntant les traits désolants d'une personnalité dévastée, un désastre, une désolation, quand, en réalité, car après tout il faut bien que quelque chose comme la réalité existe, quoi que vous en pensiez, quand, en réalité, sous ce fatras indigeste, une bourgeoise, une bourgeoise avec laquelle, par exemple, il, le personnage, appelons-le ainsi, est censé prendre le thé, du thé au jasmin précisez-vous, sur la terrasse au milieu des fleurs du jardin, une bourgeoise que le désœuvrement, pourquoi pas ?, pousse à écrire, n'est-ce pas une des raisons majeures qui pousse l'être de langage à écrire ?, sinon quoi ?, la bourgeoise, inspirée peut-être par l'histoire d'un ancien amant, ou bien chez qui la rencontre récente avec ce jeune homme, celui qui a raconté l'histoire des cartons, celui que jusqu'à présent on nous a fait passer pour l'auteur, a suscité ce désir d'écrire, à défaut d'autre chose n'est-ce pas ?, à force de se rencontrer, tous les matins au coin de la rue, il habite, lui, un meublé en bas de sa rue, elle a conçu l'idée de l'inviter à prendre le thé, au printemps bien sûr, je ne pensais pas être capable d'une telle audace, la dernière fois que j'ai fait preuve d'une telle audace, c'est quand j'ai dit à Pierre que je vivrais sans lui désormais, que j'en avais supporté assez, je vous fais grâce des détails, des conversations, je n'ai pas l'intention d'écrire un énième roman sur le sujet, le récit des frasques et des turpitudes de Pierre, et la scène d'après le divorce, quand il s'est montré tellement pathétique à la terrasse du bar à côté du palais de justice, l'essentiel étant que j'ai conservé la jouissance de la maison et du jardin, nos divorces respectifs, avec le jeune

homme, nous avions divorcé tous deux quelques années auparavant, ont occupé une bonne partie de nos conversations, nous nous voyions en général à l'heure du goûter, nous discussions, il en fut ainsi du printemps jusqu'à l'automne, je l'écoutais plus souvent qu'il ne m'écoutait, il est devenu un personnage de mon livre et j'imagine que je suis devenu un personnage de son livre, si tant est qu'il soit parvenu à écrire ce livre dont il me parlait, à l'époque, j'écrivais quelques poèmes, c'est après l'avoir rencontré, et après qu'il a quitté le village, que je me suis mise à écrire autre chose que des poèmes, quand je l'ai connu, il faisait quelques remplacements dans une librairie d'occasion, le reste du temps, il allait marcher, on le voyait sortir le matin avec ses chaussures de cuir épaisses, son bâton et son chien, il avait une amie semble-t-il, mais n'en parlait que rarement, elle vivait soi-disant à Londres, il disparaissait parfois quelques semaines, sans doute allait-il la rejoindre à Londres, avec quel argent se payait-il son billet de train ?, je l'ignore, il a fini par trouver un emploi dans une autre région, un emploi d'enseignant dans un lycée agricole, partir lui déchirait le cœur, nous nous voyions plusieurs fois par semaine, à l'heure du goûter, je lui préparais un thé au jasmin, le voisinage me regardait d'un drôle d'air, j'aimais ça, j'étais en quelque sorte son cocon, en venant me voir, il rassemblait pour un temps ce qu'il appelait lui-même ses lambeaux, je les contenais en les recueillant, comme ces cartons finalement, avant de partir, il m'a demandé s'il y avait de la place disponible au sous-sol de la maison, ça l'aurait arrangé si j'avais accepté, dit-il, d'entreposer dans mon sous-sol quel-

ques affaires à lui, il préférait ne pas multiplier les voyages à l'occasion du déménagement, il disait qu'il pouvait déménager en une seule fois, il préférait ne pas s'embarasser, si j'acceptais de conserver quelques cartons, parmi lesquels les cartons qui recelaient les cahiers qu'il avait rédigés toutes ces années, j'ai dit oui, je lui ai proposé de monter les cartons dans une chambre d'ami plutôt que de les laisser pourrir dans la cave, après son départ, je les ai ouverts, et j'ai lu un par un les cahiers, la date de rédaction était portée sur la couverture, je les ai classés chronologiquement, leur auteur m'était à la fois familier, coïncidait avec le jeune homme que j'avais reçu tous ces après-midi à l'heure du goûter sur la terrasse de mon jardin, et, forcément, étranger, ce n'était pas un menteur, il ne jouait pas un double jeu, mon mari l'était, menteur, pas lui, mais il passait sous silence bien des faits, il ne m'abreuvait que de fragments, de débris, disait-il, de lambeaux arrachés à sa mémoire, il ne disait pas tout et du reste, s'il avait tout dit, sans doute écrire un texte tel que celui-ci, quel qu'en soit l'auteur, eut été inutile.

Cet ouvrage a été imprimé en 2014
par l'Imprimerie Lussaud
à Fontenay Le Comte
N° éditeur
N° imprimeur

Dépot légal : xx 2014